

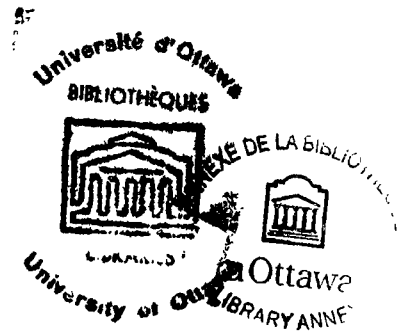
L'AMITIE DE CREMAZIE ET CASGRAIN

par

Soeur Jeanne-LeBer, s.g.c.

Thèse présentée à la Faculté des Arts  
de l'Université d'Ottawa en vue de  
l'obtention de la maîtrise ès arts.

*Grand accordé  
le 5 mai 1960  
E. Thorey  
1960*



Ottawa, Canada, 1960.

UMI Number: EC56072

### INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

**UMI<sup>®</sup>**

---

UMI Microform EC56072  
Copyright 2011 by ProQuest LLC  
All rights reserved. This microform edition is protected against  
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

---

ProQuest LLC  
789 East Eisenhower Parkway  
P.O. Box 1346  
Ann Arbor, MI 48106-1346

RECONNAISSANCE

Cette étude a été préparée sous la direction de M. Paul Wyczynski, directeur du Centre de recherches en littérature canadienne à l'Université d'Ottawa. Qu'il nous soit permis de lui exprimer ici notre profonde gratitude pour l'intérêt et le doigté exceptionnel avec lesquels il a guidé le présent travail. Ses encouragements de tous les instants ont su triompher de nos hésitations et de nos lenteurs.

Nous désirons aussi remercier M. Michel Dasseville qui a bien voulu orienter le plan initial de notre thèse, ainsi que le révérend père Réjean Robidoux, o.m.i., dont les conseils nous ont été d'un précieux secours.

CURRICULUM STUDIORUM

Soeur Jeanne-LeBer, s.g.c., est née à Bois-Franc, P.Q., le 16 juillet 1910. Elle obtint son Brevet Supérieur de l'Ecole Normale de Hull, P.Q., en juin 1928, son B.A. de l'Université d'Ottawa en 1947, son "High School Assistant Certificate" du Collège d'Education de Toronto en juin 1948. Elle enseigne présentement la littérature française au Collège Bruyère, affilié à l'Université d'Ottawa.

SIGLES

ASQ : Archives du Séminaire de Québec.

Souv. : Les Souvenances canadiennes.

Casg., Let. : Fonds Casgrain, Lettres.

O.C.Gr. : Oeuvres complètes de Crémazie.

J. de Québec : Journal de Québec.

Le Foyer : Le Foyer canadien.

Les Soirées : Les Soirées canadiennes.

Silhouettes : Silhouettes littéraires.

Portraits : Portraits et Pastels.

Profils : Profils et Grimaces

## INTRODUCTION

"Après la communion des saints, écrivait Joseph de Maistre, rien n'est plus puissant que la communion des amis!" Touchante profession de foi et, pourtant, comme elle sonne faux à notre époque où l'on déplore l'absence de contacts vraiment personnels entre les individus. La camaraderie moderne ne saurait triompher complètement de l'isolement comme une nécessité, l'amitié, encore de nos jours, s'impose aux humains. "De tous temps, la majesté, la douleur, les affaires tumultueuses réclament auprès d'elles, comme un bon génie qui soutient et relève, la présence et le dévouement de l'amitié<sup>1</sup>." L'histoire d'ailleurs conserve le souvenir de liaisons immortelles à tous les paliers de la société.

Depuis l'Antiquité, une imposante théorie d'amitiés restées célèbres se profile devant nous. Apparaissent d'abord les grandes figures de Sénèque et Lucilius, de Patrocle et Achille, d'Aristote et Platon, de Virgile et Horace, de Jonathas et David. Puis le christianisme, à son tour, fera éclore toute une floraison de saintes amitiés au coeur des Louis IX et Joinville, des Basile et Chrysostome, des François et Dominique, des Perreyve et Lacordaire. Enfin

---

<sup>1</sup> Louis Rouzic, Essai sur l'Amitié, Paris, Lethielleux, p. 14.

## INTRODUCTION

2

la galerie littéraire compte aussi nombre de personnalités attachantes, inoubliables par les relations qui les honorent. Vraiment, ils sont inséparables les noms de Ronsard et Du-Bellay, de Montaigne et LaBoëtie, de Rodenbach et Mallarmé, de Huysmans et Mugnier, de Maritain et Bloy, et que d'autres encore!

A ce défilé universel se joignent aussi quelques Canadiens. Les gens de climat froid sont souvent de chaude amitié. Dans le recul d'un siècle littéraire, ne saurait-on distinguer deux silhouettes qui s'estompent, deux chefs de file à l'heure patriotique de 1860? Nous pensons à Octave Crémazie et à l'abbé Henri-Raymond Casgrain.

Il faut de l'audace, voire même de la témérité, pour faire surgir d'une telle perspective historique, le relief de cette liaison particulière. Car le sondage psychologique s'étend encore aux deux groupes distincts qui se formèrent respectivement autour de l'un et l'autre: deux cercles de camarades, dirait-on, à la physionomie bien marquée et chez qui l'idéal national joue le rôle de commun dénominateur. En amitié comme dans la vie privée, ces intimes portaient en eux la grandeur et les faiblesses de leur tempérament. Les activités auxquelles ils ont participé furent souvent conditionnées par leur mutuel comportement. Une telle solidarité semblait bien proche de l'amitié. Parmi les amis de Crémazie, on remarque des personnalités

## INTRODUCTION

3

telles que Emile Fenouillet, F.-X. Garneau, Ernest Gagnon, le baron Gauldrée-Boilleau, Joseph Cauchon, F. Evanturel, Fréchette et Lemay; de son côté, surtout après 1859, Casgrain se vit entouré d'une phalange d'admirateurs dont les plus fervents furent J.-C. Taché, Gérin-Lajoie, H. LaRue, J. Marmette, Alfred Garneau et Crémazie lui-même.

Comment justifier alors le choix de notre sujet qui traite des rapports intimes de Crémazie et Casgrain? Sans doute, la légende cristallisée très tôt autour de cette liaison a influencé notre désir de séparer la fiction de la vérité et de fixer des jalons plus précis dans l'évolution de cette amitié littéraire. Le malheur de Crémazie a permis d'embellir à plaisir son aventure mystérieuse au point de fausser parfois sa vraie physionomie et celle de son ami québécois. Dans certains milieux, l'imagination populaire l'a vite grandi à la stature d'un demi-dieu. Et le culte de ce "martyr de l'idéal" a connu d'autant plus de ferveur qu'aucun survivant de sa famille n'en pouvait défendre la véracité ou imposer au moins la discrétion du silence. Depuis 1882, la plume chatoyante de Casgrain n'a fait que vulgariser la légende de cette amitié quasi unique. Bref, nous essaierons de dégager de l'ensemble des faits historiques et littéraires le visage authentique de cette amitié en déterminant à la fois son influence sur le mouvement littéraire de 1860. Peut-être aussi, nous sera-t-il permis de mesurer

## INTRODUCTION

4

quelque peu la distance qui sépare les tâtonnements littéraires du Canada français d'alors avec les grands mouvements de la France du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour souligner l'aspect psychologique du problème, nous étudierons les documents relatifs à la fondation des deux revues: Les Soirées canadiennes et Le Foyer canadien, afin de préciser l'effort conjugué des deux amis dans le réveil des lettres à cette époque. Il nous sera permis d'étayer nos preuves aux confidences de Casgrain, dans ses Mémoires qui traitent de la même période. Mais avant tout, la correspondance des deux amis, de 1864 à 1877, s'avère ici la source la plus sûre et la plus abondante. Au besoin, nous consulterons encore la correspondance de nombreux contemporains: les détails secondaires nous permettront ainsi de rendre aux faits leurs résonnances véridiques.

Tâche difficile que d'arracher aux âmes leurs secrets! Il s'agit en effet, comme le remarque si finement Louis Lavelle,

De surprendre entre deux êtres cette communication subjective évidente et mystérieuse et telle que chacun d'eux est présent dans la conscience de l'autre comme une partie de lui-même. Il n'y a de relations véritables que celles qui rendent les êtres en un certain sens consubstantiels les uns aux autres, c'est-à-dire qui créent entre eux le même dialogue que chacun d'eux ne cesse d'entretenir avec lui-même<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Louis Lavelle, Conduite à l'égard d'autrui, Paris, Albin Michel, p. 54.

## INTRODUCTION

5

Ce dialogue intime entre les amis Crémazie et Casgrain, s'est-il prolongé au point de les rendre consubstantiels l'un à l'autre? Nous ne croyons pas. L'un n'a pas découvert le vrai Casgrain, l'autre n'a pas saisi le vrai Crémazie. A l'heure où pesait sur l'exilé la plus lourde solitude, le souffle de l'indifférence brouilla la voix de l'ami et le dialogue s'est perdu entre deux océans. La seule fidélité qu'ait vraiment connue Crémazie fut celle de son malheur; celle-là devait l'accompagner jusqu'à la tombe...

Isolé dans sa vie ... isolé jusque dans la mort!

## CHAPITRE PREMIER

## PREMIERES RENCONTRES

(1853-1858)

Circonstances de la première rencontre. Casgrain au Séminaire de Québec. Portraits des deux écrivains. Leur formation littéraire. Influences respectives de leur milieu. Activités poétiques de Crémazie. Aspirations de Casgrain. Leurs ambitions communes. Naissance de l'amitié. Maladie de Casgrain. Séparation. Casgrain au Collège de Sainte-Anne. Son ordination sacerdotale. Son voyage en Europe.

"La plus grande épreuve qui puisse être donnée à un homme, selon Louis Lavelle, c'est la rencontre d'un autre homme<sup>1</sup>." Assertion audacieuse autant que paradoxale! Faut-il y surprendre une teinte pessimiste, une note d'amertume qui justifierait le proverbe antique: "l'homme est un loup pour ses semblables"? Mais telle n'est pas la pensée du philosophe. Il a voulu simplement souligner l'expérience intérieure de deux êtres qui s'affrontent se révélant mutuellement dans l'univers de leurs consciences. Faire face à une présence inconnue, en qui l'existence de l'ami ou de l'ennemi ne se laisse pas encore deviner, comporte sûrement quelques hésitations, voire même une certaine crainte mêlée d'espérance. Car la discrétion respecte à la fois

---

<sup>1</sup> Louis Lavelle, Conduite à l'égard d'autrui, Paris, Albin Michel, 1957, p. 34.

## PREMIERES RENCONTRES

7

l'intimité et la liberté de l'être. Entre deux étrangers qui s'abordent, l'amitié se présente d'abord comme une timide proposition: libre à eux de l'accueillir ou de la rejeter.

Crémazie et Casgrain n'échappent pas à ces conditions humaines: ils auront sans doute connu les appréhensions et les espoirs inhérents à ce premier contact. Le présent chapitre se propose donc de rappeler les circonstances de leurs premières rencontres et de mesurer jusqu'à quel point les deux futurs amis se sont alors révélés mutuellement leur existence propre. Enfin nous voulons ici fixer, dans le cadre des événements biographiques et culturels, le début des relations entre ces deux écrivains canadiens.

Après quelques tergiversations, le jeune Henri-Raymond Casgrain, idéaliste et rêveur, crut enfin avoir trouvé sa ligne de chance, celle qui devait faire de sa vie une vraie réussite. Répondant à une vocation providentielle, il vient poursuivre ses études théologiques au grand séminaire de Québec. Né à la Rivière-Ouelle, le séminariste de 22 ans s'était d'abord destiné à la médecine, mais un stage d'études à Montréal l'en a vite dissuadé. A l'issue d'une retraite chez les Jésuites, il quitte le monde, tournant le dos à une carrière qu'il avait d'abord entrevue, romanesque et brillante, et passe ainsi sans transition de la médecine au sacerdoce<sup>2</sup>. L'élu d'alors se doutait-il que le hasard

---

<sup>2</sup> MGR Camille Roy, L'abbé Henri-Raymond Casgrain, Montréal, Beauchemin, 1913, p. 55.

de la destinée l'attendait au même carrefour que la grâce? Par un bonheur tout gratuit, son coeur de vingt ans allait à la rencontre du témoin, qui devait si largement contribuer à l'épanouissement de sa riche personnalité.

Un matin de mars 1853, le séminariste Casgrain descend la rue de la Fabrique et s'attarde devant la vitrine de la librairie J. & O. Crémazie. Les oeuvres modernes s'y étalent à profusion. Voilà plus qu'il n'en faut pour éveiller chez l'écrivain en herbe tout un essaim d'aspirations latentes. Les volumes empilés semblent sournoisement conspirer quelque séduction; aux regards éblouis du passant, les titres s'animent et rivalisent de sourires et de promesses. Impossible de résister à pareil enchantement: il faut visiter cette cité intellectuelle! Trois pas encore, et Casgrain en a franchi le seuil. A peine entré, il se voit en présence du poète-libraire, Octave Crémazie. Deux saluts s'échangent avec respect; deux regards se croisent, avec aux yeux, une pensée commune. Il y eut un moment d'hésitation, de muette interrogation; puis, comme s'ils se connaissaient, on eût dit qu'ils se cherchaient dans leurs souvenirs. Le silence entre ces deux êtres déjà si proches, exhalait une résonnance unique, celle de leurs deux âmes pareilles. La révélation est faite! et ce qu'on vient de découvrir, on le savait déjà! Deux amis venaient de se

## PREMIERES RENCONTRES

9

reconnaître<sup>3</sup>. Et comme le fait observer le philosophe:

Dans le charme du premier contact, il semble que deux êtres se livrent l'un à l'autre; pendant un moment ils ne vivent que l'un de l'autre, ils ont appris à connaître l'un par l'autre leur propre secret. Car le signe de la communication réelle entre deux êtres, ce n'est pas que le secret de chacun d'eux soit découvert à l'autre, c'est que chacun découvre grâce à l'autre qu'il a proprement un secret<sup>4</sup>.

Ce secret, Crémazie et Casgrain viennent de le percevoir dans cette première rencontre. L'amitié qui venait de naître faisait sans doute miroiter devant ces deux esprits l'aventure commune au royaume des lettres canadiennes. Car enfin, "que pouvons-nous aimer dans un autre, sinon cette carrière, qu'ensemble nous allons parcourir?"<sup>5</sup>

L'accord spirituel qui s'établit entre les deux compagnons de route ne se fait nullement en conformité de leur apparence extérieure; si tel était le cas, ce premier contact aurait pu creuser entre eux un abîme infranchissable. Le libraire de 26 ans ne paie pas de mine en effet; plus original que beau, il aurait certes déconcerté son partenaire, plutôt genre "Adonis". Qu'à cela ne tienne, sous des dehors un peu frustes, Crémazie, à la façon d'un vase

---

<sup>3</sup> P.-G. Roy, A propos de Crémazie, Québec, Garneau, 1945, p. 159. Selon cet auteur, Crémazie et Casgrain se connaissaient, en 1862, depuis une dizaine d'années environ.

<sup>4</sup> Louis Lavelle, op. cit., p. 55.

<sup>5</sup> Ibid., p. 56.

d'albâtre éclairé de l'intérieur, ne trahit pas moins dans sa physionomie la perfection de son esprit. Ainsi nous le laissent deviner les premières impressions de Casgrain lui-même.

C'était un petit bourgeois commerçant à l'air jeune, à la tenue négligée. Sa bonne figure rondlette et rougeaude s'ornait de favoris noirs courant d'une oreille à l'autre et formant collier sous la gorge. Sa mélancolie disparaissait dès qu'il rompaît le silence; la physionomie alors s'illuminait d'un fin sourire et l'esprit pétillait dans ses petits yeux abrités sous des lunettes trop proches des paupières<sup>6</sup>.

Etrange et partielle psychologie que celle de nos affections! Par delà les apparences, Casgrain a su capter les ondes de fraternité spirituelle. Quant à Crémazie, sa fine intuition a tôt fait de discerner chez le nouveau venu, grand, bien fait, aristocrate d'allure, un "marcheur à l'étoile" incomparable. Les yeux trahissent la candeur d'âme et la joie de vivre se devine aisément au sourire facile et engageant. La clairvoyance de l'ainé perce de part en part la transparence du cadet si enthousiaste, si agréablement disponible!

Première entrevue, premier contact officiel, plein de mystère pour Crémazie, plus plein encore de curiosité calculée de la part de l'étudiant. Par l'entremise des journaux locaux, alors qu'il était au collège de Sainte-Anne

---

<sup>6</sup> H.-R. Casgrain, Souvenances canadiennes, Archives du Séminaire de Québec, 1899-1902, III, p. 47.

de la Pocatière, Casgrain s'était déjà vivement intéressé aux essais poétiques de l'apprenti-poète. Le jeune homme avait même fort applaudi les médiocres débuts poétiques de Crémazie. Maintenant, au cours de ce tête-à-tête imprévu, Casgrain avoue l'exaltation de toute la génération montante pour ce qu'il nomme pompeusement "poésie canadienne". Cédant à la magie des mots de cette inoffensive apothéose, le poète croit s'entendre redire: "Retirez-vous étoiles, le Soleil est levé!" Une telle exubérance en faveur des lettres a rompu la glace: l'audace naturelle de l'un se plaît à la bonhomie respectueuse de l'autre; les éloges naïfs et exagérés de Casgrain prennent d'assaut la modestie du poète-libraire. Mais il s'en accommode de bonne grâce!

En quoi consiste réellement la contribution de Crémazie aux lettres canadiennes à cette époque? A la veille d'une nouvelle année, les journaux offrent des vœux de bonheur à leurs abonnés; ainsi le veut la coutume québécoise. En 1849, Jacques Crémazie est rédacteur de L'Ami de la Religion et de la Patrie. Tout naturellement, il pense à son jeune frère qui, depuis des années déjà, consacre ses loisirs à rimailleur; pourquoi ne pas lui fournir l'occasion de s'entraîner à la versification dans un poème-étrenne destiné au public? Imprudent rédacteur, s'il connaît bien l'amour de la poésie de son cadet, que sait-il de son expérience d'écrivain? La critique ne le lui laissera pas

longtemps ignorer.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1849, Octave Crémazie publie ainsi son premier poème<sup>7</sup>. Lamentable échec que ces deux cents alexandrins indigestes! Les thèmes disparates vont de pair avec la versification négligée. Mais loin de se rebuter de si pauvres débuts, Crémazie met à profit les conseils charitables de ses amis aussi bien que les critiques acerbes d'un confrère écrivain<sup>8</sup>, et s'engage à fond dans l'étude des modèles français. Un témoignage de Benjamin Sulte à ce sujet ne manque pas de véracité:

Crémazie vendait des livres mais il les lisait auparavant. Qui va s'imaginer que les beautés de ses poèmes sont des effets du hasard ou de simples produits du talent? Le talent! il faut savoir le manier. C'est tout un art. L'art est une chose qui s'apprend et même avec cette ressource et la possession d'un don naturel qui facilite le travail, il faut pousser très loin dans l'étude pour devenir un bon poète. Crémazie a parcouru les sentiers difficiles de l'étude où l'on ne regrette jamais ce que l'on a laissé en arrière<sup>9</sup>.

Cette appréciation souligne à la fois la persévérance de Crémazie et le secret de ses réussites littéraires: les

---

<sup>7</sup> O. C., Premier jour de l'An 1849, dans L'Ami de la Religion et de la Patrie de Québec, 2<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 19, livr. du 3 janvier 1849, p. 1.

<sup>8</sup> N. Aubin (sous le pseudo de Victor), Critique littéraire, dans Le Fantasque de Québec, vol. 7, n<sup>o</sup> 25, livr. du 20 janvier 1849, p. 199.

<sup>9</sup> Benjamin Sulte, L'Introduction de La Poésie française au Canada, de Louis H. Taché, St-Hyacinthe, Courrier de St-Hyacinthe, 1881, p. 19-20.

poèmes-étrennes publiés dans la suite accusent, en effet, un manifeste progrès<sup>10</sup>.

Ainsi Le jour de l'An 1853, dont l'un des fragments a été publié sous le titre d'Emigration, offre aux lecteurs un sujet de grande actualité. Le poète y discute le grave problème de l'émigration et le patriotisme qui s'en dégage trouve un écho sincère chez ses compatriotes. N'est-ce pas pour eux, un appel à la fierté nationale, une allusion voilée aux malheurs de ceux qui désertent le pays?

Loin de son lieu natal l'insensé qui s'exile  
Traîne son existence à lui-même inutile,  
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs.  
Jamais pour consoler sa morne rêverie,  
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie:  
Et le sol, sous ses pas, n'a point de souvenirs!

Le poète chante juste car l'exode de la jeunesse canadienne aux Etats-Unis menace la nation; gouvernants et clergé s'alarment et avec raison. Crémazie croit donc servir une bonne cause en se faisant par la plume l'apôtre du rapatriement. L'intérêt de la thèse, il est vrai, l'emporte de beaucoup sur l'art de la poésie; d'emblée pourtant, l'admiration des concitoyens est enlevée.

---

<sup>10</sup> Le premier de l'An 1850, dans L'Ami de la Religion et de la Patrie de Québec, 2<sup>e</sup> année, n° 148, livr. du 2 janvier 1850, p. 1.

Le premier jour de l'An 1852, dans le Journal de Québec, 10<sup>e</sup> année, n° 2, livr. du 8 janvier 1852, p. 1.

Premier jour de l'An 1853, ou Colonisation, dans le Journal de Québec, 11<sup>e</sup> année, n° 1, livr. du 4 janvier 1853, p. 1.

## PREMIERES RENCONTRES

14

Casgrain gardera de ce plaidoyer "pro aris et focis" une impression profonde et durable. Héritier spirituel des Ferland, des Garneau, il rêve lui aussi, de chanter les beautés et les grandeurs de la patrie canadienne. Comme ceux de sa génération, il ambitionne non seulement d'apporter un démenti aux injures de Durham, mais encore de continuer en terre d'Amérique la mission culturelle de la France. Les études théologiques qu'il commence n'éteindront certes pas, chez lui, l'idéal de l'écrivain et du patriote. Telles sont les aspirations plus ou moins précises de Casgrain, au sortir de ce premier entretien avec celui qu'il entrevoit comme un précurseur et en qui il a reconnu un compagnon d'arme pour l'avenir.

Apparemment, cette rencontre fortuite n'a guère affecté l'existence paisible du libraire. Se rend-il seulement compte que l'horizon littéraire recule devant ses ambitions ravivées par les confidences et les éloges? Plus que jamais, la poésie le hante et pour son malheur! Chaque jour, il creuse autour de lui l'abîme de solitude où il s'enfonce avec son rêve. Le temps donné à la poésie est perdu pour les affaires; quelque bouquin nouveau remplace invariablement le prosaïque livre de comptes. Heureusement que Joseph, son frère associé, voit à parer aux négligences. Toutefois, pareil régime n'enrichira l'esprit qu'au détriment des finances. Lui-même l'avouait au lendemain de sa faillite:

## PREMIERES RENCONTRES

15

Dans de pareilles conditions, c'est un malheur que d'avoir reçu du ciel une parcelle du feu sacré. On ne peut gagner sa vie avec les idées qui bouillonnent dans le cerveau, il faut chercher un emploi qui est presque toujours contraire à ses goûts. Si je n'avais reçu en naissant, sinon le talent, du moins le goût de la poésie, je n'aurais pas eu la tête farcie de rêveries qui me faisaient prendre le commerce comme un moyen de vivre, jamais comme un but sérieux de la vie. Je me serais brisé tout entier aux affaires. Au lieu de cela, j'ai été un mauvais marchand et un médiocre poète<sup>11</sup>.

Mais telle n'était pas en réalité l'opinion de ses contemporains. La plupart, au contraire, tenaient alors Crémazie pour un négociant prospère et tous reconnaissent en lui l'homme de culture à la fois vaste et profonde. Ses humanités au Séminaire de Québec lui avaient assuré, en effet, une solide formation première; ses efforts d'autodidacte, en lui révélant les secrets de grands maîtres, avaient taillé sa plume et affiné son art. De plus n'a-t-il pas vécu dans l'orbite des influences du savant abbé Holmes? De quelle empreinte sérieuse et profonde, l'ardeur communicative de ce maître marquera l'âme de son jeune disciple!

De tous les directeurs du Séminaire de Québec, l'abbé Holmes était précisément celui avec lequel Crémazie avait davantage sympathisé. Du professeur il avait pris le goût de l'érudition, l'attrait pour les livres, en particulier pour ceux des poètes, l'attachement à la cause nationale, la notion enfin de l'esprit, du rêve et du style romantiques<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 10 avril 1866, ASQ, Casg., Let., lll, 2.

<sup>12</sup> Mgr Emile Chartier, Au Canada français, La vie de l'esprit, Montréal, Bernard Valiquette, 1941, p. 290.

Grâce à l'abbé Holmes, Crémazie sera très tôt et simultanément initié aux chefs-d'oeuvre des XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles; sa fidélité à l'esthétique de Boileau, l'admiration vouée à Racine et à Corneille, ne contrarieront en rien son culte des romantiques. L'orientation discrète de ses lectures lui permettra d'assimiler peu à peu les oeuvres de Chateaubriand, de Bernadin de St-Pierre, de Lamartine, d'Alfred de Musset et de Victor Hugo. Mais il reconnaîtra plus particulièrement en Lamartine et en Musset, des frères par le coeur et l'esprit. Voici comment il légitime sa préférence:

Lamartine et Musset sont des hommes de mon temps. Leurs illusions, leurs rêves, leurs aspirations, leurs regrets trouvent un écho sonore dans mon âme, parce que moi, chétif, à une distance énorme de ces grands génies, j'ai caressé les mêmes illusions, je me suis bercé dans les mêmes rêves, et j'ai ouvert mon coeur aux mêmes aspirations pour adoucir l'amertume des mêmes regrets<sup>13</sup>.

Le poète ne pouvait revendiquer plus clairement les affinités qui l'apparentaient aux romantiques. Rien d'étonnant de retrouver au catalogue de sa maison, une si imposante nomenclature de ses auteurs de chevet. Crémazie n'a qu'à tendre la main pour se délecter aux oeuvres de son choix: "N'est-il pas toujours le premier client de sa librairie et le plus fervent?"<sup>14</sup> Certaines annonces cueillies dans les journaux

---

<sup>13</sup> Octave Crémazie, Oeuvres complètes, Montréal, Beauchemin & Valois, 1882, p. 45.

<sup>14</sup> Michel Dassonville, Crémazie, Montréal, Fides, 1956, p. 7.

du temps, témoignent de la richesse et de la variété des ouvrages à sa disposition<sup>15</sup>.

Si l'influence du milieu reste la grande école où se parfait la personnalité, il faudrait signaler encore les brillantes relations sociales du libraire. La famille Crémazie, honnête, distinguée, dévouée à l'Eglise, est grandement estimée non seulement du clergé mais encore de tous les citoyens de la ville. L'ainé, Jacques, jurisconsulte, écrivain, doyen de la faculté de Droit à l'Université Laval, jouit d'un prestige enviable parmi la classe cultivée. Le frère cadet compte aussi de bons amis: mentionnons M. l'abbé Holmes, le confident de toujours, M. de Fenouillet, Français d'origine, journaliste, puis professeur d'histoire et de littérature à l'Ecole normale Laval; M. l'abbé Ovide Brunet, professeur de sciences au séminaire; M. François Evanturel, avocat, politicien, futur ministre à la Législature de

---

<sup>15</sup> Dès 1846, la librairie J. & O. Crémazie offre déjà de riches collections des classiques français, ainsi que les oeuvres poétiques de Lamartine, de Chateaubriand, de Hugo, de Nodier, de Delavigne et de Béranger. Le 18 décembre 1847, L'Ami de la Religion et de la Patrie annonce "l'arrivée de 8,000 volumes de théologie, de jurisprudence, de littérature, de science et des arts" (Vol. 11, n° 1, p. 8, col. 3). Le 31 mars 1853, le Journal de Québec publie une réclame qui se résume ainsi: Collection d'histoire de la France sous la Révolution; Histoires d'Angleterre, d'Allemagne; Philosophie; Economie politique; Etudes sur les Sciences et les Beaux-Arts; Littératures française, allemande et italienne; Essais de théâtre; recueils de chants historiques français.

Québec; M. J.-E. Cauchon, avocat, rédacteur politique au Journal de Québec; M. Ernest Gagnon, homme de lettres et musicien de talent; enfin, l'historien national, F.-X. Garneau, qui honore le poète de sa discrète sympathie et parfois même de précieux encouragements. Crémazie n'a sûrement pas évolué dans cette atmosphère d'amitiés supérieures sans que l'élévation de sa pensée, la distinction de sa personne n'en aient subi l'enrichissante influence.

Signalons également les voyages du libraire à Paris; sources de culture qu'il se garde bien de négliger, si l'on en croit l'aveu de M. Adolphe Puibusque:

Hier encore j'ai voulu servir de cicerone à un de vos compatriotes dans les galeries et les parcs de Versailles; [...] M. Crémazie dont l'imagination avait été au-delà de nos réalités, n'a éprouvé encore que ces deux surprises: l'arc de Triomphe et le Château de Versailles ont excédé tout ce qu'il attendait; je n'ai pas manqué de lui faire observer que la colonisation du Canada organisée par Colbert descendait en droite ligne de Versailles et qu'on avait dû en parler souvent dans ce cabinet de Louis XIV que nous venions de visiter<sup>16</sup>.

Apparemment, Crémazie s'émeut plus qu'il ne s'émerveille devant les monuments du Grand Siècle. Ressusciter le passé en des cadres authentiques, n'est-ce pas accorder son âme à celle des aïeux, étudier à la source même l'histoire de deux patries: le Canada et la France? Etudes, lectures, voyages,

---

<sup>16</sup> Lettre à M. G.-B. Faribault de Québec, le 25 janvier 1851, conservée aux Archives de la Province de Québec, citée par P.-G. Roy, dans A propos de Crémazie, p. 44.

contacts et amitié, rien n'a manqué au perfectionnement culturel du poète-libraire.

Mais Casgrain, qui appareille dans la joie d'une même aventure spirituelle, annonce-t-il aussi le futur chef de file? Il est certes de culture inférieure, mais sa formation première laisse croire cependant à un talent de bonne souche. Une jeunesse heureuse au Manoir d'Airvault, incline naturellement son âme à une étroite communion aux beautés de la grande nature. "Heureux, avouera-t-il plus tard, celui dont l'enfance a appris à lire dans l'alphabet de la création: il n'a jamais été seul!<sup>17</sup>" Le premier éveil de son imagination a connu l'enchantement des récits merveilleux, tout comme les vieux refrains de France sur les lèvres maternelles, ont bercé la solitude des longues soirées d'hiver. Il n'en fallait pas plus que la fantaisie du jeune Raymond ne peuplât de visions dorées tous les pittoresques paysages de la Rivière-Ouelle! Le marcheur à l'étoile fut d'abord un rêveur aux étoiles.

D'une mère cultivée, l'enfant hérita un goût très prononcé pour la lecture; avec quelle attention il lit les fables de La Fontaine et les contes de Perrault. La bibliothèque familiale compte quelque trois cents oeuvres des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles: il sera réservé au rhétoricien d'en

---

<sup>17</sup> Casgrain, Souv., 1, p. 50.

connaître les secrets. Il semble bien que cette initiation première ait favorisé particulièrement chez l'enfant des dons naturels d'imagination et de sensibilité. Aussi projets d'avenir, rêves de liberté, joie de vivre, tout, en ce coeur d'adolescent s'élargit à la mesure des vastes horizons qui l'entourent. Il ne faut pas chercher ailleurs la genèse de sa vocation d'écrivain et peut-être aussi celle des faciles enthousiasmes qui en marquèrent l'accomplissement.

A cette influence extérieure, le foyer Casgrain, aux fortes assises morales, ajoute une éducation profondément chrétienne; nous en voulons pour preuve les quatre vocations sacerdotales et religieuses qu'il a fait éclore. L'ambiance d'un tel milieu marquera pour la vie le jeune Casgrain. Aussi, lorsqu'à douze ans, il fait son entrée au Collège de Sainte-Anne, il aborde les études classiques avec une application qui ne connaît d'égale que son avidité de savoir. M. l'abbé Bouchy, prêtre d'origine française, romantique par excellence, discernera tôt chez l'étudiant un goût particulier pour les lettres. De ce fait, maître et disciple deviendront vite de bons amis. Rien n'émerveille autant le jeune élève que de redécouvrir la nature avec son coeur, à travers les descriptions de Chateaubriand ou les poésies de Lamartine. L'exaltation est telle chez cette génération d'écoliers qu'on sacrifie volontiers un congé pour entendre les savants exposés de M. Bouchy sur l'Ode à Napoléon. Il

ne s'agit nullement de connaître les luttes romantiques, encore moins leurs théories plus ou moins contestées; l'essentiel est de goûter les chefs-d'oeuvre! Apparemment, ce besoin de jouissance esthétique a été satisfait si l'on en croit le témoignage suivant:

Casgrain a gardé de ces longues heures vécues dans le commerce d'un maître si éminent, et consacrées à l'étude, à l'admiration des plus puissants écrivains de la France romantique, un souvenir impérissable. Il crut avoir surpris dans ses lectures méditées et approfondies, tout l'art de penser et de s'exprimer. Il en sortit plus que jamais amoureux de la nature, des belles formes et des lyriques sentiments, bien décidé d'imiter ce que de si grands génies avaient pratiqué, et d'écrire comme ils avaient écrit<sup>18</sup>.

Fasciné par le nouveau des cours, autant que par certaines affinités électives, Casgrain en secret pose déjà au Cha-teaubriand canadien. Ses aspirations excentriques devraient bientôt trouver un cadre à la dimension de ses rêves.

Aux vacances de l'été 1850, le collégien, alors âgé de 19 ans, accompagne M. l'abbé Pilote en tournée de colonisation dans la région du Saguenay. Le paysage sauvage et mystérieux ensorcelle bientôt le romanesque touriste. Et le voilà, nouveau René, perdu dans une rêverie profonde. Assis sur un rocher, une cascade bouillonnant à ses pieds, il compose face à la forêt où se situe l'idylle, le roman

---

<sup>18</sup> Mgr Camille Roy, L'abbé H.-R. Casgrain, op. cit., p. 40.

d'une petite indienne, Kéloutseh, soeur d'Atala. C'était le baptême du feu romantique! L'homme mûr ne désavouera pas cette exubérance de jeunesse:

La vie que nous faisons au camp avait pour moi d'autant plus de charme et de saveur que mon imagination était hantée par les rêveries de Bernardin de Saint-Pierre sur l'homme de la nature et la félicité de la vie sauvage, que j'avais tout frais dans la mémoire, le Voyage en Amérique de Chateaubriand avec ses éblouissantes descriptions de forêts vierges<sup>19</sup>.

Casgrain vient de préciser ses ascendances littéraires; sa trilogie préférée compte encore Lamartine à qui il réserve une place de faveur dans sa dévotion sentimentale. A ces deux derniers surtout, l'écrivain restera fidèle toute sa vie ainsi qu'il le consigne dans ses Mémoires:

J'ai un culte pour certains auteurs qui ont semé sur ma vie des jouissances innommées. Chateaubriand et Lamartine ont été dans ma jeunesse et sont restés mes dieux littéraires... Ce sont ces deux auteurs qui ont exercé sur moi la plus grande influence<sup>20</sup>.

Après de tels aveux, on se surprend à croire le futur historien mal préparé pour sa tâche. A quel moment s'est-il intéressé vraiment à l'histoire? Peut-être a-t-il cédé simplement à l'admiration générale qui accueille la deuxième édition de l'oeuvre de Garneau? Rien ne répugne à ce qu'il ait rencontré l'historien à la librairie, rue de la Fabrique

---

<sup>19</sup> H.-R. Casgrain, Souv., II, p. 125.

<sup>20</sup> Ibid., I, p. 126.

Il faut cependant remonter jusqu'aux années de collège pour saisir le premier germe de cette vocation d'historien. De son propre aveu, l'oeuvre de Charlevoix l'a d'abord ennuyé profondément, puis la lecture des Martyrs du Canada de Bresani et des Bois-Francs de l'abbé Charles Trudelle, l'a réconcilié peu à peu avec le genre; mais il lui faudra l'influence de Garneau et de Crémazie pour éveiller en lui l'amour de notre passé, de sa beauté, de sa grandeur et de sa poésie. Son article intitulé Le Mouvement littéraire au Canada est explicite à ce sujet:

Nous n'oublierons jamais l'impression profonde que produisit sur nos jeunes imaginations d'étudiants, l'apparition de l'histoire du Canada de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous. Cette clarté lumineuse qui se levait tout à coup sur un sol vierge, et nous en découvrait les richesses et la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ravissait d'étonnement autant que d'admiration. [...] Sur les grandioses réalités qu'avait dévoilées Garneau, les brillantes strophes du poète [Crémazie] jetaient par intervalle leur manteau de gloire; et les jeunes applaudissaient, et tous ceux qui se sentaient des ailes ou du talent rêvaient de mêler leurs envolées à celle du chantre canadien<sup>21</sup>.

Plus de mystère possible sur l'origine de ses goûts historiques; la "bible nationale" de Garneau<sup>22</sup> aura converti totalement Casgrain et la confiance qu'il ajoute un peu plus

---

<sup>21</sup> H.-R. Casgrain, Le Mouvement littéraire au Canada, dans les Oeuvres complètes, Montréal, Beauchemin, 1896, I, p. 356-359, passim.

<sup>22</sup> Samuel Baillargeon, Littérature canadienne-française, Montréal, Fides, 1957, p. 64.

## PREMIERES RENCONTRES

24

loin, si conforme aux dons poétiques de son âme romanesque, constitue à n'en pas douter, le secret commun des deux amis, lors de leur première rencontre. Désormais, ils iront sur la route d'amitié, scandant la montée au rythme de leur joie, celle de la découverte de leur univers poétique.

L'éducation de famille, les contacts habituels avec les beautés de la nature, l'épanouissement de ses dons naturels sous des maîtres de première valeur, l'exemple entraînant d'écrivains locaux, autant d'influences ajoutées à ses lectures qui témoignent des ressources intellectuelles et morales de l'étudiant en théologie de 1853.

A peine Casgrain fait-il son apparition au Séminaire de Québec, qu'il se voit assigné au poste de professeur adjoint de chimie, au laboratoire de M. l'abbé Casault. La prédilection qu'il avait d'abord affichée pour les sciences d'observation l'ont sans doute signalé à ce service. Toutefois l'enseignement cadre bien avec les ambitions du séminariste.

De toutes les occupations ecclésiastiques, aucune ne convenait davantage à mes goûts que l'enseignement: et cela pour un double motif, d'abord parce qu'il y avait beaucoup de bien à faire, et ensuite parce qu'elle me fournissait l'occasion d'étudier et d'agrandir mes connaissances<sup>23</sup>.

---

<sup>23</sup> H.-R. Casgrain, Souv., 11, p. 137.

Et pourtant cette obédience lui ménageait une vive déception. En raison d'une santé délicate, les travaux de laboratoire devinrent onéreux, exténuants; de plus, les formules exactes et les froids calculs<sup>tes</sup> semblaient en rien compatibles avec ce tempérament rêveur. A l'oeuvre, il tint bon, de février 1852 au printemps 1854, alors qu'une maladie grave obligea le professeur à déposer les armes.

Le sentant sérieusement atteint, ses supérieurs lui accordèrent une longue convalescence au foyer paternel pour reprendre force et vigueur. Il ne devait plus revenir au Séminaire; à son retour en juillet 1854, il sera affecté au Secrétariat de l'Archevêché, en attendant le mandat de M<sup>gr</sup> Turgeon lui permettant de continuer ses études cléricales au Collège de Sainte-Anne, l'Alma Mater tant aimée.

Pendant son séjour d'un an et demi à Québec, Casgrain prit l'habitude de fréquentes visites à la librairie Crémazie, située à quelques pas de l'Archevêché. A part cette sortie quotidienne, la lecture restait à Casgrain le seul refuge contre la fatigue et l'ennui. C'eût été le supplice de Tantale, sans l'obligeante amitié de Crémazie, toujours à l'affût des moindres désirs du jeune séminariste; ces rencontres journalières constituent pour ce dernier une oasis de détente en son désert de solitude. Crémazie est prodigue et il a tout lu, tout apprécié; aussi prête-t-il volumes et revues avec autant de grâce qu'il se prête aux échanges de

## PREMIERES RENCONTRES

26

vues littéraires, voire même aux potins amusants de la petite société québécoise. Très souvent l'entretien amical dégénère en discussion animée qui s'achève dans l'intimité de l'arrière-boutique. Casgrain révèle déjà un doigté exceptionnel pour mettre en forme le disert causeur. Et l'on se sépare presque toujours ravis, tellement l'idéal poétique reste un philtre puissant. Ces conversations à bâtons rompus n'ont rien des discussions sérieuses du salon Nodier, encore moins de celui d'un Victor Hugo; nullement! Deux apprentis-écrivains se forgent à la lecture des grands maîtres, se faisant part de leurs exercices d'écoliers en vacances.

Parfois les rencontres sont encore plus fortuites; le poète s'attarde à muser place Dufferin à l'heure du coucher de soleil. Casgrain souvent l'y rejoint; alors, journal en main, on commente banalement les grandes manchettes. La conversation languit car, face au fleuve, l'admiration de la nature gagne bientôt les causeurs. Et quand "les regards plongent plus loin que le monde réel", ensemble, les deux amis s'évadent: l'un des grisailles du laboratoire, l'autre des soucis du commerce.

Lorsqu'en 1854 Casgrain retourna au Collège de Sainte-Anne, le départ se fit sans adieu. Une franche poignée de mains scella entre les deux amis la promesse d'un mutuel souvenir. Les choses en restèrent là: aucune

correspondance ne devait être échangée alors.

Tout en poursuivant ses études théologiques, le séminariste comptait au nombre des professeurs de rhétorique. De 1854 à 1858, il fut tour à tour affecté à l'enseignement du dessin, du catéchisme et du français. Cette période, à vrai dire, fut pour Casgrain une alternance pénible de repos forcé et d'activités accablantes.

Ordonné prêtre le 5 octobre 1856, le jeune abbé fournira encore deux années de dévouement au collège de Sainte-Anne. Enfin terrassé de nouveau, on dut, en février 1858, lui accorder un congé d'absence de quatre mois, à titre de repos d'abord, puis, en vue d'un voyage en Europe<sup>24</sup>. Il s'embarqua le 24 février suivant, en destination de l'Italie, où le climat enchanteur lui assurera un plus complet rétablissement. De plus, il devra s'occuper de certaines démarches importantes dans l'intérêt du collège qu'il représente. Mais Casgrain, avant tout, avait une décision bien arrêtée de profiter de ce séjour en Europe pour y parfaire sa culture littéraire.

---

<sup>24</sup> "Collège Sainte-Anne, 13 février 1858: M. Pilote donne avis que M<sup>sr</sup> l'administrateur a donné un congé d'absence de quatre mois pour un voyage en Europe à MM. A. Pelletier, directeur des écoliers, et R. Casgrain, prêtre du Collège. Ils devront s'occuper entre autres choses de l'engagement d'un professeur pour l'Ecole d'Agriculture projetée mais sans conclure de marché définitif." Extraits des délibérations de la Corporation du Collège Sainte-Anne, Cahier 11, p. 97.

Au milieu des tracas inhérents aux préparatifs de voyage, Casgrain s'est-il souvenu de Crémazie? Depuis 1854, l'a-t-il réellement perdu de vue comme nous le laisse croire le silence entre les deux amis? Nous avons peine à croire que Casgrain n'ait eu quelque écho du passage à Québec de la corvette française La Capricieuse et des glorieuses strophes du Vieux Soldat canadien qui en ont immortalisé le souvenir au coeur de tout canadien. Il est invraisemblable de penser qu'à moins de cent milles de distance un tel événement national ait laissé indifférent professeurs et élèves du Collège Sainte-Anne. Casgrain ne saurait ignorer la gloire actuelle de Crémazie, laquelle non seulement le fait saluer barde national, mais rejaillit jusqu'au trône de Napoléon III<sup>25</sup>. Tout récemment encore, le Journal de Québec publiait le poème-étrenne intitulé Le Drapeau de Carillon. Le tout Québec cultivé s'entendait à louer ce chef-d'oeuvre patriotique: alors Casgrain seul aurait ménagé ses applaudissements et son admiration au poète ami? Nous aimons mieux

---

<sup>25</sup> "Le commerce de librairie dans lequel Octave Crémazie était engagé le fit passer en France en 1856. Il crut faire un acte de patriotisme en faisant parvenir à Napoléon III un exemplaire de l'Histoire du Canada par F.-X. Garneau et une de ses propres poésies, probablement celle qui porte pour titre Le Vieux Soldat canadien et qui avait été composée à l'occasion de l'arrivée de la corvette française La Capricieuse. L'empereur fit accuser réception de cet envoi par une lettre des plus flatteuses." H.-R. Casgrain, dans Oeuvres complètes de Crémazie, p. 231.

## PREMIERES RENCONTRES

29

conjecturer une visite-éclair, rue de la Fabrique, entre deux courses aux passeports. Casgrain aurait alors payé son tribut au poète tout en lui faisant part de ses vastes projets pour le voyage qui s'annonce. Crémazie, qui en est déjà à sa sixième expérience du genre, aura discrètement glissé quelques amicales recommandations: "Ne manquez pas de visiter M. Puibusque, il vous serait un excellent cicerone!" "Puissiez-vous être introduit chez le Prince de Polignac, c'est le rendez-vous des beaux esprits!" "Enfin n'oubliez pas de rencontrer M. Bossange... il aime tant les Canadiens" etc. etc. Et au carnet du voyageur s'alignent les adresses d'écrivains, de libraires, d'artistes que Crémazie a visités lors de ses fréquents séjours à Paris. En amitié, tout est en commun, même nos amis parisiens!

Quelques semaines plus tard, ce sera au tour de Crémazie à s'embarquer pour l'Europe, ainsi que l'exigent chaque année les affaires de sa Maison. Mais les deux amis ne se rejoindront point en France.

Les voilà de nouveau séparés; où en sont-ils de leur native amitié? Une certaine conformité d'âge et parité de goût, un idéal commun, un même attachement aux gloires du passé, une même espérance pour l'avenir, autant d'affinités qui rapprochent deux intelligences! Le poète se plaît à la spontanéité expansive de Casgrain, au cachet de sa conversation et de ses manières. Par ailleurs, le jeune prêtre

estime l'érudition, la finesse spirituelle de Crémazie. Sans expérience, Casgrain aborde l'écrivain plus brisé au métier, l'esprit grand ouvert réclamant de lui une étincelle du feu sacré. Admiration, enthousiasme et intérêt d'une part, compétence, respect et libéralité de l'autre, tant de diverses conditions parviendront-elles à transformer en amitié durable, des relations alimentées jusqu'ici au hasard des circonstances?

## CHAPITRE II

## PERIODE QUEBECOISE

(1859-1862)

A son retour d'Europe, Casgrain vicaire à Beauport. Visites à la librairie Crémazie. Expansion du négoce de Crémazie. Réputation du poète et du libraire. Casgrain publie sa première légende. Collaboration de Crémazie. Casgrain vicaire à Notre-Dame de Québec. Réunions fortuites des amis dans l'arrière-boutique. Leurs compagnons écrivains. Romantisme canadien d'alors. Conception romantique de Casgrain. Le romantisme de Crémazie. Fondation des Soirées canadiennes. Participation des deux amis. Conflit entre collaborateurs et éditeurs. Le Foyer canadien paraît. Désintéressement apparent du poète. Faillite et fuite de Crémazie. Consternation des camarades écrivains. Attitude de Casgrain. Son impuissance à le secourir.

L'amitié véritable s'éprouve et souvent grandit au creuset de l'absence. Tel fut le cas des relations amicales de Crémazie et de Casgrain. Un peu à la façon d'un livre aimé qu'on reprend à la page où on l'a quitté, l'abbé Casgrain, après un séjour de quatre mois en Europe, retrouve le poète, derrière le même comptoir, rue de la Fabrique, fidèle comme toujours à ses livres et à ses amis. Dès l'automne 1859, l'abbé Casgrain est nommé vicaire à Beauport, village situé à dix milles de Québec environ: les circonstances favorisent donc le rapprochement des deux amis. Bientôt même ils seront réunis à Québec. A la faveur de ces nouveaux contacts, nous essaierons de dégager l'évolution de cette amitié et d'en mesurer quelque peu l'épanouissement.

A peine installé au presbytère de Beauport, le jeune prêtre consacre ses nombreux loisirs aux activités littéraires dont il a toujours rêvé. Instinctivement il revient à Québec retremper sa ferveur pour les lettres en renouant des relations plus intimes avec l'élite intellectuelle de la vieille capitale. Il multiplie ses visites à la librairie Crémazie où on l'accueille toujours avec la plus franche cordialité. Avec quel entrain on y échange souvenirs de voyage et impressions de retour! La santé du professeur ne s'est guère améliorée, mais par ailleurs, quelles expériences enrichissantes de culture et d'idéal! Enthousiaste plus que jamais, Casgrain vante les avantages de puiser directement aux grands courants des idées modernes. Crémazie n'attendait rien moins que cette réaction optimiste, aussi se contente-t-il de sourire; si parfois il glisse une fine observation, ce n'est que pour stimuler la verve intarissable de son interlocuteur. Les entretiens agrémentés d'impressions de voyages, de lectures ou d'expérience courante ménagent à la mutuelle compréhension des amis des centres d'intérêts toujours nouveaux.

D'un regard Casgrain constate, non sans quelque étonnement, la prodigieuse expansion de la librairie durant son absence. Les ouvrages aussi récents que variés, s'entassent sur les rayons. Les montres regorgent d'importations

originales, voire même hétéroclites<sup>1</sup>; et combien de caisses, de ballots restent encore empilés dans l'arrière-boutique et l'entrepôt. Décidément, l'ambition du libraire imprime à son établissement une importance de tout premier plan. Casgrain se rend compte, de visu, que la popularité du libraire ne le cède en rien à la célébrité du poète. Crémazie, à n'en plus douter, est une personnalité de marque ainsi que l'évoquent certains témoignages entendus à Paris tout dernièrement encore. Cette louange ne fait-elle pas écho à celle de M. Ernest Gagnon qui écrivait deux ans plus tôt:

En 1857, je parlais un jour des poètes français avec mon commensal M. Auguste Lebrun, de l'hôtel de Saint-Sulpice de Paris, qui était un des employés supérieurs de la librairie Henri Plon: "Mais vous avez, me dit-il, vous aussi, vos poètes, ou tout au moins votre poète, qui est en même temps un grand personnage, M. Octave Crémazie"; quelques instants après, il me faisait cadeau d'une mince plaquette, élégamment imprimée contenant le Vieux Soldat canadien, la meilleure pièce qu'ait écrite notre poète, après cependant sa magistrale composition intitulée: Les Morts<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Outre les listes de livres profanes et religieux, on lira encore les annonces de papeteries, de boîtes de toilette, boîtes à ouvrage, jouets, balais, albums, parapluies, évantails, bijoux, chaussures, liqueurs, vins de messe, articles servant au culte, fromage de Gruyère, etc. Le Journal de Québec du 26 janvier 1859 précise: "La Maison J. & O. Crémazie annonce au clergé l'importation d'orgues, d'harmoniums, de pianos de la célèbre fabrique Sheidmayer, les seuls facteurs qui ont remporté les premiers prix aux Expositions d'Allemagne, de France, d'Angleterre, et des Etats-Unis." Voir aussi P.-G. Roy, A propos de Crémazie, p.43-46.

<sup>2</sup> Ernest Gagnon, Octave Crémazie, dans Feuilles Volantes et Pages d'Histoire, Québec, Laflamme & Proulx, 1917, p. 259.

Crémazie, poète national, est en effet à l'apogée de sa gloire; aux yeux de la plupart des québécois de l'époque, il fait de plus des affaires d'or comme négociant. La réputation dont il jouit par delà les frontières n'est donc pas exagérée!

Mais ce qui intéresse avant tout Casgrain, c'est la destinée de l'écrivain et de l'oeuvre poétique qu'il laisse espérer. En compagnie de Crémazie, il passe en revue les huit poèmes<sup>3</sup> que ce dernier publia au cours des six premiers mois de l'année 1859. Autant dire qu'ils revivent ensemble les chroniques locales, car le poète n'a chanté que des sujets de circonstance ne dépassant guère la gamme patriotique. Exception faite cependant de la touchante élégie dédiée à la Mémoire de M. de Fenouillet. Contrairement à son habitude,

---

<sup>3</sup> Tous ces poèmes, à l'exception de deux, ont été publiés dans le Journal de Québec: voici leurs dates de publication:  
Aux Canadiens-français, 17<sup>e</sup> année, n° 1, livr. du 4 janvier 1859, p. 1, col. 1, 2, 3, 4.  
Le retour de l'Abeille, 17<sup>e</sup> année, n° 2, livr. du 5 janvier 1859, p. 2, col. 2.  
Un soldat de l'Empire, 17<sup>e</sup> année, n° 29, livr. du 10 mars 1859, p. 1, col. 2, 3, 4, 5 et p. 2, col. 1, 2, 3, 4, 5.  
Deux-centième anniversaire de l'arrivée de MGR de Montmorency-Laval en Canada, 17<sup>e</sup> année, n° 71, livr. du 16 juin 1859, p. 1, col. 1, 2, 3.  
Cantate en l'honneur de MGR Laval, publiée dans l'Abeille, vol. VII, n° 27, livr. de juin 1859, p. 1.  
Envoi à MM. du Séminaire de Québec, 17<sup>e</sup> année, n° 71, p. 1, col. 4, 5.  
Fête nationale, 24 juin 1859 (sans publication).  
A la mémoire de M. E. Fenouillet, 17<sup>e</sup> année, n° 75, livr. du 28 juin 1859, p. 2, col. 3.

Casgrain reste plutôt sobre de compliments devant ces pièces de valeur quantitative plutôt que poétique. Crémazie a-t-il remarqué cette réticence? Sans doute, car le tout premier, il se rend compte de la banalité de ces dernières productions littéraires<sup>4</sup>. La tentation lui est même venue d'abandonner la poésie cocardière. Son esthétique accuse maintenant une certaine maîtrise; ses lectures l'ont mûri et plus encore l'angoisse où il se débat présentement. La gravité de ses pensées, sa philosophie à teinte pessimiste s'accomodent mal aux thèmes de commande. Pourquoi alors ne pas hausser le ton? Apparemment, Crémazie traverse la période la plus heureuse de sa vie; entouré d'amis lettrés, enivré des applaudissements d'un public sympathique, le poète a conscience d'exercer un certain apostolat parmi ses compatriotes. Sans poser au "mage" ni au "prophète", il admet volontiers avec Hugo que

Tout souffle, tout rayon ou propice ou fatal  
Fait reluire et vibrer son âme de crystal<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> "Je regarde les deux poèmes sur la Guerre d'Orient comme deux de mes bonnes pièces et j'aurais préféré les voir reproduites plutôt que les vers insignifiants faits sur la musique de Rossini pour la fête de MGR de Laval. Cette autre pauvreté littéraire intitulée: Qu'il fait bon d'être canadien, ne méritait pas non plus les honneurs de l'impression." Lettre de Crémazie à Casgrain du 2 avril 1864. ASQ, Casgr., Let., III, 3.

<sup>5</sup> Victor Hugo, Ce siècle avait deux ans, dans Les Feuilles d'automne, Paris, Nelson, 1939, p. 23.

Depuis dix ans déjà, il s'est constitué "l'écho sonore" de son époque, pourrait-il cesser de chanter maintenant les joies, les espérances de la nation? Ne serait-ce pas trahir sa mission, ou tout au moins s'aliéner la confiance des amis et des admirateurs? Or Crémazie ne saurait se passer de l'approbation de ses contemporains; on le salue "Prince des poètes, "comment ne pas accueillir les hommages des thuriféraires et des imitateurs?<sup>6</sup> Rien d'étonnant alors que Casgrain ait si tôt conquis l'amitié du poète; rarement disciple n'a proféré louange aussi flatteuse à l'adresse de son maître: n'est-ce pas lui qui écrira un peu plus tard,

Que l'on compare le chef-d'oeuvre de M. Crémazie, son élégie sur Les Morts, avec l'harmonie poétique de M. de Lamartine, intitulée Pensées des Morts, et l'on sera tenté de croire, après avoir mis les pièces en regard, que les signatures des deux pièces ont été interverties, tant la supériorité du poète canadien est incontestable<sup>7</sup>.

Pareille admiration a de bonne heure éveillé chez Casgrain

---

<sup>6</sup> En 1858, L.-M. Darveau publie à Québec, dans son journal La Réforme, une pièce de vers dédiée à Crémazie; ce dernier accuse réception en ces termes: "Permettez-moi de vous offrir mes meilleurs remerciements pour les bienveillantes paroles que vous voulez bien me faire l'honneur de m'adresser dans votre oeuvre poétique intitulée Les Aïeux. Veuillez recevoir en même temps mes félicitations bien sincères sur la verve et l'entrain que vous déployez dans cette dernière oeuvre de votre muse, qualités que j'avais déjà admirées dans vos oeuvres précédentes." (cité dans L.-M. Darveau, Nos hommes de lettres, Montréal, A. A. Stevenson, 1873, p. 154)

<sup>7</sup> H.-R. Casgrain, Le mouvement littéraire au Canada, dans Oeuvres complètes, 1, p. 365.

le désir d'imitation. Mais s'il lui fallait suivre son poète-ami, ce serait dans un genre plus adapté à sa prose imagée. Il trouvera enfin sa voie en abordant la légende, cette poésie écoutée aux portes de l'histoire. L'influence de Charles Nodier ne reste pas étrangère à ce choix, comme nous le laisse croire le passage suivant.

La poésie d'une époque se compose en effet, de deux éléments essentiels; la foi sincère de l'homme d'imagination qui croit ce qu'il raconte, et la foi sincère des hommes de sentiment qui croient ce qu'ils entendent raconter<sup>8</sup>.

Cet état de confiance et de sympathie réciproques suppose en effet la naïveté et la simplicité des âges primitifs. Plus près de nous cependant, le christianisme a offert une source d'inspiration avec la poésie de ses dogmes et celle de ses symboles. Une telle poésie convient à merveille, semble-t-il, à l'homme d'imagination et de sentiment que l'on retrouve en Casgrain de 1859. Il est tout désigné à relever le défi de Charles Nodier tellement on croirait les lignes suivantes tombées de la plume de l'écrivain canadien.

Pourquoi la légende pieuse et touchante fut-elle reléguée à la veillée des vieilles femmes et des enfants, comme indigne d'occuper les loisirs d'un esprit délicat et d'un auditoire choisi?<sup>9</sup>

Ce regret de Nodier voile à peine les aspirations de

---

<sup>8</sup> Charles Nodier, Légende de Soeur Beatrix, Paris, Maurice Glomeau, 1924, p. 11.

<sup>9</sup> Charles Nodier, op. cit., p. 12.

Casgrain futur historien. Entendons-le pourtant renchérir: ce serait même faire oeuvre patriotique, si l'on savait de l'oubli les menus faits des moeurs et coutumes canadiennes. Garneau et Ferland ont immortalisé, il est vrai, les grands événements politiques et militaires, mais c'est à nous de conserver l'humble poésie de nos traditions et légendes. En elles, histoire et poésie se confondent. La légende, n'est-elle pas "le mirage du passé dans le flot impressionnable de l'imagination populaire"?<sup>10</sup> L'histoire que veut chanter Casgrain remonte donc le plus loin possible dans le passé pour s'enrichir de mystère et de fiction grâce à l'imagination du conteur.

Cette nouvelle perspective littéraire sera-t-elle agréée de Crémazie, lui si peu naïf, si durement tenaillé par la réalité? Par complaisance sans doute pour l'ami, il se laisse gagner à ce genre en vogue. Il publie une légende intitulée La fiancée du marin<sup>11</sup>, qui a comme sous-titre: "légende canadienne". Il est difficile de justifier l'emploi de l'épithète "canadienne"; on cherche en vain dans ce récit une nuance de couleur locale. Tout poète français, à parité de talent, familier des Odes et Ballades de Victor

---

<sup>10</sup> H.-R. Casgrain, Oeuvres complètes, 1, Préface des Légendes, p. 9.

<sup>11</sup> Octave Crémazie, La fiancée du marin, J. de Québec, 17<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 153, livr. du 29 décembre 1859, p. 1, col. 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Hugo, pourrait signer ce poème. Il s'agit sans doute de quelque réminiscence livresque. Pourtant faut-il y voir une pure coïncidence ou une influence discrète du prosélytisme de Casgrain? Le jeune vicaire de Beauport s'initie peu à peu à son futur rôle d'animateur des lettres canadiennes. Déjà il donne l'exemple de la plus intense activité; sa première légende sera publiée comme feuilleton du Courrier du Canada<sup>12</sup> sous le titre de Tableau de la Rivière-Ouelle. Elle est dédiée: "A notre poète Crémazie". Hommage inspiré sans doute par une délicate amitié; Casgrain reconnaît déjà le vrai talent de Crémazie. Plus tard, il en donnera ce témoignage ému, autant que véridique:

Nature sympathique et ouverte, modeste comme le vrai talent, n'ayant jamais rêvé, pour son malheur, que lecture et poésie; toujours disposé à accueillir les nouveaux venus dans l'arène, Crémazie était le confident de chacun. Que de pas hésitants, il a affermis! Que d'écrivains de mérite qui s'ignoraient et qu'il a révélés à eux-mêmes!<sup>13</sup>

Casgrain touche la note juste dans cette peinture bienveillante du poète; mais aux yeux expérimentés toutefois, pareil jugement peut encore révéler une secrète ambition d'être bien vu de tous les intimes de Crémazie. Ainsi protégé par

---

<sup>12</sup> H.-R. Casgrain, Tableau de la Rivière-Ouelle, feuilleton dans le Courrier du Canada, Québec, 4<sup>e</sup> année, n° 6, livr. du 20 au 30 janvier 1860.

<sup>13</sup> H.-R. Casgrain, dans la biographie de Crémazie, O.C.Gr., p. 10.

le prestige du poète, le nouvel écrivain escompte obtenir droit de cité au sein de l'élite québécoise. Peu importe le mobile véritable de cet hommage, Crémazie n'en est pas moins profondément touché.

Comme la critique littéraire d'alors consistait à applaudir, le premier essai de Casgrain fut accueilli avec un enthousiasme général. Encouragé, le jeune écrivain se remet à la tâche et publie en mars suivant, une étude de moeurs canadiennes intitulée Les Pionniers canadiens<sup>14</sup>. En guise d'épigraphe, un poème de vingt-quatre vers, oeuvre de Crémazie<sup>15</sup>, assure d'avance l'approbation du public lecteur. Le succès de cette deuxième légende dépasse les espérances de l'auteur; lui, qui s'entend à panacher le réel se croit naïvement un inspiré des dieux<sup>16</sup>. Aussi, aspire-t-il de toute son âme à bénéficier de l'ambiance cultivée du vieux Québec; n'a-t-il pas mis ses grandes ambitions au service de la littérature canadienne?

---

<sup>14</sup> H.-R. Casgrain, Les Pionniers canadiens, feuilleton dans le Courrier du Canada, Québec, 4<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 18, livr. du 12 au 19 mars 1860, p. 1.

<sup>15</sup> Casgrain avait ajouté la note suivante: "Nous devons à l'obligeance de M. Octave Crémazie, cette superbe épigraphe, Le Potowatomis, qu'il a bien voulu composer exprès pour être mise en tête de nos Pionniers canadiens." Le Courrier du Canada, 4<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 18, livr. du 12 mars 1860, p. 1, col. 2.

<sup>16</sup> A. B. Routhier, dans les Portraits et Pastels littéraires, publiés dans les Guêpes canadiennes, par Augustin Laperrière, Ottawa, A. Bureau, 1881, p. 263.

Bientôt Casgrain n'aura plus rien à envier aux privilégiés du milieu québécois; le 5 mai 1860, il devient vicaire à la paroisse Notre-Dame. Il vient ainsi se joindre à l'équipe des jeunes littérateurs qui rêvent présentement de doter leur patrie d'une littérature nationale.

Ce mouvement collectif de 1860 répond-il au titre pompeux de "Cénacle"? Assurément non! Rien du salon où l'on discute, où chacun lit ses oeuvres, où les membres se soutiennent par des articles de presse; pas de doctrine définie, aucun programme déterminé. Laissons à l'abbé Casgrain le soin de nous décrire ces rassemblements improvisés:

Il n'y avait pas de réunions concertées. On se rencontrait au hasard, un peu partout, par petits groupes de trois ou quatre, quelquefois plus, tantôt à la bibliothèque du Parlement, autour du bureau de Gérin-Lajoie, alors bibliothécaire, tantôt à la Rédaction du Courrier du Canada, rue Buade, tantôt à la librairie d'Octave Crémazie, rue de la Fabrique, voire même chez moi, au presbytère Notre-Dame. Les plus assidus à ces réunions, ou du moins, ceux qui se rencontraient le plus souvent, soit dans un lieu, soit dans un autre, étaient Octave Crémazie, Chauveau, Taché, Gérin-Lajoie et LaRue. [...] il y avait fréquents rendez-vous chez Crémazie, soit devant ses tablettes, soit dans l'arrière-boutique de son magasin. Le sans-gêne de l'installation invitait au laisser-aller des entretiens<sup>17</sup>.

On ne peut discerner dans ce caractère tout fortuit des réunions la constitution d'un cénacle littéraire. Pourrait-on y découvrir un chef de file? Certes, les historiens Garneau

---

<sup>17</sup> H.-R. Casgrain, Souv., lll, p. 46-47.

et Ferland font figure de vieux maîtres dans ce groupe de jeunes écrivains; pendant que Chauveau, Taché, Gérin-Lajoie et LaRue cherchent leur voie, plus heureux, les cadets, Fréchette, Lemay et Alfred Garneau ont trouvé leur poète-modèle. C'est ainsi que Fréchette salue Crémazie:

Et je voulus aussi, cédant à mon délire,  
 Animer sous mes doigts les cordes d'une lyre  
 Et quoique faible encore, ma muse de vingt ans  
 Peut te dire aujourd'hui de sa voix enfantine  
 Comme autrefois Reboul au divin Lamartine:  
 "Mes chants naquirent de tes chants."<sup>18</sup>

Crémazie est donc l'idole des jeunes adonnés à la poésie. Mais répond-il au choix de l'équipe entière? Tous, il est vrai, reconnaissent en lui une grande érudition mise au service d'un rare bon sens critique<sup>19</sup>; cependant sa réserve naturelle et peut-être aussi ses embarras financiers, l'empêcheront de briller au premier rang en dépit de son réel mérite. Serait-ce l'effacement du poète qui permit à Casgrain de se hisser au premier plan, d'être appelé dans la suite "Père de la littérature canadienne"? Le jugement suivant éclaire la vraie situation:

---

<sup>18</sup> Louis Fréchette, Poésie, dans Soirées canadiennes Québec, Brousseau frères, 1861, vol. 1, p. 5.

<sup>19</sup> Réjean Robidoux, Les Soirées canadiennes et le Foyer canadien dans le mouvement littéraire québécois de 1860, mémoire pour l'obtention du Diplôme d'Études supérieures, Université Laval, Québec, 1957, p. 31, 132-133.

Casgrain montrait un zèle de pionnier. Ce n'était pas le plus grand talent, ni celui qui choisissait avec le plus de finesse ses auteurs, mais on n'en connaissait pas de plus actif: à lui seul, une atmosphère. Anciens et nouveaux venus le laissèrent s'établir parmi eux en première place: il devint "l'âme de ce groupe d'élite"<sup>20</sup>.

A n'en pas douter, Casgrain fut l'animateur du réveil littéraire de 1860 et Crémazie n'a sûrement pas été étranger au rayonnement de son ami; les directives zélées de Casgrain ne sont souvent que l'écho, le reflet de l'expérience poétique du poète; et même les observations judicieuses de l'exilé continueront d'éclairer le "directeur de consciences littéraires" à Québec. La correspondance des deux amis en fait foi.

De quelle doctrine s'inspirent les écrivains canadiens d'alors? On les croirait guidés beaucoup plus par leur désir de gloire nationale, leur don individuel que par une esthétique bien définie. Le romantisme canadien n'a rien d'une réaction contre le classicisme. Il ne s'agit pas non plus d'une explosion de sensibilité morbide, d'imagination exaltée, de rêves démesurés! Aucun besoin de réforme ou d'innovation. Nous chercherions en vain dans la littérature d'alors, le mal du siècle ou le tourment de l'âme moderne. C'est plutôt un romantisme attardé car, déjà en 1852, le Parnasse avait affirmé son existence en

---

<sup>20</sup> Ibid., p. 23.

France avec les Poèmes Antiques de Leconte de Lisle. Peut-être même serait-il plus juste de parler d'influence pré-romantique: Nodier, Chateaubriand, Lamartine semblent les auteurs les plus lus à cette époque. Voyons quelle peinture Crémazie fait de cette société romantique canadienne:

Ces messieurs ont bien entendu parler vaguement de Lamartine et de Chateaubriand, et les plus forts d'entre eux ont peut-être lu les Martyrs et quelques vers des Méditations. Mais les noms d'Alfred de Musset, de Gautier, de Nicolas, d'Ozanam, de Mérimée, de Ravignan, de Lacordaire, de Nodier, de Sainte-Beuve, de Cousin, de Gerbet, etc., enfin de toute cette pléiade de grands écrivains, la gloire et la force de la France du dix-neuvième siècle leur sont presque complètement inconnus<sup>21</sup>.

Romantisme très pâle, s'il faut en croire la réflexion pessimiste du libraire ruiné! Il se garde bien de mentionner les grands modèles français, Hugo et Vigny: le cynisme de tels auteurs convient peu à des lecteurs habitués aux seuls thèmes patriotiques et religieux. Et cette discrétion de Crémazie rencontre justement la réserve apportée par Casgrain dans la préface des Légendes<sup>22</sup>. Lui aussi, préfère évoquer des auteurs orthodoxes comme Veillot, de Laprade, le Cardinal Wiseman, Violleau et Collin de Plancy; peut-être aurait-il pu ajouter les noms de Montalembert et d'Ozanam

---

<sup>21</sup> Crémazie à Casgrain, 19 août 1866, ASQ, Casg., Let., 111, 4.

<sup>22</sup> H.-R. Casgrain, Légendes canadiennes, Oeuvres complètes, 1, p. 10.

qu'il avait connus personnellement en Europe. De toute évidence, le romantisme de Casgrain n'est guère plus approfondi que celui de ses co-équipiers: mélancolie rêveuse devant la belle nature, attachement au passé national, goût du merveilleux, esthétique colorée et sonore, telle semble l'influence qu'il doit à ses dieux littéraires, Lamartine et Chateaubriand. Son rêve était de concilier, d'une façon absolue, le romantisme et le catholicisme; voilà pourquoi "il réduit si aisément le romantisme au mysticisme littéraire et chrétien, devant qui, tout ce qui est classique est présumé païen"<sup>23</sup>.

Le romantisme de Crémazie s'avère aussi profondément chrétien. A son tempérament rêveur, le poète ajoute une expérience assez poussée des auteurs français de l'école de 1830: Hugo, Lamartine, Musset et Vigny. Crémazie fut aussi le premier à introduire les formes de poèmes romantiques dans les lettres canadiennes. Sa mélancolie qui confine souvent à une tristesse profonde ne s'apparente en rien au désenchantement d'un "René"; ce n'est nullement de la pose chez lui, mais bien la conséquence des malheurs de son existence. La préférence qu'il réserve à Musset ne va pas jusqu'à l'imitation; le poète canadien trouve un apaisement à ses angoisses, voire même un certain réconfort dans la

---

<sup>23</sup> Réjean Robidoux, op. cit., p. 133.

lecture des Nuits: mais la naturelle réserve de Crémazie le gardera toujours d'exploiter sa souffrance au profit du lecteur. Le poète a des lignes émouvantes à ce sujet:

De tout ce que j'avais, il ne me reste que la douleur, je la garde pour moi. Je ne veux pas me servir de mes souffrances comme un moyen d'attirer l'attention et la pitié, car j'ai toujours pensé que c'était chose honteuse que de se tailler dans les malheurs un manteau d'histrion. Dans mes oeuvres, je n'ai jamais parlé de moi, de mes tristesses et de mes joies, et c'est peut-être à cette impersonnalité que je dois les quelques succès que j'ai obtenus<sup>24</sup>.

Hélas! à l'encontre du poète des sanglots, le pauvre Crémazie n'a pas tiré de son malheur, la gloire d'une oeuvre littéraire: il n'en devait attendre que la mort et l'oubli!

En soulignant son impersonnalité, le poète revendique une affinité avec le classicisme et ce n'est pas la seule; indifférent à la nature, il n'a jamais trouvé en elle ni confidente, ni consolatrice; il ne s'attarde même pas à en décrire la beauté et la grandeur. S'il chante la patrie canadienne, la mort, la famille, ses considérations demeurent générales au point qu'elles expriment non plus une pensée individuelle, mais celle d'un peuple tout entier. Les thèmes de l'amour, de la femme et de l'enfant resteront toujours étrangers à son inspiration. Pourtant, Crémazie a beau cacher la note personnelle, s'interdire toute

---

<sup>24</sup> Crémazie à Casgrain, 29 janvier 1867, ASQ, Casg., Let., III, 5.

confiance, il ne se glisse pas moins dans son oeuvre, certains accents douloureux qui trahissent son coeur. Il ne parle pas de lui dans ses poésies, c'est vrai, mais il n'en est pas absent. Même si Crémazie n'accepte pas la formule du romantisme telle qu'on la pratiquait en France, il reste profondément attaché à ce mouvement; entendons-le s'exclamer: "J'aime de toutes mes forces cette école romantique qui a fait éprouver à mon âme les jouissances les plus douces et les plus pures qu'elle ait jamais senties<sup>25</sup>." Il faut en conclure que le poète s'élabore une doctrine littéraire inspirée à la fois du classicisme et du romantisme; il croit fermement à la nécessité d'un éclectisme intelligent en littérature et c'est ce qu'il a tenté de réaliser, ou du moins rêvé d'implanter au sein de la littérature indigène.

Le mouvement romantique canadien s'identifia avec la publication d'une revue intitulée: Les Soirées canadiennes, recueil littéraire et historique. La première livraison portait en épigraphe cette invitation de Charles Nodier: "Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées<sup>26</sup>." Il est ici facile de retracer l'influence de Casgrain dans le choix de cette

---

<sup>25</sup> Crémazie, ibid.

<sup>26</sup> Cette épigraphe a été tirée des notes préliminaires de la Légende de Béatrix, op. cit., p. 13.

épigraphe. Mais l'initiative de fonder cette revue ne revient ni à Casgrain ni à Crémazie, bien que souvent, ils aient ensemble discuté de l'opportunité d'une telle innovation. C'est le Dr Hubert LaRue, professeur à l'Université Laval qui proposa, au début de 1861, de fonder une revue périodique spécifiquement consacrée à la littérature canadienne. Un comité composé de J.-C. Taché, LaRue et Casgrain devait assumer l'organisation littéraire alors que Brousseau-Frères agissaient comme éditeurs. Un peu plus tard, Gérin-Lajoie, le plus actif de tous les collaborateurs, devait ajouter son nom comme membre du comité<sup>27</sup>.

Que Crémazie n'ait pas fait partie du comité paraît un peu étrange, surtout quand on spécifie "qu'il convenait de mettre la revue sous l'égide de noms particulièrement québécois comme ceux de Taché, LaRue et Casgrain<sup>28</sup>." Ce dernier n'habite Québec que depuis le 5 mai 1860; il est tout au plus un québécois d'adoption dont les oeuvres littéraires ne peuvent le recommander ni par leur nombre ni par leur valeur. Il en va tout autrement de Crémazie qui n'a jamais quitté la

---

<sup>27</sup> La fondation de cette revue a été très bien étudiée dans la thèse du R. P. Réjean Robidoux, Les Soirées canadiennes et le Foyer canadien, où nous avons déjà puisé plusieurs citations.

<sup>28</sup> Léon Gérin, L'Histoire véritable de deux revues québécoises, dans Le Canada Français, Québec, n° 13, livr. de septembre 1925, p. 14.

ville; écrivain le mieux qualifié pour mener à bonne fin cette entreprise littéraire, son nom seul suffirait à patronner l'oeuvre naissante. Comment expliquer cette omission?

'Faut-il y voir une secrète ambition de Casgrain "qui ne dédaigne pas les influences propres à hisser un auteur sur le pavois?"<sup>29</sup>'' Reconnaissons toutefois combien son zèle et son enthousiasme allaient rendre de précieux services, tout en nous permettant de regretter le bon goût et la compétence de Crémazie. Peut-être, Casgrain aurait-il proposé le choix de Crémazie et que LaRue aurait immédiatement refusé, étant donné la situation financière inquiétante du poète-libraire; LaRue dont le père et le frère étaient affectés par la menace de faillite de la Maison Crémazie aurait jugé plus sage de ne pas s'adjoindre un tel collaborateur. Ce qui reste incontestable, c'est l'oubli dans lequel on a tenu inconsciemment ou non, la supériorité de Crémazie. A quoi tient que le plus admiré de tous les écrivains d'alors n'ait pas inséré une seule de ses poésies dans les Soirées canadiennes avant la fin de 1862? D'autres poèmes beaucoup plus pâles y avaient connu l'honneur d'une publication. Crémazie n'avait donc rien écrit depuis juin 1860<sup>30</sup>? Devait-on

---

<sup>29</sup> A.-B. Routhier, Portraits et Pastels littéraires, op. cit., p. 265.

<sup>30</sup> Crémazie avait composé: Les Mille-Iles, en juin 1860; Castelfidardo, en janvier 1861; Le Chant des voyageurs en janvier 1862.

comprendre que Casgrain, l'ami, l'admirateur, le disciple, l'ait ainsi tenu à l'écart?

De quel oeil Crémazie envisage-t-il cette apparente indifférence de l'ami? Une certaine apathie extérieure masquait sans doute sa souffrance intime, tout en laissant croire qu'il n'avait aucune ambition mondaine. Il avoue à Casgrain lui-même comment il s'évadait de la terrible réalité à cette époque:

Oui, vous m'avez parfaitement compris quand vous me dites que je n'avais nulle ambition, si ce n'est de causer poésie avec quelques amis et de leur lire de temps en temps quelque poème fraîchement éclos. Rêver en écoutant chanter dans mon âme, l'oiseau bleu de la poésie, essayer quelquefois de traduire en vers les accords qui berçaient mes rêveries, tel eût été le bonheur pour moi<sup>31</sup>.

Bonheur tout simple! Que n'a-t-il pas été plus tôt compris, Casgrain aurait pu à ce taux, combler le poète, sinon à titre d'ami, du moins à celui de directeur des Soirées, sans que le prestige de la revue ait eu à souffrir.

Les dispositions psychologiques du poète-libraire permettent d'envisager une autre hypothèse. Dès 1860, Crémazie est rongé de soucis; sur l'injonction de son frère associé, il doit sacrifier ses voyages annuels en France. La situation financière désespérée lui fait recourir aux

---

<sup>31</sup> Crémazie à Casgrain, 10 août 1866, ASQ, Casg., Let., III, 4.

prêteurs et même aux usuriers de la basse-ville<sup>32</sup>. De son propre aveu, la vie devient pour lui un véritable cauchemar; voici ce qu'il en écrit à un ami de Québec:

Pendant la lutte douloureuse et insensée que j'ai soutenue dans les dernières années de ma carrière commerciale, vous m'avez toujours tendu une main secourable. Chaque semaine, je pourrais presque dire chaque jour, j'allais frapper à votre porte et je trouvais toujours votre bienveillance plus grande encore que mon importunité<sup>33</sup>.

Les préoccupations du libraire, ce prosaïsme des affaires, le rendaient taciturne et bizarre. Casgrain avait remarqué, en effet, "quelques mots amers, quelques sarcasmes" inexplicables sur les lèvres de l'ami. Serait-ce par discrétion que l'abbé se fait plus distant? Nous ne saurions l'affirmer, il est tellement absorbé par ses fonctions d'animateur qu'il n'analyse guère l'attitude de Crémazie.

Est-ce à dire que Crémazie se soit désintéressé du succès de la revue s'il n'y apporte aucune contribution? Assurément non! Dès la première livraison il a félicité Casgrain et ses collaborateurs, tout en ménageant quelques critiques discrètes à ceux qui les sollicitaient. Il a pu glisser quelques délicates observations au sujet de La

---

<sup>32</sup> P.-G. Roy, A propos de Crémazie, p. 52.

<sup>33</sup> Crémazie, Lettre à M. Vital Têtu, dans le Bulletin des Recherches Historiques, Québec, XXX, 1924, p. 126.

Jongleuse<sup>34</sup>. Le poète qui ne connaît pas l'effort des corrections, ne confiant sa pensée au papier qu'au moment de livrer le poème à l'imprimeur, prise peu le style chatoyant: et pourquoi combler le vide des idées par le clinquant de la forme, pense-t-il!

C'est le propre des grands génies de donner à leurs idées une telle clarté et un tel charme, qu'elles illuminent toute une époque sans avoir besoin d'endosser ces habits pailletés que savent confectionner les esprits médiocres de tous temps<sup>35</sup>.

Ce n'est pas cette dure vérité que Casgrain interprétait dans le sourire narquois du censeur-ami<sup>36</sup>: sa vanité d'écrivain le protégeait contre "les trésors de satires" du poète-libraire; jamais il ne s'en est cru la cible. Au nom du respect attaché à son caractère sacerdotal, au nom du but patriotique qu'il poursuivait, Casgrain se sentait soutenu et applaudi par Crémazie.

A l'heure où tout semblait en voie de progrès pour la jeune littérature canadienne, voilà qu'un conflit éclate entre les membres du comité et les éditeurs Brousseau. Le comité accuse les éditeurs de négliger l'oeuvre nationale au

---

<sup>34</sup> H.-R. Casgrain, La Jongleuse, dans les Soirées, Québec, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> livr., juillet-août-septembre 1861, p. 205-289.

<sup>35</sup> Crémazie à Casgrain, 29 janvier 1867, ASQ, Casg., Let., 111, 5.

<sup>36</sup> Casgrain, Souv., 111, p. 49.

seul profit de leur entreprise financière. De plus, les deux partis contestants réclament la propriété des Soirées canadiennes; pareille confusion provenait de l'absence d'engagement par écrit<sup>37</sup>. Or le 2 octobre 1862, le D<sup>r</sup> LaRue, qui agissait comme secrétaire et au nom du comité, fait savoir aux Brousseau les nouvelles conditions que pose le comité dans le but de s'assurer le droit de propriété de la revue. On en vient à une rupture définitive et, le 11 octobre suivant, un message est adressé aux éditeurs Brousseau:

Les soussignés ont l'honneur de vous informer qu'à partir du premier janvier 1863, ils cesseront de prendre part à la publication des Soirées canadiennes.

J.-B.-A. Ferland, ptre  
 A. Gérin-Lajoie  
 H.-R. Casgrain, ptre  
 F.-H.-A. LaRue, M.D.L.  
 Cyrille E. Légaré, ptre  
 L.-Honoré Fréchette  
 O. Crémazie  
 L.-J.-C. Fiset<sup>38</sup>.

Cette décision d'abandonner la collaboration aux Soirées n'a pas peu surpris les éditeurs; ils adressent à chacun des signataires une lettre demandant une explication de leur démission. Quelle raison peut alléguer Crémazie? et surtout pourquoi informe-t-il les MM. Brousseau qu'il cesse une

---

<sup>37</sup> Léon Gérin, L'histoire véritable de deux revues québécoises, op. cit., p. 17.

<sup>38</sup> Mémoires des propriétaires-éditeurs (Brousseau-frères), Québec, 1862, p. 14.

collaboration que, de fait, il n'a pas encore fournie? Laissons à Crémazie le soin de nous renseigner:

J'ai signé, disait-il, parce que la majorité du comité a décidé qu'il n'était pas à propos de continuer la publication après l'année 1862<sup>39</sup>.

Il est facile de conclure que le poète n'a aucun motif personnel de se plaindre des MM. Brousseau: il leur retire sa collaboration, ne se croyant nullement engagé envers eux, ayant consenti à collaborer par pure considération pour Casgrain!

Quelques semaines plus tard, sur l'instigation de J.-C. Taché, les éditeurs Brousseau publient le fameux Mémoire du 18 octobre 1862. Après y avoir exposé leurs griefs à l'égard des collaborateurs, ils ajoutent à la louange de Crémazie:

M. Crémazie a agi honorablement avec nous: il nous fait savoir que le poème qu'il a écrit pour les Soirées canadiennes, publiées par nous, il le met à notre disposition pour servir à l'objet et dans la manière convenue. Nous n'avons plus rien à reprocher à M. Crémazie et nous l'en remercions<sup>40</sup>.

Ce poème avait été promis à Casgrain. Maintenant Crémazie en assure la suite et la propriété aux frères Brousseau! Etrange coïncidence! Les deux clans à la fois se réclament donc du poète, alors qu'ils l'ont ignoré si longtemps.

---

<sup>39</sup> Ibid., p. 19.

<sup>40</sup> Ibid., p. 27.

Crémazie ne peut obliger les uns sans mécontenter les autres. Casgrain se cantonne dans la discrétion du silence le plus absolu. Il se réfugie toutefois derrière la riposte du D<sup>r</sup> LaRue<sup>41</sup>; au nom du comité, ce dernier demande malicieusement aux éditeurs:

Mais qui vous a remis le manuscrit de la Promenade de Trois Morts, sinon un membre du comité? [entendons Casgrain] Et que diriez-vous si ce même comité vous enjoignait dès aujourd'hui de suspendre la publication du poème de Crémazie?<sup>42</sup>

Nouvelle revendication de propriété littéraire de la part du comité! On ne saurait interpréter ces oscillations de Crémazie entre les Brousseau qui ont tout intérêt à ménager le poète, et le comité où l'ami Casgrain a reçu la promesse du poème pour la fin de 1862. Pareille anomalie s'explique si l'on connaît le drame de sa situation précaire; il est affolé, il se sent irrémédiablement perdu et refuse dans son désespoir toute tentative de salut<sup>43</sup>. Pris de panique, il attend la catastrophe qui ne saurait tarder; il avouera lui-même n'avoir pas conscience des actes qu'il posait en ces derniers mois.

---

<sup>41</sup> F.-A.-H. LaRue, Réponse au Mémoire de MM. Brousseau-Frères, Québec, [s.é.], 1862, p. 16.

<sup>42</sup> Ibid., p. 9.

<sup>43</sup> P.-G. Roy, A propos de Crémazie, p. 58.

La dispute des Soirées allait se terminer par la fondation d'une nouvelle revue: Le Foyer canadien. L'abbé Ferland en était le président, LaRue agissait comme secrétaire. Le Comité se composait de six membres dont Gérin-Lajoie, Fiset, Crémazie et Casgrain. On avait abandonné aux frères Brousseau et à Taché le titre des Soirées. Taché allait assurer, presque seul, jusqu'en 1866, la publication de l'ancienne revue. Désormais au lieu d'une revue, il y en eut deux, chacune rivalisant de zèle pour la mise au jour d'oeuvres canadiennes.

Le prospectus du Foyer parut pour la première fois, dans le Journal de Québec du 30 octobre 1862; il était signé par les six membres du comité, et proposait le programme suivant:

Ce recueil, destiné à réunir et à conserver nos essais de littérature indigène, sera consacré à la publication d'oeuvres inédites: - poésies - critiques littéraires - légendes - nouvelles, pourvu qu'elles soient de fidèles peintures des moeurs et de la nature de notre pays<sup>44</sup>.

De toute évidence, la nouvelle revue sera publiée dans l'intérêt exclusif de la littérature nationale. Les anciens collaborateurs des Soirées, mettent tout en oeuvre pour mener à bonne fin cette nouvelle entreprise. A partir du 11 novembre, date du départ de Crémazie, jusqu'au 13 novembre

---

<sup>44</sup> Foyer canadien, Québec, Bureaux du Foyer canadien, 1863, 1, p. 8.

suisant, le prospectus du Foyer portera les signatures des six éditeurs-propriétaires. Le 15 novembre, le nom de Crémazie n'y paraissait plus. Le poète "était mort à l'existence littéraire canadienne." Crémazie ignorait qu'il devrait quitter le pays; il ne l'apprendra qu'au soir du 10 novembre 1862. Voilà pourquoi sans doute, il avait promis sa collaboration à la nouvelle revue.

Casgrain ignore-t-il vraiment l'angoisse où se débat son ami? A l'automne de 1862, on chuchotait à Québec que la faillite était imminente pour la Maison Crémazie; dès les premiers jours de novembre, les allées et venues du poète chez les usuriers, les indiscretions malveillantes des employés de la librairie, trahissaient la banqueroute à brève échéance. Connaissant bien la situation critique du libraire, il est vraisemblable que D<sup>r</sup> LaRue en ait dit un mot à Casgrain. Ce dernier pouvait difficilement provoquer une confiance de la part du malheureux poète. Casgrain avait remarqué qu'un nuage de secrète préoccupation venait de temps à autre assombrir son humeur ordinairement si joyeuse. Mais il affirme toutefois que

Rien n'avait transpiré dans le public, de la catastrophe qui venait de briser la carrière du poète. On chuchotait parmi les intimes [...] qu'il avait perdu la tête et qu'il s'était laissé choir dans un abîme sans fond<sup>45</sup>.

---

<sup>45</sup> Casgrain, Souv., lll, p. 75.

Le 10 novembre 1862, D<sup>r</sup> LaRue rassembla les amis de Crémazie dans le but de tenter un suprême effort pour le sauver. En présence des avocats Langlois et Angers, les deux frères Crémazie, Cauchon, Evanturel et D<sup>r</sup> LaRue discutèrent la solution à apporter. Peine perdue! Il était trop tard; les dettes de Crémazie n'étaient plus solvables tellement elles s'étaient accumulées. Les faux billets circulaient librement par toute la ville et les usuriers avaient fait de Crémazie leur plus pitoyable victime<sup>46</sup>.

Jacques Crémazie, avocat, n'ignorait pas le châtiement dont son frère était passible; il lui conseilla donc de s'exiler, croyant sans doute que la France serait pour Octave, une seconde patrie, lui qui l'avait tant chantée au Canada. Le lendemain, 11 novembre 1862, le poète quittait définitivement son pays, laissant croire à sa mère qu'il allait à Montréal selon son habitude.

La nouvelle de son départ fut accueillie avec étonnement mêlé d'incrédulité, la plupart des gens supposant qu'il ne s'agissait que d'une absence temporaire. A l'étonnement succéda la stupeur à mesure que se dévoila la mystérieuse affaire qui avait amené ce malheur<sup>47</sup>.

Le silence respectueux dont on entoura l'épreuve de la famille Crémazie suppose la sympathie des citoyens autant

---

<sup>46</sup> P.-G. Roy, A propos de Crémazie, p. 56-59.

<sup>47</sup> Casgrain, Souv., lll, p. 75.

que l'ignorance du fait. Dans une lettre à son frère, Gérin-Lajoie laisse entendre que la catastrophe, rue de la Fabrique, a été connue, au plus tard, deux ou trois jours après la fuite du poète.

Les volumes que je t'avais promis, étaient à la librairie Crémazie. Or, avant de recevoir ta lettre et par conséquent avant que j'eusse pu les acheter, la librairie avait été saisie par le Shérif et le magasin fermé. Il est probable que tout sera vendu à l'encan dans le courant de décembre, et je pourrai alors m'acquitter de ma promesse. Vous avez sans doute appris à Nicolet l'affaire lamentable et la fuite de notre poète O. Crémazie; j'en avais dit un mot à Elzéar dans ma dernière lettre. On n'a parlé que de cela à Québec depuis une semaine<sup>48</sup>.

Datée du 22 novembre, cette lettre nous informe que depuis plus d'une semaine, on parle librement de ce malheur. On peut donc conjecturer que Casgrain avait été mis au courant, le tout premier, par LaRue qui connaissait l'issue tragique de ses démarches pour sauver leur confrère-écrivain.

Quelles que soient les circonstances de ce départ, la soudaineté de cette rupture révèle à Casgrain la valeur de l'ami qui s'éloigne. La charité du prêtre a vite excusé les torts du maladroit commerçant. Le directeur de revue déplore la disparition d'un talent si précieux aux lettres canadiennes, d'autant plus que le poète vient tout juste de publier la Promenade de Trois Morts. Cette pièce, au moment

---

<sup>48</sup> Gérin-Lajoie, à Denis Gérin, 22 novembre 1862, AUO, G.-L., Let.

où Crémazie disparaît devient l'enjeu d'une rivalité entre les Soirées et le Foyer<sup>49</sup>. Peut-être Casgrain éprouve-t-il quelques secrets remords; n'a-t-il pas négligé l'ami à mesure que s'élargissait le cercle de ses admirateurs?

Cette amitié, toute sur un plan littéraire, n'a pas été étrangère au renouveau des lettres de 1860. C'est l'influence amicale de Crémazie durant la période 1859-1861 qui a recommandé Casgrain auprès des lettrés québécois. C'est grâce à l'encouragement du poète que le jeune vicaire de Beauport a publié ses premières légendes canadiennes. L'élan initial une fois donné, tout le groupe des écrivains s'est ébranlé. Que de fois au bénéfice des confrères, Casgrain a provoqué de la part du Maître, des mises au point dont il le savait seul capable! Les deux amis se soutenaient et se complétaient. Le bon goût critique de Crémazie tempérerait souvent l'engouement facile de Casgrain<sup>50</sup>. Celui-ci n'eût pas été l'animateur du groupement patriotique de 1860, si Crémazie n'en eût été le coeur, tout d'abord.

---

<sup>49</sup> Les deux clans opposés en revendiquent la propriété (voir notes 41 et 43).

<sup>50</sup> Ayant appris la mort de M. de Gaspé, Crémazie écrit: "M. de Gaspé était un bien brave homme. Comme littérateur, il a été un peu inventé [c'est lui-même qui souligne] par M. Casgrain. Cependant son livre restera dans notre répertoire canadien, moins comme une oeuvre de style que comme tableau de moeurs du temps passé." Lettre de Crémazie à ses frères, Paris, 27 mars 1871, Oeuvres complètes de Crémazie, p. 486.

## CHAPITRE III

## VOIX ENTRE DEUX CONTINENTS

(1864-1870)

Crémazie en exil. Sa maladie. Causes de sa catastrophe. Première lettre de Casgrain au poète par l'entremise de la famille. Casgrain publie la collection des poésies de l'ami. Correspondance suivie entre les deux écrivains-amis. Echanges de vues littéraires. Critique des Revues canadiennes par le poète. Le gaumisme canadien vu par Casgrain et apprécié par Crémazie. La sincérité de Casgrain. Critique littéraire des Trois Morts par Norbert Thibault. Défense et mises au point de Crémazie. Ses jugements sur le romantisme français. Espérances de rapatriement. Voyage de Casgrain en Europe (1867). Il ne rencontre pas Crémazie, pourquoi. Requête de 1868 à Ottawa. Silence de Casgrain. Admiration et louanges mutuelles. Fraternelle compréhension.

"Attendre et espérer, écrivait un jour Crémazie, n'est-ce pas le dernier mot de toutes les illusions perdues comme de toutes les affections brisées." Cette plainte décrit la trajectoire psychologique de son existence sur la terre d'exil. Cinquante ans plus tard, un autre poète-libraire, un Français cette fois, tenaillé par les épreuves de la vie, faisait écho à ces accents pessimistes: Charles Péguy savait, lui aussi, que...

l'espérance ne va pas toute seule;  
pour espérer il faut être bien heureux.  
C'est d'espérer qui est difficile,  
à voix basse et honteusement  
Et le facile et la pente est de désespérer  
Et c'est là la grande tentation<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Charles Péguy, Le Porche du Mystère de la deuxième vertu, Paris, Edition de la Pléiade, 1951, p. 176.

Nouveaux Prométhées enchaînés au malheur de l'existence, tous deux n'ont su qu'attendre et espérer!

Bien que le désespoir, souventes fois l'ait frôlé de son aile sombre, Crémazie, grâce à sa foi ardente, n'a pas glissé sur la pente dangereuse; la sortie de secours était à l'intérieur de lui-même et il s'en rendit compte. Toutefois, la correspondance assura au fugitif quelques moments d'évasion en lui ménageant des témoignages de fraternelle sympathie. Entre deux continents, une voix amie chanta l'espérance au coeur "accablé par les douleurs du passé, les tristesses du présent et les incertitudes de l'avenir<sup>2</sup>."

La séparation des deux écrivains donne lieu, en effet, à des échanges de vues littéraires sur l'évolution des lettres canadiennes. A la faveur de ces mutuelles confidences, nous essaierons de dégager dans ce troisième chapitre la persévérance de Casgrain à vaincre le désenchantement de l'exilé, à redonner au poète l'enthousiasme qui fait chanter.

La disparition du libraire prêta à bien des conjectures; les uns croyaient à une absence temporaire, d'autres mieux informés, s'apitoyaient déjà sur le sort du fugitif sans toutefois connaître le lieu de son refuge. Dès le 18 novembre 1862, Joseph Crémazie abandonna aux créanciers le

---

<sup>2</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 10 août 1866, ASQ, Casg., Let., III, 4.

fonds de commerce, les billets et les comptes de sa maison. Apparemment rien n'a changé rue de la Fabrique; le commerce continue ses opérations au bénéfice des créanciers et par leurs soins.

Comment expliquer un pareil désastre? Les frères Crémazie étaient habiles, rangés; le poète célibataire vivait loin de toutes conventions sociales, ne connaissant d'autres distractions que ses lectures, ses promenades solitaires sur la terrasse Dufferin, ou les offices religieux de sa paroisse. D'où viennent alors les extravagances inouïes dont il fait preuve dans ses voyages en Europe? Le contact inusité des libraires, des éditeurs et des écrivains français renommés a éveillé chez lui une certaine hantise des grandeurs. En présence de cette société d'élite, il croit évoluer sur une scène de rêve; instinctivement, il soigne sa toilette et châtie son langage au point de se croire parisien comme ceux qu'il coudoie lors de ses séjours annuels en France. Qu'à cela ne tienne, cette mégalomanie n'a rien de malin encore; Crémazie joue le rôle d'un Canadien instruit, fortuné même, aux yeux des commerçants français. Un jour, à son arrivée en France, n'avait-il pas fait avertir les principaux éditeurs parisiens qu'il descendrait à tel hôtel de la capitale où il serait enchanté de les recevoir<sup>3</sup>? Ces

---

<sup>3</sup> Ernest Gagnon, Pages Choisies, p. 258, cité dans P.-G. Roy, A propos de Crémazie, p. 51.

derniers, naturellement, ont intérêt à prodiguer leurs considérations à un client si prometteur et Crémazie se laisse éblouir; il multiplie les commandes, plus attentif à plaire aux fournisseurs qu'à supputer la facilité d'écouler de telles marchandises sur le marché canadien. Au retour, l'imprévoyant libraire entasse dans l'entrepôt les caisses d'articles luxueux, accumulant ainsi plus de dettes que de revenus.

D'aucuns encore ont voulu que Crémazie n'entendît rien à la comptabilité; c'est une erreur. Au témoignage de M. Hector Verret, ex-auditeur des comptes de la province de Québec, Crémazie tenait fort bien ses livres, de même que ceux de la succursale de la Banque Générale Suisse dont il était l'agent<sup>4</sup>. Peu importe les véritables facteurs de cet échec financier, ce qui nous intéresse avant tout, c'est la destinée tragique du poète en exil.

Sous le nom de Jules Fontaine, Crémazie s'embarque à New-York en novembre 1862 et descend dans un port de France au début de décembre suivant. Il rentre aussitôt à Paris, non plus comme un riche négociant, dans un luxueux hôtel, mais comme un fugitif cachant son déshonneur aux anciens amis parisiens. Brisé de fatigues et de chagrin, il s'installe dans une pauvre mansarde; là, sans feu, sans nourriture, atteint d'une fièvre cérébrale, il végète de

---

<sup>4</sup> Ernest Gagnon, Pages Choisies, p. 258.

longues semaines entre la vie et la mort. Abandonné de tout le monde, il ne reçoit d'autres secours que des services mercenaires. Souffrances insoupçonnables auxquelles il fait allusion dans une lettre à son ami Casgrain:

Depuis mon départ de Québec jusqu'au mois dernier, j'ai existé mais je n'ai pas vécu. Ma tête fatiguée par les inquiétudes et les douleurs qui m'ont fait la vie si pénible pendant les dernières années de mon séjour au pays, n'est revenue à son état normal que depuis quelques semaines<sup>5</sup>.

A cet accablement physique, s'ajoute encore l'embarras financier. Les frais de voyages et les dépenses occasionnées par la maladie eurent vite épuisé ses maigres ressources. "J'ai enduré la misère dans toute l'acceptation du mot, confie-t-il à un intime, et si je n'avais reçu de secours de ma famille, je serais mort de douleur et de faim<sup>6</sup>." A la demande des frères de Crémazie, Hector Bossange, libraire de Paris marié à une Canadienne, s'intéressa au sort du malade et l'invita dans son château de Citry en Champagne. Grâce à cette charitable hospitalité, Crémazie put se rétablir à l'été de 1863 et revenir dans la capitale, sa convalescence terminée. Bossange obligea le poète au point de retenir ses services comme représentant de sa maison de commerce à Paris même.

---

<sup>5</sup> Crémazie à Casgrain, 2 avril 1864, ASQ, Casg., Let., III, 3. Citée dans O.C.Gr., p. 15.

<sup>6</sup> Lettre de Crémazie à G. S. Audet, 2 mai 1863, Bulletin des Recherches Historiques, 1936, vol. 42, p. 426.

A Québec, le premier moment de stupeur passé, le silence se fit sur l'aventure malheureuse. A peine quelques écrivains mentionnent avec discrétion ici et là le nom de l'absent. Dans l'intimité, on essaie d'interpréter l'inspiration macabre des Trois Morts, poème paru dans les Soirées Canadiennes, fin d'octobre 1862, soit, quelques jours seulement avant la fugue du poète. Les initiés lisent les cauchemars qui ont dernièrement assailli le libraire acculé à la faillite. Casgrain, pour sa part, croit à l'existence de complices; aussi trouve-t-il constamment des paroles d'excuses et de sympathie pour l'ami disparu.

Mais le temps glisse vite sur les regrets et la vie littéraire poursuivant ses activités impose à Casgrain et à ses collaborateurs de constantes préoccupations; il n'est guère danger de chômage intellectuel avec la nouvelle revue Le Foyer canadien. Aussi Casgrain, en plus de sa contribution personnelle, assume la correction des épreuves des Anciens Canadiens<sup>7</sup>. Tout absorbé qu'il est, il s'habitue mal à l'absence de Crémazie; il s'inquiète de la solitude morale où il le croit plongé. La pitié qui entoure ce départ sans adieux fait naître en son coeur de prêtre un désir

---

<sup>7</sup> Philippe Aubert de Gaspé, stimulé par l'épigraphe des Soirées Canadiennes, compose à 75 ans son roman: Les Anciens Canadiens, Québec, publié par la direction du Foyer Canadien, 1863, 411 p.

sincère de lui venir en aide. Ne serait-ce pas un geste de fraternelle affection que de recueillir ses poésies éparses? Pourquoi n'en pas constituer la prime et l'offrir aux abonnés du Foyer? Casgrain se met aussitôt à l'oeuvre et aborde les frères de Crémazie à cette intention. Après sept longs mois de silence, par l'entremise de la famille seule à connaître le refuge de l'exilé, Casgrain lui fait parvenir, non sans quelque émotion, sa première lettre d'amitié<sup>8</sup>. Premier rayon de soleil dans le ciel sombre du poète malheureux! Désormais l'amitié s'épanouira tout simplement à la chaleur de la correspondance échangée entre les deux écrivains.

Mais d'abord ce geste initial de Casgrain reste longtemps sans écho. Le poète malade et peut-être gêné se contente d'envoyer à ses frères le carnet de ses poésies collectionnées dans les journaux, avec prière de remettre à l'intéressé. Puis, entre les amis, le silence retombe plus lourd que jamais. Par discrétion, Casgrain juge bon de respecter le mutisme de la famille et de l'ami. Le premier mot de reconnaissance du poète ne sera pas pour Casgrain. Six mois après son départ, il répond à son ami Audet, le priant de bien vouloir le rappeler à l'affection de son cercle d'intimes:

---

<sup>8</sup> Cette lettre qui date de 1863 n'a pas été conservée.

Donne-moi, dit-il, des nouvelles de Francis [Évaneurel] à qui tu voudras bien présenter l'expression de mon amitié et de ma reconnaissance aussi profondes qu'inaltérables. Serre la main pour moi à mes amis Casault, Langlois, Cauchon<sup>9</sup>.

Que l'on compare cette émotion à peine contenue avec le ton correct et respectueux des lignes adressées à Casgrain lors de la réception du volume de la Littérature canadienne de 1850 à 1860.

Mes frères m'ont envoyé le volume contenant mes poésies. Je vous remercie des soins que vous avez bien voulu apporter à la publication de mes vers. Pourquoi n'avez-vous donc pas publié les deux pièces sur la Guerre d'Orient, qui ont paru, l'une dans le Journal de Québec du premier janvier 1855, l'autre dans la même feuille du premier janvier 1856? Je les regarde comme deux de mes bonnes pièces, et j'aurais préféré les voir reproduites plutôt que les vers insignifiants faits sur la musique de Rossini pour la fête de MGR de Laval<sup>10</sup>.

Faut-il attribuer ce style protocolaire uniquement à la réserve du poète? Une nuance de désappointement se devine sous ce reproche adouci. Appréhende-t-il quelque recherche de gloriole de la part de Casgrain? Met-il en doute cette première démarche d'amitié? Nous ne saurions préciser; toutefois Crémazie redevient lui-même sympathique et sincère quand il s'inquiète de la santé de M. l'abbé Ferland, "ce talent si beau et si modeste!"<sup>11</sup> Il accorde un bon point à

<sup>9</sup> Lettre de Crémazie à G.-S. Audet, op. cit.

<sup>10</sup> Crémazie à Casgrain, 2 avril 1864, ASQ, Casg., Let., 111, 3. O.C.Gr., p. 16.

<sup>11</sup> Ibid., p. 16.

la gracieuse poésie d'Alfred Garneau... et voilà pour les compliments! Puis, se croyant encore à l'arrière-boutique en train de discuter du Foyer, il prodigue les observations pertinentes sur les lacunes de la revue. Discrètement, le poète fait l'examen de conscience littéraire des directeurs; pourquoi les collaborateurs sont-ils si peu nombreux? C'est dégénérer des promesses du début que d'accepter les contributions médiocres des rimailleurs français de Québec. Le cachet national de la revue disparaît ainsi, et le bon goût des lecteurs n'a rien à gagner<sup>12</sup>. La franchise de Crémazie ne s'arrête pas là: le même reproche tombe de sa plume en 1867. Le Foyer ne présente aucune variété avec la formule qu'il adopte. Il est tout au plus une série d'ouvrages publiés par livraison; d'où le peu d'intérêt qu'il éveille chez les abonnés. Mais, indice plus grave encore, la Revue Canadienne de Montréal compte nombre de jeunes littérateurs québécois parmi ses collaborateurs. C'est une anomalie que peut-être l'animateur officiel des écrivains de Québec pourrait expliquer. Et Crémazie n'a pas encore tout dit; il s'en prend au mauvais goût dans le choix des oeuvres françaises offertes aux lecteurs. Il s'étonne de la publication du Fratricide<sup>13</sup> à la suite des articles de Ferland, Lajoie

<sup>12</sup> Ibid., p. 17.

<sup>13</sup> Oeuvre du vicomte Walsh, Le Fratricide ou Gilles de Bretagne, Chronique du XV<sup>e</sup> siècle, Québec, Bureaux du Foyer Canadien, 1866, Voir O.C.Gr., p. 37.

et Garneau; si l'on doit recourir aux oeuvres françaises, pourquoi ne pas servir des extraits de Gerbet, Ozanam, Veillot, Brizeux et Montalembert; ils sont d'excellents auteurs au point de vue moral et religieux; même parmi les auteurs hostiles ou indifférents, les directeurs trouveraient des pages magnifiques à offrir aux lecteurs canadiens;

Puisque nos collègues nous font apprendre des passages de Voltaire pourquoi ne donneriez-vous pas à vos abonnés ce qui peut se lire de maîtres tels que Hugo, Musset, Gautier, Sainte-Beuve, Guizot, Mérimée, etc. Ne vaut-il pas mieux faire sucer à vos lecteurs la moëlle des lions que celle des lièvres?<sup>14</sup>

Toujours le même souci chez Crémazie: épurer le goût du public canadien en alimentant les esprits des oeuvres du génie contemporain. Il a entièrement raison et Casgrain le comprend d'autant mieux que ces critiques visent une revue déjà disparue<sup>15</sup>. D'autre part, Crémazie ignorait les difficultés de la publication et l'indifférence des collaborateurs à cette époque.

En 1864, le poète ne prévoyait pas non plus quel feu de paille constituerait le brillant début du Foyer canadien; aussi du fond de sa solitude il supplie Casgrain:

---

<sup>14</sup> Lettre de Crémazie à Casgrain, 29 janvier 1867, ASQ, Casg., Let., lll, 5. Citée dans O.C.Cr., p. 35.

<sup>15</sup> La dernière livraison du Foyer date du 19 décembre 1866.

Quand vous n'aurez rien de mieux à faire vous me feriez un indicible plaisir en me donnant quelquefois des nouvelles de la petite république littéraire de Québec. Légende ou poème, histoire ou roman, quel que soit le sujet que vous traitiez, j'ose espérer que vous voudrez bien en remettre un exemplaire à mes frères, afin qu'ils me le fassent parvenir. De loin comme de près, je suis toujours un admirateur de votre talent<sup>16</sup>.

Admiration pour le talent de Casgrain, voilà le vrai fond de la pensée de son ami: le ton de cette première lettre ne révèle rien de plus de leurs rapports intimes.

A l'heure où les tribunaux intentaient un procès au courtier John H. Healy, en relation avec l'Affaire Crémazie<sup>17</sup>, un nouveau message d'amitié alla reconforter le poète. Casgrain y va de tout son cœur pour le persuader de revenir à la poésie; si avec le courage, le goût de chanter se réveillait en son âme d'artiste, quel service on lui aurait rendu! La lettre de Casgrain a disparu; mais dans la réponse du 10 avril 1866, Crémazie fait l'allusion suivante:

Dans votre lettre du 1<sup>er</sup> juin 1864, à laquelle des douleurs physiques et morales m'ont empêché de répondre, vous me demandez de vous envoyer la fin de mon poème des Trois morts. Cette oeuvre n'est pas terminée et des sept ou huit cents vers qui sont composés, pas un seul n'est écrit. [...] Ce que vous me demandez, d'autres l'ont également demandé en m'écrivant que je devais cela à mon pays<sup>18</sup>.

<sup>16</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 2 avril 1864, ASQ, Casg., Let., lll, 3. Citée dans O.C.Cr., p. 15.

<sup>17</sup> Voir Une cause célèbre, procès de J. H. Healy, 8 juillet 1864, Affaire Crémazie, Québec, Darveau, 1864, 22p.

<sup>18</sup> Crémazie à Casgrain, 10 avril 1866, ASQ, Casg., Let., lll, 2. Citée dans O.C.Cr., p. 25.

L'amitié de Casgrain essaie de secouer la torpeur du poète: on veut le gagner à tout prix à la littérature canadienne, à la poésie surtout. L'équipe du Foyer, à n'en pas douter, serait aussi fort aise d'accueillir en ses pages un poème du barde national. Ne serait-ce pas le triomphe définitif du Foyer sur sa rivale les Soirées? Les deux camps opposés n'avaient sans doute pas renoncé à la suite de ce poème promis par Crémazie; d'autres que Casgrain ont aussi réclamé, spécifie le correspondant. Veut-il faire le malin, ou lui plaît-il de se sentir désiré par les uns et les autres à la fois. Tant mieux pour l'exilé si cette deuxième alternative est la vraie. A Casgrain, il s'excuse en évoquant des raisons de santé:

Dans la position où je me trouve, je dois chercher à gagner le pain quotidien avant de songer à la littérature. Ma tête fatiguée par de rudes épreuves ne me permet pas de travailler beaucoup. [...] Il est donc naturel que j'emploie à gagner ma vie les forces qui me restent<sup>19</sup>.

Mais bien maladroit celui qui a osé insinuer l'obligation du poète envers sa patrie! C'était tourner le fer rouge dans une plaie vive, et la riposte mordante le laisse deviner:

Je sais parfaitement que mon pays n'a pas besoin de mes faibles travaux, et qu'il ne me donnera jamais un sou pour m'empêcher de crever de faim sur

---

<sup>19</sup> Crémazie à Casgrain, 10 avril 1866, ASQ, Casg., Let., 111, 2. Citée dans O.C.Cr., p. 18.

la terre d'exil. J'ai bien deux mille vers au moins qui traînent dans les coins et recoins de mon cerveau. A quoi bon les en faire sortir? Je suis mort à l'existence littéraire. Laissons donc ces pauvres vers pourrir tranquillement dans la tombe que je leur ai creusée au fond de ma mémoire. Dire que je ne fais plus de poésie serait mentir. J'ébauche mais je ne termine rien, et, suivant ma coutume, je n'écris rien. Je ne chante que pour moi, la poésie est plus qu'une distraction, c'est un refuge<sup>20</sup>.

C'est évident, Crémazie chante pour ranimer son courage et non pour faire admirer sa voix. Tout de même, Casgrain a fait jaillir une étincelle de bonne volonté puisque la lettre se termine en promettant un article à la louange de Garneau qui vient de mourir. "Je vous enverrai cela, précisez-t-il, et vous en ferez ce que vous voudrez."

Si la correspondance de l'ami en exil reflète le vrai fond de sa pensée et de ses sentiments, on ne saurait en dire autant des lettres de Casgrain. Pourquoi, en effet, laisse-t-il ignorer, en 1865, son rôle de porte-étendard bienveillant du gaumisme canadien à Québec? Crémazie lisait régulièrement les journaux québécois, il eût été en mesure d'échanger des opinions sur la réforme de l'enseignement chrétien. La même controverse avait soulevé des polémiques du genre à Paris au milieu du siècle dernier. Dans quelle mesure vraiment Casgrain était-il engagé en cette querelle des classiques? Voilà ce que nous tenterons maintenant de préciser.

---

20 Ibid.

Sans vouloir établir la genèse du gaumisme canadien, qu'il nous soit permis de rappeler les circonstances qui accompagnèrent l'intervention de Casgrain. Cette réforme de l'enseignement chrétien dans le but d'enrayer les influences païennes gréco-latines, a été préconisée par M. l'abbé Stremler, prêtre lorrain, théologien de marque au Grand Séminaire de Québec de 1861 à 1865. Tout comme MGR Gaume, initiateur de cette réforme en France, l'apôtre canadien insiste sur la nécessité d'accroître dans l'enseignement secondaire, le nombre d'heures consacrées à l'étude des Pères de l'Eglise et de diminuer pour autant la part des classiques païens. Il souligne encore l'urgence d'épurer les auteurs anciens afin de mettre entre les mains des étudiants des textes libres de toute souillure. Or, condamner les auteurs de l'antiquité dans les institutions d'enseignement secondaire de la province de Québec, c'était du coup heurter de front les séculaires traditions du petit Séminaire de Québec et de l'Université Laval, où les programmes d'étude faisaient large place aux auteurs grecs et latins<sup>21</sup>.

Comme on le prévoit bien, l'abbé Stremler avait recruté des adeptes parmi les éducateurs québécois: du fond de son presbytère l'abbé Casgrain s'échauffe à son tour et

---

<sup>21</sup> Voir l'enquête insérée dans La Querelle des Humanistes canadiens au XIX<sup>e</sup> siècle, Séraphin Marion, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1949, p. 48-49.

publie dans les colonnes du Courrier du Canada une série d'articles<sup>22</sup> intitulés Christianisme et Paganisme, ayant soin, cependant, de cacher son identité sous l'anonymat. Le Courrier du Canada du 18 décembre 1864 spécifie dans une note au bas de la première page que ces considérations ont été empruntées à la Révolution, ouvrage de M<sup>gr</sup> Gaume lui-même. Une explication s'impose sur la responsabilité de ces articles. Un critique canadien les attribue à M. l'abbé Alexis Pelletier, défenseur officiel du gaumisme canadien<sup>23</sup>. Or, en avril 1865, Léger Brousseau, directeur du Courrier du Canada recevait une lettre de trois étudiants<sup>24</sup> canadiens au Collège Romain, annonçant qu'ils retireraient leur abonnement à son journal. Ils ne veulent plus, disent-ils, prêter appui à une feuille qui ne tient pas compte des conseils et des avertissements de l'autorité ecclésiastique. Les étudiants font ici allusion à l'ordre intimé au directeur du

---

<sup>22</sup> Articles parus dans les livraisons du 16, 18, 19, 23, 25, 28 et 30 novembre 1864 - 2, 5, 7, 14, 16 et 18 décembre 1864.

<sup>23</sup> M. S. Marion dit: "Afin de préparer la réforme de l'enseignement au Canada, c'était apparemment ce gaumiste [M. l'abbé Alexis Pelletier] se dérochant tout d'abord sous le voile de l'anonymat, qui s'était abouché en 1864 avec le rédacteur du Courrier du Canada afin de publier, dans ce journal, la longue série d'articles bien nourris contre les classiques païens dont nous avons parlé." Op. cit., p. 29.

<sup>24</sup> Lettre de MM. Benjamin Pâquet, Louis Pâquet et L. N. Bégin, Rome, 28 avril 1860, ASQ, Cass., Let., 11, 12.

Courrier du Canada, par MGR Baillargeon, de cesser la publication de ces articles injurieux au Séminaire de Québec. Or, cette lettre, retrouvée dans les manuscrits privés de Casgrain, lui aurait été remise par Léger Brousseau lui-même; et comment eût-elle pu intéresser Casgrain s'il n'eût été l'auteur des articles interdits?

Un autre témoignage corrobore notre affirmation.

MGR Gaume lui-même adresse à Casgrain une lettre personnelle assez explicite:

Je vous remercie de m'avoir adressé votre excellent confrère, M. Laliberté; il est venu me voir plusieurs fois et m'a remis les brochures<sup>25</sup> ainsi que les articles de journaux publiés sur la grande question des classiques. Inutile de vous dire la joie que m'a causé le succès de votre brillante campagne. Vos articles sont de main de maître. Je ne doute pas qu'ils aient porté la conviction dans les esprits de bonne foi<sup>26</sup>.

MGR Gaume aurait eu bien mauvaise grâce, en effet, de ne pas apprécier les articles de Casgrain, puisqu'ils paraphrasent si fidèlement ses propres convictions. Comme bien l'on pense, Casgrain n'a pas déclaré une guerre ouverte aux classiques païens enseignés dans nos collèges de l'époque; il s'agissait tout au plus de cabale secrète avec quelques acolytes discrets servant la popularité de l'abbé autant que la

---

<sup>25</sup> Ces brochures gaumistes sont l'oeuvre de M. l'abbé Alexis Pelletier. Voir S. Marion, op. cit., p. 30.

<sup>26</sup> MGR Gaume à Casgrain, Paris, 22 octobre 1865, ASQ, Casg., Let., 11, 22.

cause de la réforme. Casgrain a pu prendre parti pour le seul plaisir de se rendre important et d'agiter des problèmes qu'il savait ne pas devoir solutionner. Son gaumisme, en tout cas, reste très pâle et trahit une inquiétude peu profonde pour la préservation de la jeunesse.

Il faut aussi tenir compte de l'admiration sentimentale de l'abbé Casgrain pour l'auteur de la réforme. En mai 1867, lors de son second voyage en Europe, il a été reçu par le prélat français<sup>27</sup>. Le souvenir qu'il a gardé de cette rencontre laisse croire à une entrevue amicale. Il fait même mention d'une photo autographiée par MGR Gaume et destinée à Mme Casgrain, mère de l'écrivain, fidèle admiratrice du Catéchisme de Persévérance. Casgrain aurait peut-être connu MGR Gaume par l'entremise de Louis Veuillot, à son premier voyage à Paris, en 1858.

Somme toute, la doctrine de Casgrain manque de vitalité, même s'il entretient à Paris des éclaireurs pour contrecarrer l'influence de certains abbés antigaumistes, canadiens eux aussi<sup>28</sup>. Par mesure de prudence, Casgrain n'affiche pas au grand jour ses sympathies gaumistes, mais elles dégagent toujours quelque relent, même à l'insu de leur

---

<sup>27</sup> Casgrain, Souv., 111, p. 115.

<sup>28</sup> Voir lettre de M. l'abbé F. Laliberté à Casgrain, Paris, 17 sept. 1865, ASQ, Casg., Let., 11, n° 19 (inédite).

auteur. Ainsi, le 10 décembre 1866, Casgrain recevait une lettre de Gérin-Lajoie, au sujet du Foyer canadien:

Quelqu'un m'écrivait l'autre jour de Québec que la teinte gaumiste<sup>29</sup> que le Foyer prenait depuis un certain temps ne pourrait manquer de lui faire tort et s'il tombe tout à fait on ne manquera pas d'attribuer bien à tort, sa chute à la nouvelle couleur qu'il paraît arborer. J'ai peine à croire pourtant qu'il ne se trouve pas dans la ville et le district de Québec assez de personnes littéraires et intellectuelles pour y alimenter un recueil du genre. Ne pourriez-vous engager votre ami M. Laverdière à en prendre la direction sous le patronage de l'université. [...] Je sais que vous n'aimez guère l'Université mais vous êtes encore plus patriote que gaumiste<sup>30</sup>.

La position de l'abbé reste délicate vu l'interdiction de M<sup>gr</sup> Baillargeon. Il sait encore que Crémazie n'approuverait pas certains intérêts personnels qui se mêlent à la question des classiques. De plus, l'échange de lettres se faisant par un tiers seulement, il y avait sans cesse danger d'indiscrétion compromettante pour l'abbé Casgrain.

Crémazie pourtant partage l'opinion de son ami, bien qu'il ait des idées plus arrêtées sur le sujet. Le 29 janvier 1867, quelle ne fut pas la surprise de Casgrain de recevoir de Paris une confidence gratuite si conforme à son attitude:

---

<sup>29</sup> On avait publié le Discours sur l'importance des études classiques de M. l'abbé Raymond, supérieur du Collège de St-Hyacinthe, dans le Foyer canadien, 1866, vol. 4, p. 95-120 et 137-164.

<sup>30</sup> Lettre de Gérin-Lajoie à Casgrain, Ottawa, 10 déc. 1866, AUO, Fonds Gérin-Lajoie.

J'ai vu il y a deux ans, dans les journaux canadiens, une longue discussion au sujet des auteurs païens; j'ai toujours été de l'opinion de l'abbé Gaume; on nous fait ingurgiter beaucoup trop d'auteurs païens quand nous sommes au collège. [...] La mythologie grecque et les auteurs païens qui déifient souvent des hommes qui méritent tout bonnement la corde, ne peuvent à mon sens inspirer aux élèves que des idées fausses et des curiosités malsaines. Est-ce que les chefs-d'oeuvre des Pères de l'Eglise ne peuvent pas partager avec les auteurs païens le temps que l'on consacre à l'étude du grec et du latin, et corriger l'influence pernicieuse que peuvent avoir les écrivains de l'antiquité? Je sais bien que saint Basile et saint Jean Chrysostome, que saint Augustin et saint Bernard ne peuvent, sous le rapport littéraire, lutter avec les génies du siècle de Périclès, ni avec ceux du siècle d'Auguste; mais ne vaudrait-il pas mieux être moins fort en grec et en latin, deux langues qui ne sont en définitive que des objets de luxe pour les quatre cinquièmes des élèves, et recevoir dès l'enfance des idées saines et fortes, en rapport avec l'état social actuel fondé sur les grands principes chrétiens<sup>31</sup>.

Voilà le véritable esprit, semble-t-il, de la réforme chrétienne telle que la conçoit M<sup>gr</sup> Gaume lui-même. Il faut avouer que Crémazie n'a guère de culte pour l'Olympe: facilement il lui substituerait les dieux scandinaves, moins immoraux à son avis. Huit ans plus tard, le poète reviendra sur le sujet: "Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?" répétera-t-il encore! Cette fois, pressé d'en finir avec la mythologie païenne, il confiera à son correspondant:

Je crois qu'avant longtemps les collèges et les Séminaires feront large part à l'étude de la mythologie et de la littérature hindous. Dans les

---

<sup>31</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 29 janvier 1867, ASQ, Casg., Let., lll, 5. Citée dans O.C.Cr., p. 47-48.

épopées de l'Inde, on rencontre un grand nombre de pages absolument chrétiennes<sup>32</sup>.

Dix ans plus tard, après divers cours à la Sorbonne sur la mythologie, Crémazie donne son dernier mot:

Décidément, l'abbé Gaume a raison. On devrait dans les études classiques, faire une part, une très large part aux auteurs chrétiens dont la langue est souvent aussi belle que celle des meilleurs du siècle d'Auguste et qui ont cette incontestable supériorité de présenter une morale absolument pure<sup>33</sup>.

Que l'on compare cette affirmation limpide aux prétentions d'un Casgrain, on admet à peine que les amis défendent la même cause.

La correspondance de Crémazie avec le "protecteur des lettres canadiennes", permet un sondage sur les activités littéraires de nos écrivains. Le plus souvent, les amis diffèrent de convictions; l'éclairage véritable vient toujours du vieux continent. Casgrain affiche une foi ardente en l'avenir littéraire du Canada: son correspondant, plus lucide et rompu davantage au métier, se permet des réflexions pessimistes qui ne manquent pas de sagacité. Qui ne sourit de pitié en lisant la diatribe<sup>34</sup> contre "les épiciers" constituant la petite société du Québec de 1860? Sa

---

<sup>32</sup> Crémazie à Casgrain, 5 juin 1875, (inédite), ASQ, Casg., Let., VII, 46.

<sup>33</sup> Ibid.

<sup>34</sup> O.C.Gr., p. 30-31.

verve gouailleuse malmène les natures besogneuses dont la pensée, pétrifiée par la routine, ne saurait goûter les oeuvres de l'esprit. Comment exiger d'elles l'admiration et l'encouragement dont les écrivains de chez nous ont besoin? A défaut de goût raffiné, le patriotisme, selon Crémazie, devrait susciter des Mécènes: mais la fierté nationale poursuit des intérêts plus rémunérateurs que l'oeuvre d'art. Quel bourgeois en mal de fortune se préoccupe des richesses de la pensée?

Faites rimer un certain nombre de fois "gloire" avec "victoire", "aïeux" avec "glorieux", "France" avec "espérance"; entremêlez ces rimes de quelques mots sonores comme notre religion, notre patrie, notre langue, nos lois, le sang de nos pères; faites chauffer le tout à la flamme du patriotisme et servez chaud. Tout le monde dira que c'est magnifique<sup>35</sup>.

Pourtant ce mets à saveur héroïque dont il se moque présentement, Crémazie l'a quelquefois servi aux lecteurs canadiens. Sa culture de Français d'adoption lui fait renier maintenant la grandiloquence qu'il admirait jadis aux jours de fêtes nationales.

L'absence de goût délicat va de pair avec les balbutiements de la critique littéraire au pays. Il faut remarquer avec quel empressement Crémazie accueille l'article de Casgrain sur Le Mouvement littéraire de 1860!<sup>36</sup> Dans sa

<sup>35</sup> Crémazie à Casgrain, 29 janvier 1867, ASQ, Casg., Let., 111, 5. Citée dans O.C.Gr., p. 35.

<sup>36</sup> Casgrain a publié cet article dans le Foyer canadien, vol. IV, livr. de janvier 1866, p. 1-31. Les pages 13 à 23 sont consacrées à la poésie de Crémazie.

lettre du 10 avril 1866, il attribue les louanges exagérées qu'on lui décerne, plus à la bienveillance de l'auteur qu'au réel mérite de son oeuvre poétique; félicitant l'ami d'avoir frayé la voie à la critique, il ajoute:

Comme vous aviez pour but de montrer la force de notre littérature canadienne, vous avez dû naturellement ne montrer que le beau côté de la médaille. Si je me permettais de vous adresser une prière, ce serait de continuer ce travail plus en détail, en louant ce qui est beau, en flagellant ce qui est mauvais. C'est le seul moyen d'épurer le goût des auteurs et des lecteurs<sup>37</sup>.

Crémazie parle d'or. La conception qu'il se fait de l'artiste suppose une vie totalement vouée à l'étude et au travail. Pour vivre de sa plume comme le prêtre de son sacerdoce, le poète apporte à son oeuvre autant d'effort que de génie. Ces exigences imposées à l'artiste valent encore pour celui qui prononce un jugement sur les oeuvres littéraires. Or Crémazie exagère-t-il quand il affirme que personne n'est mieux doué que Casgrain pour créer la critique au Canada? L'amitié n'est pas étrangère au jugement; si l'on pense aux loisirs nombreux de l'abbé, à son encourageante bienveillance, au prestige dont il jouit à Québec, nous admettons comme vraie l'affirmation du poète. Quant à savoir si Casgrain a la pénétration d'esprit nécessaire, une esthétique et une doctrine assez définies, c'est autre chose! Son tempérament

---

<sup>37</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 10 avril 1866, ASQ, Casg., Let., III, 4. Citée dans O.C.Cr., p. 27.

un peu hâbleur le porte à surfaire les moindres succès littéraires à moins que le protecteur des lettres canadiennes destine "à une littérature jeune et timide une critique qui soit un encouragement<sup>38</sup>".

Il faut présenter les choses en beau. Si l'avenir ne nous promet rien de très florissant pour les lettres, ayons au moins le plaisir de le croire, ce sera toujours autant de pris. [...] Ayons seulement huit ou dix Crémazie et nous vivrons<sup>39</sup>.

Voilà comment l'enthousiaste Casgrain combat le pessimisme de son ami.

Cette critique dont rêve le poète, allait bientôt s'exercer en sa faveur. Au cours de juin 1866, le Courrier du Canada publiait une analyse assez approfondie de la Promenade de Trois Morts par Norbert Thibault. Et Crémazie d'applaudir ce courageux essai de critique canadienne, dut-il en être la cible!

Le jeune écrivain a certainement du talent et je le félicite d'avoir su blâmer franchement ce qui lui a paru mauvais dans mon petit bagage poétique. Grâce à M. Thibault qui a su faire autrement et mieux que ses prédécesseurs, la critique canadienne sortira bientôt de la voie ridicule dans laquelle elle a marché jusqu'à ce jour<sup>40</sup>.

---

<sup>38</sup> Telle est la conception de la critique littéraire de M<sup>GR</sup> Camille Roy.

<sup>39</sup> Casgrain à Crémazie, Québec, 29 juin 1866, ASQ, Casg., Let., III, 9 (inédite).

<sup>40</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 29 janvier 1867, ASQ, Casg., Let., III, 5. Citée dans O.C.Cr., p. 35.

Mais attendons la fin! Apparemment, le jeune professeur de français n'a pas su plaire à l'auteur dans l'interprétation des Trois Morts. Casgrain vexé, bondit aussitôt et vient à la rescousse de l'absent. Il réclame de nouveau la fin des Trois Morts en insistant:

J'ai une raison spéciale de désirer l'impression de la fin de ce poème, c'est qu'on n'en comprend pas le plan. Je voudrais réfuter publiquement les bêtas qui se mêlent de juger ce qu'ils ne comprennent pas. [...] Envoyez-moi donc la fin de ce poème, ainsi que toutes les poésies fugitives que vous avez. Je me suis fait l'éditeur de vos oeuvres. C'est là un rêve. Voudriez-vous donc me désappointer?<sup>41</sup>

Casgrain aura beau supplier, impossible de vaincre le silence de l'ami! Sept mois plus tard, une longue épître arrive de Paris, sans la poésie réclamée, il est vrai, mais non sans aperçus nouveaux sur la critique. Crémazie reste enchanté de l'étude sérieuse de M. Thibault, mais il sent le besoin de justifier son point de vue, de disputer le terrain à son adversaire en l'obligeant de reculer pas à pas.

Si le critique du Courrier du Canada est tout miel pour mes premiers écrits, ce n'est que pour mieux tomber à bras raccourci sur mes pauvres Trois Morts qui n'en peuvent mais. Les dieux littéraires de M. Thibault ne sont pas les miens; cramponné à la littérature classique, il rejette loin de lui cette malheureuse école romantique, et c'est à peine s'il daigne reconnaître qu'elle a produit quelques oeuvres remarquables<sup>42</sup>.

---

<sup>41</sup> Casgrain à Crémazie, Québec, 29 juin 1866, ASQ, 111, 9 (inédite).

<sup>42</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 29 janvier 1867, ASQ, Casg., Let., 111, 5. Cité dans O.C.Gr., p. 35.

Avec une sûreté de doctrine indiscutable, le poète prend la défense du romantisme. La fantaisie et le réalisme de la Promenade de Trois Morts ne trouvent pas grâce aux yeux de M. Thibault; il les croit inspirés de la nouvelle école qui a une prédilection particulière, selon lui, pour le laid et le difforme. Le poète n'a pas de leçon à recevoir d'un profane et il a vite fait de prouver l'erreur de son antagoniste.

L'école romantique ne préfère pas le laid au beau, mais elle accepte la nature telle qu'elle est; elle croit qu'elle peut bien contempler, quelquefois même chanter ce que Dieu a pris la peine de créer. Si je puis m'exprimer ainsi, elle a démocratisé la poésie et lui a permis de ne plus célébrer seulement l'amour, les jeux, les ris, le ruisseau murmurant, mais encore d'accorder sa lyre pour chanter ce qu'on est convenu d'appeler le laid, qui n'est souvent qu'une autre forme du beau dans l'harmonie universelle de la création. Je ne dis pas comme Victor Hugo, "que le beau, c'est le laid", mais je crois qu'il n'y a que le mal qui soit laid d'une manière absolue. La prairie de fleurs est belle, mais le rocher frappé par la foudre, pour être beau d'une autre manière, l'est-il moins?<sup>43</sup>

Crémazie se fait démocrate de la pensée et au risque même d'aviver les scrupules de son critique, il proclame raisonnable que le réalisme, ce "89" de la littérature, suive le "89" de la politique. Enfin, le réalisme et la fantaisie ont eu pour chefs Shakespeare, Dante, Byron et Goethe; à la suite de tels maîtres, on peut aborder en toute sécurité ce genre nouveau si horrible qu'il paraisse.

---

43 Ibid.

Selon le désir de Casgrain, le poète élabore un plan logique de la dernière partie de son poème, tout en ajoutant avec mélancolie:

Quand finirai-je ce poème? Je n'en sais rien, je suis un peu maintenant comme Gérard de Nerval. Le rêve prend dans ma vie une part de plus en plus large; vous le savez, les poèmes les plus beaux sont ceux que l'on rêve mais qu'on n'écrit pas. [...]  
Si je termine les Trois Morts, ce ne sera pas pour le public, dont je me soucie comme du grand Turc, mais pour vous qui m'avez gardé votre amitié, et pour les quelques personnes qui ont bien voulu conserver de moi un souvenir littéraire<sup>44</sup>.

Le pessimisme de Crémazie semble incurable, et ses jugements à l'endroit des lettres canadiennes en sont parfois fortement nuancés. Après la critique sérieuse, ce qui manque à notre pays, selon lui, c'est une langue distinctive. Nous ne serons jamais qu'une simple colonie littéraire de la France, à moins que l'on n'écrive en langue huronne ou iroquoise. Alors le mystère de ces accents de primitifs attireraient l'attention du vieux monde sur la traduction de telles œuvres. Boutade d'écrivain déçu! Crémazie pardonne mal à sa patrie l'échec financier qui a brisé son avenir poétique. Le problème linguistique qu'il expose à son correspondant mérite une solution plus objective et envisagé dans la vraie perspective du temps, un raisonnement plus nuancé. Comment, en effet, Crémazie peut-il exiger que la langue au Canada,

---

<sup>44</sup> Ibid., O.C.Cr., p. 57.

en 1867, soit le français d'un Bossuet et d'un Racine? Ignore-t-il les influences sociales, politiques et géographiques qui ont conditionné la langue écrite au pays depuis la cession de 1760? Le français de chez nous a perdu de sa pureté, de sa richesse: c'est incontestable. La vie âpre et solitaire des colons, le manque absolu d'influence littéraire européenne, l'absence de répression, de contrôle par une académie compétente; autant de lacunes capables d'expliquer notre indigence littéraire. Le poète sait, par ailleurs, que l'idiome français de Bordeaux, celui de Marseille, ou celui de Calais ne sont que des expressions approximatives du langage français de Paris: dialectes issus des mêmes sources, soit, mais avec combien de nuances! Ainsi en est-il de notre langue au Canada, soumise sans cesse à l'influence de l'anglais!

L'écrivain se montre trop sévère encore quand il demande sceptiquement: "Qui lira Charles Guérin<sup>45</sup> dans cinquante ans?" Les poètes de la Pléiade n'ont-ils pas eux aussi, connu l'oubli durant un siècle et plus? Ils ont pourtant triomphé, l'heure venue, et lui-même Crémazie, les salue aujourd'hui comme ancêtres du romantisme. Sans être

---

<sup>45</sup> Charles Guérin de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau fut publié à Montréal chez Lovell, en 1853; cependant, la première partie de ce roman parut en 1846-1847 dans L'Album de la Revue canadienne.

un chef-d'oeuvre, même avec une certaine infériorité de style, le roman Charles Guérin n'en reste pas moins un témoignage des influences de l'époque, un premier jalon dans l'orientation du roman canadien. Oeuvre de pionnier, soit, modeste pierre, nécessaire tout de même à l'histoire du roman canadien-français! Mon verre est petit, disait Musset, mais je bois dans mon verre!

Crémazie peu à peu devient plus optimiste: notre originalité véritable, soutient-il, viendra de l'inspiration typiquement canadienne de nos oeuvres. Il a raison: "plus un poète chante dans son arbre généalogique, a dit Jean Cocteau, plus il chante juste<sup>46</sup>". C'est l'âme nationale reflétée à travers nos lettres qui assurera notre cachet distinctif et notre autonomie littéraire. Puis laissant déborder son coeur de Canadien, le poète s'enthousiasme:

Qu'importe après tout que les oeuvres des auteurs canadiens soient destinées à ne pas franchir l'Atlantique. Ne sommes-nous pas un million de Français oubliés par la mère-patrie sur les bords du Saint-Laurent? N'est-ce pas assez pour encourager tous ceux qui tiennent une plume que de savoir que ce petit peuple grandira et qu'il gardera toujours la mémoire de ceux qui l'auront aidé à conserver intacte le plus précieux de tous les trésors: la langue de ses aïeux?<sup>47</sup>

---

<sup>46</sup> Cette pensée de Jean Cocteau est citée en épigraphe de Climat littéraire, dans Témoignages d'Herma Bastien, Montréal, Ed. Albert Lévesque, 1933, p. 9.

<sup>47</sup> Crémazie à Casgrain, 29 janvier 1867, loc. cit., p. 41.

A l'heure où Crémazie dégageait la formule de gloire que devait ambitionner l'écrivain canadien, l'équipe québécoise du Foyer mettait bas les armes. La dernière livraison datait du 19 décembre 1866; Gérin-Lajoie, à Ottawa, était débordé de travail à la bibliothèque du Parlement. Casgrain et Larue se désintéressaient visiblement en raison de l'indifférence qui accueillait la revue. On avait eu recours à des auteurs français et des plus médiocres encore; lacune que Crémazie ne manque pas de signaler comme la pire des erreurs pour entretenir le mauvais goût des lecteurs canadiens.

Sur ces entrefaites, Casgrain, dont la santé est compromise, obtient la permission de ses supérieurs de passer en Europe. Il est certain que Crémazie apprit par ses frères le passage de l'ami; il persiste à cacher son nom d'emprunt et surtout le lieu de son refuge. On se prend à regretter que Casgrain n'ait pas rencontré l'exilé; que de consolations il eût pu lui apporter! Sans doute Crémazie a craint certaines indiscretions; peut-être redoutait-il aussi qu'une rencontre eût éveillé trop de souvenirs et ébranlé par là sa résignation. N'a-t-il pas conseillé lui-même à sa mère de garder le plus inviolable secret:

Pour ce qui est de XX, je serais bien heureux de le revoir, mais il vaut mieux ne pas lui donner mon adresse. Sa vue rouvrirait chez moi bien des blessures qui sont à peine fermées. Après bien des souffrances et des combats, je suis parvenu à accepter avec résignation l'isolement où mes fautes m'ont placé. Le Canada, les amis d'autrefois, tout cela

je le chasse de ma pensée pour concentrer toutes mes affections sur ma mère et mes deux frères. Le reste n'existe plus pour moi. Demain vous me diriez que F. E. est à Paris que je ne voudrais pas le voir. Pourtant il a été le meilleur de mes amis, mais sa vue briserait toute ma force de résignation et renouvellerait toutes les douleurs des premiers jours de mon exil<sup>48</sup>.

C'est encore une raison de discrétion qui empêcha les deux amis de se rencontrer en 1867. Nous savons même que Casgrain visita la famille Bossange<sup>49</sup> lors de son deuxième voyage en Europe. Il aurait donc été facile, par l'entremise des bienfaiteurs de Crémazie, de repérer le fugitif, si le plus strict secret n'eût été gardé au sujet du nom et du refuge qui le protégeaient. De plus, à Québec, cette même année, un comité s'organisait, grâce aux amis de la famille Crémazie, pour obtenir le rapatriement de l'exilé<sup>50</sup>. Or le poète était au courant de cette initiative et se gardait bien de la moindre démarche qui eût pu en compromettre le succès. Et si l'entreprise ne devait pas réussir, il serait souhaitable pour sa sécurité, de n'avoir rien dévoilé de son existence à Paris. De toute évidence, Crémazie n'a pas été indifférent à ce voyage; une confiance nous laisse ainsi croire:

---

<sup>48</sup> Crémazie à sa mère, Paris, 7 février 1865, O.C. Cr., p. 240.

<sup>49</sup> O.C.Cr., p. 83.

<sup>50</sup> P.-G. Roy, A propos de Crémazie, p. 150-151.

Je regrette que vos yeux ne vous permettent pas de me parler de votre voyage en Europe. C'eût été pour moi une bonne fortune de lire les choses charmantes que votre plume si élégante et si poétique aurait écrites sur ce vieux monde que vous venez de visiter pour la seconde fois. J'espère que plus tard je pourrai lire dans quelque revue canadienne vos souvenirs de voyage dans ces deux mères patries du Canada: Rome et la France<sup>51</sup>.

Dans la même lettre, le poète parle de se remettre au travail, toujours sur les instances de son correspondant. Un rayon d'espérance au fond de son ciel d'exil confère à sa pensée un entrain inaccoutumé: Crémazie entrevoit un retour possible au Canada, ce qu'il attend depuis si longtemps.

Vous me demandez où j'en suis de mon poème des Trois Morts. Je n'ai encore rien écrit, je vais me mettre à remanier tous ces malheureux vers qui commencent à pourrir au fond de mon cerveau; je serai obligé de refaire la seconde partie, qui est pas mal satirique. Comme je me moque de beaucoup de gens dans ce second chant, je dois faire des changements considérables, car je ne puis, dans ma position actuelle et quand j'ai besoin des sympathies de tout le monde, me permettre de fronder aucune classe de la société, ni de faire des allusions à telle ou telle personne. Je croyais bien que la fin des Trois Morts ne serait jamais publiée. Je voulais cependant l'écrire, et après ma mort, la laisser à ma famille avec prière de vous la remettre. Vous en auriez fait ce que vous auriez voulu. Aujourd'hui que l'on veut bien se souvenir de moi et s'occuper de me faire ouvrir les portes de la patrie, je vais me remettre au travail et faire de mon mieux<sup>52</sup>.

---

<sup>51</sup> Crémazie à Casgrain, 15 décembre 1867, ASQ, Casg. Let., 111, 6. Citée dans O.C.Cr., p. 63.

<sup>52</sup> Ibid., p. 64.

L'enthousiasme renaît au coeur du malheureux. On avait donc raison de lui proposer deux ans plus tôt: "Que je voudrais avoir une heure d'entretien avec vous; je vous prouverais combien de sympathies vous comptez parmi les Canadiens, vos compatriotes et surtout parmi le clergé<sup>53</sup>." Crémazie en fera bientôt la consolante expérience. En effet, une requête fut présentée, le 27 juillet 1868, au gouverneur canadien Lord Monck, réclamant l'abolition de l'ostracisme en faveur de l'exilé. Les signataires de cette requête comptaient huit évêques, vingt prêtres et une cinquantaine de citoyens, québécois pour la plupart. Etrange coïncidence! le nom de Casgrain n'y paraît pas. Comment expliquer cette omission? Apparemment l'abbé Casgrain était absent de Québec à l'époque où Ernest Gagnon s'occupait de faire signer cette requête; un mal d'yeux persistant l'obligea, vers la fin de 1867, à quitter le ministère à Notre-Dame, pour un séjour prolongé dans sa famille, à la Rivière-Ouelle. Une lettre de Crémazie, débordante de gratitude, laisse entendre toutefois sa cordiale participation:

Comment pourrai-je vous exprimer toute ma reconnaissance pour la sympathie que vous m'avez toujours témoignée et dont vous me donnez encore aujourd'hui une preuve si touchante en essayant de me faciliter les moyens de revoir le ciel natal? Je ne puis que vous dire, du plus profond de mon coeur, merci, et

---

<sup>53</sup> Casgrain à Crémazie, Québec, 29 juin 1866, ASQ, Casg., Let., lll, 9 (inédite).

soyez béni pour tout le bien que vous m'avez fait. Je vous prie de vous faire l'interprète de ma gratitude auprès des amis qui veulent bien se joindre à vous pour abrégier les jours de mon exil<sup>54</sup>.

Hélas! de tant de beaux rêves, l'exilé ne connaîtra que l'attente et l'espoir! La réponse du ministère de la justice, à Ottawa, ne faisait pas de doute: les portes du pays natal lui resteraient à jamais fermées!<sup>55</sup>

Pour peupler la solitude de sa réclusion, Casgrain ne trouve rien de mieux que de chanter les souvenirs du passé où il se réfugie présentement. Bientôt le minuscule recueil de ses poésies, intitulé Les Miettes, ira rejoindre Crémazie, lui apportant outre la fierté de l'auteur, un sourire sympathique de l'ami. Une reliure luxueuse promet plus que ne peut fournir le contenu. Peu importe! L'amitié a des raisons que la critique n'entend pas. Et le poète dont le goût s'avère raffiné ne connaît cette fois qu'exaltation et louange. "Historien, romancier et poète; vous êtes en bon chemin pour monopoliser toute la gloire du Canada<sup>56</sup>." Compliment peu banal! On aimerait le voir publier au grand jour surtout quand on a la prétention d'être le "père de la bonne littérature canadienne". Il ne déplait pas à la plus secrète vanité d'écrivain de lire encore:

---

<sup>54</sup> Crémazie à Casgrain, 15 décembre 1867, loc.cit. p, 64.

<sup>55</sup> P.-G. Roy, A propos de Crémazie, p. 145-147.

<sup>56</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 1<sup>er</sup> mai 1870, ASQ, Casg., Let., 111, 8. Citée dans O.C.Gr., p. 71.

L'impression de votre livre est splendide. Votre muse n'avait pas besoin de ce vêtement magnifique. La grâce et l'élégance qu'elle a reçues de la nature lui suffisent pour attirer les regards. Cependant la muse est femme et trouve peut-être qu'un brin de toilette ne nuit jamais<sup>57</sup>.

Décidément la critique littéraire du poète a changé de formule! Il ne pratique donc plus ce qu'il a prêché avec tant de conviction! Entre amis, on se doit dire la vérité; est-ce au nom de la reconnaissance qu'il enivre son correspondant du vin capiteux de la louange? Sans doute, Crémazie n'a pu résister à la délicatesse de l'ami lui promettant de faire imprimer ses poésies avec un pareil luxe. Mais l'honnêteté naturelle rachète la complaisante faiblesse; le poète n'en veut rien accepter: "Comme marchand, j'ai fait perdre, hélas! de l'argent à bien du monde; comme poète, je n'en veux faire perdre à personne<sup>58</sup>." Il reconnaît en toute simplicité la valeur de son oeuvre et ne voit pas quelle gloire sa publication pourrait apporter au pays. Puis, sans arrière-pensée il ajoute:

Quant à moi, il y a longtemps que je suis guéri de cette maladie de jeunesse qu'on appelle la vanité littéraire, et je dis maintenant avec Victor Hugo ce que j'aurais dû dire il y a vingt ans:

Que poursuivre la gloire et la fortune et l'art,  
C'est folie et néant; que l'urne aléatoire  
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire  
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard<sup>59</sup>.

<sup>57</sup> Ibid.

<sup>58</sup> Ibid., p. 72.

<sup>59</sup> Victor Hugo, Les Feuilles d'Automne, dans Oeuvres complètes, Paris, Ollendorff, 1909, p. 110.

Cet aveu ne manque pas de sincérité, loin de là. Canadien de naissance, mais Français de culture, Crémazie sait choisir entre l'oeuvre d'art du génie et l'ébauche maladroite du pseudo-poète. Mais pourquoi l'amitié lui fait-elle amplifier ainsi le mérite de son correspondant? Sans doute l'encens n'est pas perdu que l'on brûle à l'autel des souvenirs, les deux amis se paient de la même monnaie, la mutuelle flatterie.

Il faut tenir compte cependant du fait que Casgrain a bien voulu réhabiliter Crémazie à ses propres yeux. La souffrance la plus cuisante de l'exilé n'a-t-elle pas été de se croire le paria de la société canadienne? Dans chacune de ses lettres, l'abbé Casgrain tente de le persuader qu'à Québec, on ne le condamne pas: on le plaint au contraire, on l'admire tout en souhaitant son retour. Aussi, chaque nouveau message constitue une étape qui rapproche leurs deux âmes et hâte l'heure du revoir. On peut deviner quel sourire humecté de larmes accueille la confidence suivante:

Vos lettres sont des événements parmi notre petit monde littéraire; je les ai lues aux plus intimes qui ont pleuré avec moi à leur lecture: c'est si bien vous! Vous vous y peignez comme dans un miroir avec votre charmante bonhomie, votre grande âme, l'exquise sensibilité de votre coeur. Amoureux des belles et nobles choses, votre âme plane toujours au-dessus du réalisme de la vie, de tout ce que "la gent épicière" prise et estime. On sent à chaque instant naître la poésie sous vos pas. Tout ce que votre plume touche, elle l'idéalise. [...] La poésie coule à flots de toutes vos blessures. En vous maintenant, tout est dramatique.

Vous êtes roi... vous êtes couronné d'épines.  
 O roi, ô prophète, prenez votre lyre, chantez du  
 haut de votre malheur. Tout un peuple est suspen-  
 du à vos lèvres<sup>60</sup>.

Pour Crémazie, l'amitié de l'abbé n'est plus seulement le commerce intime avec un "alter ego"; Casgrain incarne pour lui la patrie qui pardonne au citoyen coupable en faveur du chantre de sa gloire! C'est tout un passé de bonheur qui ressuscite pour l'exilé dans ces échanges amicaux. C'est enfin un avenir plein d'espérance qui fait miroiter la joie du retour au coeur du proscrit. Du plan purement littéraire où elle est née, cette amitié s'élève d'un palier: celui de la fraternelle compréhension. En raison de tout le bien fait à Crémazie, nous pardonnons à Casgrain une certaine ostentation dans sa sympathie. Protéger un ami malheureux témoigne de la générosité du coeur. Dans le cas de Casgrain, cette attitude s'est enrichie encore d'une expérience littéraire avantageuse même au développement des lettres canadiennes-française.

---

<sup>60</sup> Casgrain à Crémazie, Québec, 25 octobre 1866, ASQ, Casg., Let., lll, 10 (inérite).

## CHAPITRE IV

## SAISON A PARIS

(1873-1874)

Crémazie se résigne à l'exil. Visite de Casgrain à Paris. Rencontre des deux amis. Ensemble, de novembre 1873 à la fin de janvier 1874. Echange de souvenirs. Regards sur les dernières années: à Québec. Conflit des écrivains canadiens en 1872. Le rôle de Casgrain dans les Silhouettes, les Portraits, les Profils. Sa sincérité. Souvenirs de Crémazie lors du siège de Paris. Ses souffrances physiques et morales. Cours suivis ensemble à la Sorbonne, au Collège de France. Courses aux Archives, visites aux monuments. Rencontres des amis communs. Départ de Casgrain. Tristesse de celui qui demeure.

L'année 1872 fut décisive pour Crémazie. A Québec, le comité chargé du désistement de ses créanciers s'avérait impuissant à la tâche; de guerre lasse, on avait abandonné peu à peu les démarches et du même coup l'espoir de sauver le poète<sup>1</sup>. Le maire de la ville, risqua pourtant un suprême effort en novembre de la même année, comme l'atteste la reconnaissance de Crémazie:

Mon frère m'apprend que vous voulez bien vous occuper de nouveau de ces malheureuses affaires qui me ferment la porte de ma patrie. Je viens vous remercier du plus profond de mon âme pour les démarches que vous faites en ce moment auprès de mes créanciers. [...] Réussirez-vous? Je n'ose l'espérer car les hommes d'argent se laissent difficilement attendrir<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> P.-G. Roy, A propos de Crémazie, p. 151.

<sup>2</sup> Crémazie à M. Pierre Garneau, ibid., p. 152.

L'exilé a raison, il n'ose plus espérer; il en est incapable d'ailleurs. La mort de son frère Jacques, survenue le 11 août 1872, avait anéanti ses derniers espoirs. Toute sa confiance reposait dans la sagesse du jurisconsulte, dans la bonté du protecteur!. Encore quelques allusions vagues au retour désiré, puis le rideau tombe sur cet épisode d'attentes inutiles. Au fond du coeur, l'exilé n'est pas dupe de ces mots d'encouragement que lui ménage encore l'amitié. Mirages de gloire, rêves de liberté, projets d'avenir, tout s'écroule une seconde fois. Il faudra mourir sur la terre étrangère. Il ne lui reste qu'à chercher un palliatif à son isolement et c'est sans doute ce qui lui vaudra les heures d'intimité, avec son ami Casgrain, de la mi-novembre 1873 au printemps de 1874. Le présent chapitre mettra en lumière les relations fraternelles des deux écrivains réunis à Paris.

Avant cette consolation, Crémazie devait connaître les horreurs de la guerre franco-allemande. Comme bon nombre de Parisiens, il fut bloqué à l'intérieur de la ville et, pendant un siège de cent cinquante jours, il éprouva les rigueurs de la faim, du froid, des bombardements, des angoisses de tous genres. La plus douloureuse de toutes ces privations fut de rester sans nouvelles des siens depuis le 2 septembre 1870 jusqu'au 27 février suivant<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> O.C.Gr., p. 260 et 476.

A Québec, on vécut les mêmes inquiétudes. Pour les descendants de pionniers français, ce fut un double deuil que l'invasion de la mère-patrie et la chute du pouvoir temporel de la papauté. Chaque soir, on consultait avec anxiété les bulletins de guerre reproduits dans les journaux locaux. La famille Crémazie n'était pas la moins affectée, et pour cause! Elle se perdait dans des conjectures plus ou moins rassurantes. Qu'était-il advenu du pauvre exilé? Où était-il échoué dans cette seconde évasion? Sans l'avouer, les uns le croyaient victime des bombardements, d'autres, le sachant privé des allocations que lui assuraient ses frères, craignaient qu'il ne fût mort de misère et de faim.

L'abbé Casgrain, de retour au presbytère Notre-Dame, depuis l'automne de 1869, s'inquiétait, lui aussi, du sort de son malheureux ami. Le comité de souscription dont il était secrétaire à Québec, assurait, il est vrai, d'appréciables secours aux Français réfugiés à Londres<sup>4</sup>. Mais l'abbé était-il bien sûr d'atteindre la détresse de Crémazie? Nouvel Oreste, ce dernier aurait pu soupirer:

Oui! Mon malheur passe mon espérance.  
 J'étais né...  
 Pour être du malheur un modèle accompli<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> Casgrain, Souv., IV, p. 38-40.

<sup>5</sup> Jean Racine, Andromaque, dans Théâtre choisi, Ed. Seugler, Paris, Lefort, Acte V, sc. 5, vers 1213 et 1219.

Jusqu'ici, le poète n'avait expérimenté de la guerre que les souvenirs héroïques propres à inspirer sa Muse; aujourd'hui, il en épuise goutte à goutte la coupe de souffrance et d'insécurité. Il a existé, mais il n'a pas vécu pendant ces heures sombres du siège de Paris.

Enfin, le 27 février 1871, une lettre de Québec lui apporte ce rayon de joie qui rattache à la vie. En guise d'encouragement, les frères Crémazie annoncent en perspective un voyage en Europe de l'abbé Casgrain, dès que la paix aura rétabli l'équilibre politique en France. Bonheur longtemps anticipé sans doute, puisque l'exilé devra attendre près de deux ans avant de connaître la douceur d'une rencontre avec l'ami québécois. Attendre et espérer, n'est-ce pas depuis toujours le dernier mot de son existence terrestre?

L'aurore de ce jour désiré commença enfin de poindre à l'horizon de l'exilé, car les recherches historiques de Casgrain l'obligèrent à partir pour l'Europe, dès l'automne de 1873. La veille du départ seulement, le 30 octobre, il apprendra secrètement de Joseph Crémazie, le nom d'emprunt et la retraite où se cache Octave, son frère cadet<sup>6</sup>. Le même soir, l'abbé s'arrêtera rue Saint-Louis, pour recueillir les messages de M<sup>me</sup> Crémazie à son fils. Visite impressionnante! La vénérable octogénaire ponctuée de sanglots mal

---

<sup>6</sup> O.C.Cr., p. 73.

contenus, chacune des tendresses dont elle charge l'ami de son benjamin malheureux. Elle espère toujours un impossible revoir.

Le lendemain, 1<sup>er</sup> novembre 1873, Casgrain s'embarque à Québec, en destination de Liverpool. Historien consciencieux, l'abbé tient à consulter les archives privées des anciennes familles du Canada retournées en France lors de la conquête. N'est-ce pas ressusciter le passé que de visiter les lieux fréquentés par ses héros; aussi se propose-t-il une halte prolongée à la demeure ancestrale du Marquis de Montcalm<sup>7</sup>. Si l'on en croit une confidence à sa mère, l'abbé doit encore se rendre à Lourdes pour la fête de l'Immaculée-Conception, en vue d'y solliciter la guérison de l'ophtalmie chronique dont il est atteint depuis plusieurs années<sup>8</sup>.

Du fond de sa thébaïde, Grémazie guettait l'arrivée de Casgrain. Cette fois, aucune mesure de prudence ou de discrétion ne vient entraver sa joie anticipée. On s'étonne de tant d'insistance au sujet de cette rencontre, alors qu'en 1867 il avait exigé un si inviolable secret sur tout ce qui le concernait. A quoi tient cette volte-face? A l'amitié plus intense des deux écrivains, résultante de

---

<sup>7</sup> Casgrain, Souv., IV, p. 108.

<sup>8</sup> Ibid., IV, p. 96.

leurs relations épistolaires? Pas nécessairement. Il faut garder en mémoire que Crémazie avait abandonné l'espoir de rapatriement alors même que tout danger d'ennui semblait être conjuré pour le débiteur insolvable. Du Canada, de sa famille, de tout ce qu'il aime enfin ici-bas, cette rencontre amicale reste l'ultime témoignage d'attachement; aussi a-t-il soin de s'y cramponner comme un naufragé à sa dernière planche de salut.

De son côté, Casgrain, à peine descendu en Angleterre, prévient le poète par télégramme et lui annonce son arrivée à Paris pour le lendemain. Fidèle à sa promesse, avant même l'heure prévue, le voyageur s'achemine vers la rue Vivienne. Par malheur, il trouva porte close et laissa sa carte avec ces simples mots: "A cinq heures, dans le jardin du Palais-Royal."<sup>9</sup> Cette fois, Crémazie sera exact au rendez-vous. De très loin, il distingua le Canadien parmi les passants affairés et, sans crier gare, il se précipite sur lui, les bras grands ouverts en disant: "Depuis si longtemps que vous m'annoncez votre arrivée, vous voilà donc enfin!"<sup>10</sup> Les premières émotions calmées, on passe aux banalités d'usage pour en venir bientôt au feu roulant des interrogations mutuelles. Et là, dans les allées du Jardin-

---

<sup>9</sup> O.C.Gr., p. 75.

<sup>10</sup> Ibid.

Royal, ce fut entre les deux amis un retour sur le passé, depuis leur premier contact en 1853. Les uns après les autres, Crémazie nomme les êtres chers, avec des éclairs de joie dans les yeux, des épanouissements d'affection sur les traits. Casgrain s'amuse de ce flot pressé d'aveux: l'exilé a sûrement un arriéré de confidences à acquitter et l'abbé y prête une oreille charitable pendant que discrètement il scrute les traits amincis de l'ancien poète-libraire. Quel dépérissement! observe tout bas Casgrain avec un vague serrement de coeur. Quarante-six ans et déjà un vieillard! Non, dira-t-il plus tard,

Non, ce n'était plus le Crémazie dont la figure m'était familière à Québec; vieilli, amaigri, avec un teint de cire, plus chauve que jamais, ne portant plus de lunettes, la barbe toute rasée, hormis la moustache et une impériale: c'était une complète métamorphose. Un rayon de joie inexprimable passait en ce moment comme un éclair sur son visage. Sa tenue était devenue correcte, avec un air de distinction tout à fait inaccoutumée. L'atmosphère des boulevards avait-elle déteint sur ses habitudes?<sup>11</sup>

La transformation intellectuelle du proscrit est plus consolante, heureusement. "Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes", ainsi du poète, sa culture raffinée le trahit au moindre tournant de la conversation et Casgrain en est agréablement impressionné. Devant l'exilé, un moment épanoui, en présence de cette personnalité enrichie au contact de la ville-lumière, Casgrain est perplexe: faut-il

---

<sup>11</sup> Ibid.

s'apitoyer sur la situation du banni ou applaudir au perfectionnement du lettré? Mais l'obscurité surprend tout à coup les deux promeneurs; confus d'avoir tant abusé du nouvel arrivé, Crémazie s'excuse et s'offre à le reconduire rue Saint-Honoré, à l'hôtel de Normandie où l'abbé doit loger. On se donne donc rendez-vous pour la messe du lendemain, à l'église Saint-Roch<sup>12</sup>.

Crémazie s'arrache péniblement à ce premier tête-à-tête. Le bonheur lui a toujours été si parcimonieusement ménagé, qu'il craint sans cesse de se le voir ravir. Ce soir, il se sent l'âme plus légère: est-ce sa jeunesse qui chantonne à travers les souvenirs? Est-ce l'espérance qui renaît avec le passage de l'ami? Peu importe; tout entier à son bonheur, il repasse une à une les paroles de l'abbé, il analyse les moindres gestes, les plus subtils jeux de physiologie. Pourquoi ne pas épuiser ce filon d'amitié à lui seul destiné? Au coin de la cheminée, ce soir, la rêverie coutumière se prolonge tard dans la nuit; elle ressuscite les heures délicieuses de l'arrière-boutique où s'élaboraient les relations amicales avec le jeune abbé, alors apprenti-écrivain. A vrai dire, il a peu changé, l'ami de 1860, pense Crémazie, même s'il est devenu "Père de la littérature canadienne"! Instinctivement, le poète se reporte au

---

<sup>12</sup> O.C.Cr., p. 76.

portrait flatteur de Casgrain, paru dans les Silhouettes littéraires de 1862.

Il est brun, grand, bien fait. Son pas est fier. Il porte haut la tête et toute sa personne est empreinte d'une belle marque de distinction. Sa figure grande, sans toutefois être longue, reflète de prime abord l'intelligence et l'admiration. [...] L'abbé Casgrain est aristocrate dans sa personne et démocrate dans ses idées. Sans être compassées, ses manières sont dignes et gracieuses sans familiarité. Il sait fort bien ce qu'il vaut et n'affiche ni fausse modestie, ni amour-propre exagéré<sup>13</sup>.

Fermons les yeux sur cette pose anodine, conclut Crémazie et avec raison! Présentement, il vaut mieux se laisser envelopper de la réconfortante sympathie, de l'indulgence sacerdotale du visiteur.

Chaque jour, désormais, réserve aux deux amis des heures d'intimité toujours aussi agréable, dans des cadres nouveaux, il est vrai, et des intérêts communs les plus variés. Crémazie, entièrement disponible<sup>14</sup>, consacre tous ses loisirs à piloter l'ami-historien à travers ce Paris qu'il connaît parfaitement. Autant le chercheur est avide de savoir, autant le cicerone multiplie les détails historiques, légendaires, voire même les boutades pétillantes de malice.

---

<sup>13</sup> Placide Lépine, (pseudonymes de Casgrain et de Joseph Marmette), Silhouettes littéraires, p. 219-220, publiées dans Les Guêpes canadiennes, compilées et annotées par Augustin Laperrière, Ottawa, A. Bureau, vol. 1, 1881. Ce portrait avait paru d'abord dans L'Opinion publique du 21 février 1872.

<sup>14</sup> Crémazie à sa mère, lettre du 6 août 1872, reproduite en partie dans P.-G. Roy, A propos de Crémazie, p. 111-112.

Démarches, soucis, fatigues, le poète n'épargne rien pour obliger son hôte et vivre en sa présence le plus longtemps possible. Il ira jusqu'à déplorer l'indigence de sa bourse qui l'empêche de recevoir l'ami dans un luxueux hôtel, à la façon du riche négociant de 1858. La cordialité et l'érudition, à défaut de largesses, feront les honneurs de sa patrie d'adoption.

Peu après l'arrivée de Casgrain à Paris, l'horaire des excursions indiquait une visite à la prison de la Conciergerie. Les deux Canadiens, par devoir de charité, y porteront quelque réconfort au baron Gauldrée-Boilleau, premier consul de France à Québec de 1859 à 1863. Depuis six ans déjà, cet ami commun s'exaspère au fond d'une cellule de détenu. N'est-ce pas aussi revivre une page du passé que de revoir cet habitué de l'arrière-boutique à l'époque classique de 1860? Encouragé par le poète-libraire, il avait fait ses premières armes en poésie; avec quelle sincérité, il avait préconisé de ses efforts et de ses conseils la création d'une littérature indigène! Et Crémazie fut de plus le confident avec qui on oublie les tracas domestiques, si l'on en croit les souvenirs de Casgrain:

Le baron Gauldrée-Boilleau aimait la poésie et commettait quelquefois des pièces de vers qu'il soumettait à Crémazie. C'eût été l'occasion de causeries agréables, car le baron était un esprit délicat et sans prétention. Malheureusement, il était ordinairement accompagné de sa femme, grande et grosse américaine, très collet-monté qui, sachant

le français, se piquait de littérature et divaguait en femme savante. Nulle créature humaine ne pouvait être plus antipathique à Crémazie qui avait en horreur les bas-bleus, et qui savait en outre qu'elle était l'épreuve de son mari<sup>15</sup>.

Cette fois, l'épreuve du baron était d'une tout autre envergure. Compromis dans l'affaire de la Compagnie Memphis, El Paso et Pacific Railroad, dont son beau-frère, le général Frémont était le président, il fut arrêté en France et passa plusieurs années en prison. Jusqu'à sa mort, cependant, il prétendit avoir été une victime dans l'affaire<sup>16</sup>.

A soulager la peine d'autrui, souvent on allège la sienne. Ainsi pense Crémazie en quittant le prisonnier si peu résigné à son sort. L'ex-commerçant n'a pas oublié qu'une tragédie semblable aurait pu lui ravir sa liberté; peut-être trouve-t-il moins marâtre la patrie canadienne qui lui laisse ses coudées franches au coeur même de Paris. Casgrain par délicatesse, ne fait aucun commentaire, mais lui aussi, croit que l'exil de Crémazie vaut mieux que l'incarcération.

Pour faire diversion au sérieux des visites d'archives, Crémazie entraîne son hôte au Palais Bourbon dans le but d'y entendre M. Thiers, orateur de renom que Casgrain a déjà entrevu en 1867, en compagnie de M. Bouchy. Déception!

---

<sup>15</sup> Casgrain, Souv., 111, p. 52.

<sup>16</sup> P.-G. Roy, A propos de Crémazie, p. 125-126.

M. Thiers ne paraît pas ce jour-là. On en sera quitte pour s'émerveiller de la clarté et de l'éloquence des improvisations de tribuns enflammés. Sur le chemin du retour, on ne manque pas de satire à l'endroit des politicailleurs québécois en les comparant aux sommités entendues. Crémazie en parle d'autant plus à l'aise qu'il pose parfois, non sans raison, au vrai parisien. N'écrivait-il pas deux ans plus tôt à ce sujet:

J'ai maintenant l'accent d'un vieux parisien. De plus, il paraît que j'ai la tournure d'un officier en retraite, car lorsque je passe devant les stations de voitures, les cochers m'offrent leurs véhicules en m'appelant "mon capitaine"<sup>17</sup>.

Le poète a des habitudes de parisien, soit, mais le coeur reste canadien jusqu'en ses moindres replis. Ainsi, tout le jour on bouquine, on fait la chasse aux documents inédits, mais les soirées retrouvent invariablement les deux amis, de coeur et de souvenirs en pleine cité de Québec. Au coin de la cheminée, rue Vivienne, les pieds sur les chenets, on repasse en détail les activités de la petite république littéraire fondée dix ans auparavant. C'est alors, dans la vision rétrospective d'une gloire un peu surfaite, que Crémazie, fin psychologue, surprend le vrai visage de l'ami et de son cercle d'admirateurs. La conversation s'engage-t-elle sur la littérature du Canada, aussitôt Casgrain relate

---

<sup>17</sup> O.C.Cr., p. 271.

par le menu les escarmouches littéraires publiées dans l'Opinion publique, l'année précédente<sup>18</sup>. Impossible de cacher à Crémazie, lecteur assidu des journaux québécois, l'identité du polémiste qui se masque du pseudo "Placide Lépine". Le poète rit sous cape en écoutant de la bouche même de Casgrain la genèse des Silhouettes littéraires, "ces articles à l'emporte-pièce, mordants, badins et sérieux qui ont pris tout le monde par surprise<sup>19</sup>". Au dire de l'auteur, il s'agissait simplement de créer alors un peu de remous dans l'atmosphère, un peu de piquant dans les journaux figés dans le calme plat de la politique au ralenti. Crémazie devine encore un secret désir de flatter les écrivains amis et d'irriter certains importuns, en faisant ainsi poser les uns et les autres devant la galerie des lecteurs. L'épigramme "Nuda Veritas" trahit l'auteur et condamne le caprice avec lequel il embellit ou altère les traits de ses victimes. Casgrain ne fera sans doute aucune allusion au portrait flatteur que lui avait ménagé la plume de Marmette, son collaborateur; encore moins que ce dernier ait écrit sous sa dictée personnelle.

---

<sup>18</sup> Du 6 février 1872 au 23 mars 1872. Ces Silhouettes Littéraires furent publiées aussi dans Les Guêpes canadiennes, p. 205-254.

<sup>19</sup> Casgrain, Souv., IV, p. 79.

Crémazie a suivi de loin le triomphe éphémère de cette polémique. Il sait que la victoire déserta bientôt le camp de Casgrain et que les coups d'épingles se changèrent bientôt en coups d'assommoir. Sir A. B. Routhier, sous le pseudo pittoresque de Jean Piquefort, publia, dans le Courrier du Canada, une série de caricatures intitulées Portraits et Pastels Littéraires<sup>20</sup>. C'était donc guerre ouverte au comité des "Silhouetteurs-silhouettés". Casgrain, terrassé, baissa pavillon comme il l'avoue dans ses Mémoires

Ce fut un éreintement en règle que cette série de caricatures où j'occupais la première place, étant réputé le principal coupable. Plusieurs de mes amis crurent que je n'en relèverais pas. Il n'en fut rien cependant<sup>21</sup>.

La plume de Jean Piquefort a des traits acérés que Crémazie n'approuve pas entièrement; seulement il reconnaît qu'on s'attaque visiblement à la vanité de l'écrivain et non à l'intégrité du prêtre. Il est facile de retracer certaines rivalités d'auteurs, peut-être même une ambition à faire triompher.

Un moment, on crut la paix rétablie dans l'arène québécoise. Ce n'était qu'une trêve. Le docteur Hubert LaRue, intime de Casgrain, ressuscite cette querelle

---

<sup>20</sup> Les Portraits et Pastels Littéraires furent publiés dans les Guêpes Canadiennes, p. 257-401.

<sup>21</sup> Casgrain, Souv., IV, p. 84.

d'Allemand et entre à son tour en campagne contre l'équipe de Jean Piquefort. Il riposte dans l'Événement par une série de Profils et Grimaces<sup>22</sup> sous le pseudo<sup>de</sup> Laurent. Ces articles auxquels collabora Casgrain lui-même ne connurent aucune retenue et semèrent la panique dans le camp adverse.

Enfin, on respire d'aise, lorsqu'au matin du 7 février 1873, on put lire comme post-scriptum au dernier article de Laurent, la mise au point suivante:

Jean Piquefort, du Courrier du Canada, ayant annoncé à ses lecteurs qu'il interrompt ses Portraits et Pastels, je crois devoir être débonnaire, et avertir les miens que je n'ai plus de raison de continuer. Quand Piquefort reprendra sa deuxième série, Laurent se réserve le droit d'y mêler son grain de sel<sup>23</sup>.

Le silence se fit donc peu à peu et avec lui la réconciliation, comme l'atteste un témoignage digne de foi:

Casgrain eut aussi quelques rares ennemis, des individus agissant principalement sous l'empire de l'intérêt ou de la jalousie. Des adversaires, il en eut pareillement, dans certaines polémiques assez bruyantes, car il était combatif; mais on luttait en chevaliers, souvent visières baissées, c'est-à-dire sous des pseudonymes, et après les passes, on se tendait la main, pour demeurer pas pires amis, en somme: le recueil des Guêpes canadiennes ne doit pas nous en imposer<sup>24</sup>.

<sup>22</sup> Trois articles furent publiés: le 31 janvier, le 4 février et le 7 février 1873.

<sup>23</sup> Laurent [Dr H. LaRue], Profils et Grimaces, dans l'Événement, Montréal, 6<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 223, livr. du 7 février 1873, p. 1, col. 1 et 2.

<sup>24</sup> Honorius Provost, L'abbé H.-R. Casgrain et ses relations d'amitié, dans la Revue de l'Université Laval, Québec, vol. 8, n<sup>o</sup> 9, livr. de mai 1954, p. 792.

Casgrain, à l'heure où il en discute avec Crémazie, était-il totalement remis du choc de tant d'escrime littéraire? Ou chercherait-il approbation auprès de son ami? Le poète connaît trop bien le dessous des intrigues d'écrivains pour ne pas s'amuser des Silhouettes, des Profils et des Pastels. Pour ménager la susceptibilité de Casgrain, il s'est sûrement abstenu de prendre parti sérieusement, mais il a sans doute reconnu les traits trop accentués ou trop négligés de ces peintures d'écrivains canadiens.

Des altercations littéraires, on passe naturellement aux potins politiques. Les deux amis avaient apparemment échangé leurs opinions sur l'annexionisme, si nous tenons compte de cette réflexion de Crémazie en 1869:

Oui, malgré les symptômes douloureux d'une annexion prochaine à la grande République, je crois encore à l'immortalité de cette nationalité canadienne que j'ai essayé de chanter à une époque déjà bien éloignée de nous<sup>25</sup>.

Pareille affirmation n'aurait aucun sens si, au préalable, Casgrain n'eût formulé à son correspondant quelque appréhension à ce sujet. Mais aujourd'hui, Crémazie a tout lieu de croire à une évolution dans les sentiments de l'abbé. Sa vraie couleur politique Jean Piquefort l'a soulignée ainsi:

---

<sup>25</sup> Crémazie à Casgrain, 20 octobre 1869, ASQ, Casg., Let., III, 7.

M. l'abbé Casgrain ne fait pas mystère de ses opinions politiques et il prétend appartenir au parti national. Il est annexioniste dans toute la force du mot, et il le déclare à qui veut l'entendre<sup>26</sup>.

Il est vrai qu'en 1872, l'abbé ne se moque plus comme autrefois de l'admiration vouée à nos voisins américains; de telles sympathies politiques sont de nature à aider l'ascension de l'historien, sans être préjudiciables au citoyen. De là à dire qu'il aspire à l'annexionisme, il y a loin. A travers les méandres de la conversation, Crémazie aurait plutôt décelé une admiration sentimentale, non pour la nation en tant que telle, mais pour certaines personnalités marquantes des Etats-Unis<sup>27</sup>. Tout dernièrement encore, Francis Parkman, historien bostonnais, réclamait de Casgrain en tournée de recherches en Europe, certains documents sur le Canada à l'Ecole des Chartés de Paris<sup>28</sup>. Entre les deux historiens, ce fut un continu et cordial échange de bons services pendant plus d'un quart de siècle. Pourtant, ces observations au sujet de la politique de l'écrivain canadien ne sont pas

---

<sup>26</sup> Jean Piquefort, Portraits, p. 284.

<sup>27</sup> Casgrain comptait de nombreux amis américains: mentionnons M. Parkman de Boston; John Shea, l'historien de New-York; Charles Gayarré, l'historien de la Louisiane. Voir: l'abbé Pascal Potvin et l'abbé Arthur Maheux, Les correspondants de l'abbé H.-R. Casgrain, dans Mémoires de la Société Royale du Canada, Ottawa, vol. 37, section 1, 1943, p. 82.

<sup>28</sup> Lettre de Parkman à Casgrain, 25 octobre 1873, citée dans les Souv., IV, p. 127.

sans fondement. Lorsque Casgrain publia la biographie de son ami Parkman, en février 1872, certaines louanges inspirées par l'amitié ou l'intérêt, prêtèrent flanc aux insinuations malveillantes.

Il faut, pour l'accomplissement des grands desseins de la Providence que les différentes races qui affluent sur ce continent, se fusionnent harmonieusement. [...] Or, chacune de vos oeuvres, malgré ses imperfections, fait tomber quelques préjugés qui empêchent nos diverses nationalités de se donner la main dans une cordiale fraternité, et de marcher en une seule famille, à la conquête du progrès matériel et divin<sup>29</sup>.

Aux yeux de Crémazie, ces formules sonores de l'abbé ne dépassent guère le plan sentimental. Quel mal y a-t-il à faire aérer ses idées politiques? et puis, le poète connaît encore les petits scandales faciles de certains milieux québécois, surtout si l'on se permet de ne pas penser comme tout le monde.

Les visites d'amitié figurent aussi au programme des excursions et des randonnées. Ainsi, au début de décembre, sur les instances de la famille Bossange, les deux amis se rendent au château de Citry, en Champagne, où on les accueille avec la plus cordiale hospitalité. Leurs hôtes, s'ingénient de courtoisie et de délicatesse pour assurer aux visiteurs un séjour des plus agréables sous leur toit. Le

---

<sup>29</sup> Casgrain, Epilogue de la biographie de Francis Parkman, dans Oeuvres complètes, II, p. 330-331.

passage de Canadiens en cette demeure apporte toujours une joie nouvelle; cette fois, pourtant, les émotions semblent plus intimes. Il s'agit de deux vieilles connaissances qui ont tant de fois partagé le sort heureux ou malheureux de la famille. Crémazie n'a-t-il pas retrouvé en cette maison hospitalière, avec la guérison, le courage de survivre à son malheur? Or, il fait toujours bon rencontrer les regards de ceux à qui on a fait quelque bien ici-bas. M. Bossange conserve encore de précieux souvenirs du Canada. Si ses débuts comme libraire ne lui ont pas apporté la prospérité matérielle, ne doit-il pas à ce pays le bonheur de cinquante-sept années d'harmonie conjugale avec la Canadienne de ses rêves? C'est un peu de ce parfum de reconnaissance mutuelle qui flotte dans l'atmosphère du salon et qui fait les heures si exquises pour la réunion d'amis. A cœur ouvert, on cause littérature, science, théâtre, voire même politique. Avec la meilleure grâce, M. Bossange fait les honneurs de sa bibliothèque, dont il n'est pas peu fier et avec raison. Elle représente le "fruit d'un demi-siècle de collection, où livres et documents sur l'Amérique ne constituent pas la moindre richesse<sup>30</sup>". Comment Casgrain ne s'attarderait-il pas devant ces liasses poussiéreuses? La tentation est forte et il y succombe.

---

<sup>30</sup> O.C.Cr., p. 84.

Les documents fascinent à tel point l'historien que la visite d'amitié menace un moment de se changer en investigations historiques. Heureusement, M. Bossange oriente adroitement la conversation sur les découvertes récentes de l'abbé; n'était-il pas en quête du Voyage de Champlain aux Indes Occidentales lors de sa dernière visite en 1867<sup>31</sup>?

Crémazie fait remarquer que le chercheur poursuit maintenant Champlain jusqu'en son tombeau, objet de ses dernières fouilles archéologiques. Parler découvertes, voilà matière à aiguillonner la verve, pour ne pas dire la coquetterie inoffensive de l'archéologue! Casgrain, causeur exquis, raconte les circonstances tragi-comiques qui ont entouré la découverte de ce monument historique en 1866. Il mentionne bien la collaboration de l'abbé Laverdière, mais le beau rôle échoit au narrateur; il glisse sur l'intervention indiscrette de Stanislas Drapeau et les contestations virulentes qui s'en suivirent<sup>32</sup>. Et Casgrain conclut d'un ton péremptoire que le tombeau de Champlain s'élevait sur le terrain occupé aujourd'hui par le bureau de poste, face à la rue du Fort<sup>33</sup>. Crémazie, amusé de ce récit, remarque avec

---

<sup>31</sup> Casgrain, Souv., III, p. 87.

<sup>32</sup> Stanislas Drapeau, Découverte du tombeau de Champlain, Québec, Cary, 1866, p. 28 (Les abbés Laverdière et Casgrain auraient découvert le tombeau de Champlain sur les indications exactes de M. Stanislas Drapeau.)

<sup>33</sup> Casgrain, Souv., IV, p. 35-36.

satisfaction que les contrariétés passées du chercheur n'ont nullement altéré l'enthousiasme du conteur, voire même les ambitions inavouées de l'historien.

Mais il fallait songer au retour; l'abbé Casgrain devait se rendre à Lourdes pour le 8 décembre et Crémazie, l'âme un peu lasse après tant de bonheur, voit s'éloigner l'ami, alors que triste, lui, regagne sa solitude. Cependant, l'exil lui paraît moins amer; la séparation n'est que temporaire cette fois. A la fin de janvier, il accueillera de nouveau Casgrain et, pour ne le plus quitter des mois durant.

Dès le 9 décembre, Casgrain poursuivait ses courses jusqu'à Nîmes, où il allait revoir son cher maître, l'abbé Bouchy, alors précepteur chez la comtesse de Régis. Ce pèlerinage d'amitié accompli, Casgrain, mû par la curiosité, se paie le luxe d'une excursion dans les montagnes de Suisse. Le véritable motif de ce déplacement était la visite au Château de Chillon, situé sur les bords du lac de Genève. L'écrivain veut connaître de visu, les cadres où François Bonnard, son héros, avait évolué, N'avait-il pas consacré deux ans plus tôt, de nombreuses heures de travail à la traduction en vers du poème de Lord Byron: Le Prisonnier de Chillon<sup>34</sup>?

---

<sup>34</sup> Casgrain, Oeuvres complètes, Tome 1, p. 202 (Voir notes au bas de la page).

Le temps parut interminable à Crémazie qui guettait avec impatience le retour de l'ami. La joie de se retrouver n'en fut que plus intense, et jusqu'au printemps, ils furent inséparables. Les courses ralentirent quelque peu, permettant aux deux écrivains de fréquenter les cours de la Sorbonne ou du Collège de France, selon que Crémazie les jugeait intéressants et profitables. Tous les matins, même contentement de se retrouver après la messe à l'église Saint-Roch. Au Café Duval, rue Montesquieu, souvent ils expédient un frugal déjeuner, tout en arrêtant les derniers items du programme journalier.

Dès le début de février, les deux amis s'inscrivent aux cours du Collège de France. Les brillants exposés littéraires de M. de Loménie ravissent d'aise l'abbé Casgrain; Crémazie, plus habitué à ces gâteries intellectuelles, se contente d'un sourire d'approbation; son goût raffiné lui fait croire à une amplification réussie, rien de plus. Le désir de culture est tel chez Casgrain qu'il consent même à assister aux dissertations helléniques du savant M. Egger; serait-il donc converti à la cause des Grecs et des Romains? Son zèle à combattre l'ennemi de la jeunesse, le paganisme littéraire, s'est attiédi; d'ailleurs, il n'en souffle mot devant Crémazie, ce serait maintenant hors de saison, et le problème au Canada semble déjà tombé dans l'oubli. Et chaque jour apporte de nouveaux cours enrichissants, tantôt de

Gaston Boissier, tantôt d'Emile Caro ou de l'abbé Boutin. Crémazie obtient de ses amis des laissez-passer aux conférences de M<sup>gr</sup> Freppel, voire même à celles d'Ernest Renan<sup>35</sup>. Ce dernier ne rencontre guère l'assentiment de Crémazie: à l'occasion, le poète confie à Casgrain tout le tapage que fit en 1867 la clique libre-penseuse au sujet du refus de l'autorité civile à laisser vendre La vie de Jésus, de ce même auteur. Crémazie accorde un bon point au gouvernement pour avoir ainsi préservé les campagnes de l'impiété de cette oeuvre détestable. L'Avenir national, journal de Paris, dépité de ce refus, traitait alors Napoléon III de jésuite et de calotin<sup>36</sup>! Le colportage libre inonde depuis les campagnes du pire déluge de livres impies, de brochures et de gravures obscènes. Hélas! la guerre de 1870 n'a pas apporté que ce désastre selon Crémazie!

Parfois les souvenirs du siège de Paris, comme un relent d'amertume affleurent aux lèvres de l'exilé. Plutôt discret dans l'aveu de ses souffrances, certains soirs, il cède aux instances de l'ami et dans un tête-à-tête d'abandon il raconte sa vie de misère au cours des mois terribles du siège de Paris en 1870-71. Avec humour il avoue maintenant

---

<sup>35</sup> Casgrain, Souv., II, p. 6.

<sup>36</sup> O.C.Cr., p. 290.

avoir enduré plus de souffrances durant les deux derniers mois du siège que pendant tout le reste de sa vie; son estomac était devenu l'arche de Noé, tous les animaux de la création y étaient passés. Le boeuf et le cheval étaient devenus des mythes; la bourse étant mince, il fallait se rabattre sur le chien et, dans les plus mauvais jours, sur les rats! Impossible de penser au chat, c'était un mets d'Aristote. La sauce et les épices qui assaisonnaient cette rataouille endiablée, le pain noir comme du vieil acajou et lourd comme du plomb, ne flattaient guère la délicatesse des gourmets! La chambre de Crémazie ne connut pas de feu de novembre 1870 à février suivant. Force lui était donc de se chauffer à la flamme du patriotisme, comme il aimait à répéter. "Très beau dans une proclamation; mais cette flamme sacrée laisse joliment grelotter des gueux sans le sou, devant leur âtre vide<sup>37</sup>."

Sous sa verve enjouée, le poète réussit mal à cacher son émotion. A Casgrain qui s'étonne de son énergique résistance, l'ami n'y tient plus:

Bien des fois, si je n'avais eu une foi canadienne, je serais allé me pendre comme Gérard de Nerval au réverbère du coin, ou je me serais abandonné comme Henri Murger; mais quand le noir m'enveloppait de trop près, quand je sentais le désespoir

---

<sup>37</sup> Crémazie, Journal de Paris, dans Oeuvres complètes, p. 471-472.

me saisir à la gorge et que le drap mortuaire semblait me tomber sur la tête, je courais à Notre-Dame-des-Victoires, j'y disais une bonne prière, et je me relevais plus fort contre moi-même. Je ne suis pas un dévot, mais je suis un croyant<sup>38</sup>.

Le Crémazie intime venait de se révéler; les deux amis avaient disparu, semble-t-il, faisant place au prêtre qui parle miséricorde, au pécheur qui murmure expiation. Ce soir-là, pour la première fois peut-être, ces deux âmes se sont comprises: souffrir à l'unisson, c'était vraiment s'aimer.

Les heures de détente, si bienfaisantes fussent-elles, ne devaient pas durer, et le pauvre exilé qui appréhendait la séparation ne cessait de répéter:

Hélas! dans quel vide vous allez me laisser! Depuis des mois nous avons vécu côte à côte comme des frères. Songez qu'en dix ans vous êtes le seul ami du Canada avec qui j'aie pu causer à loisir; la pensée de l'isolement dans lequel je vais être replongé me fait tourner la tête<sup>39</sup>.

Sans l'avouer pourtant, les amis éprouvaient le même serrement de coeur: Casgrain, pour adoucir le choc, se fait plus rare les derniers jours, prétextant les préparatifs de voyage et les dernières courses urgentes aux librairies et aux bibliothèques. La veille du départ, il fallut bien consacrer la soirée, l'inoubliable dernière soirée, à l'ami qu'il ne devait plus revoir ici-bas. Les propos amusants, les

---

<sup>38</sup> O.C.Gr., p. 80.

<sup>39</sup> Casgrain, Souv., IV, p. 109.

anecdotes cocasses ne le dérident aucunement; taciturne, drapé de noire mélancolie, on sent qu'il se cabre devant le sort. Parents, amis, patrie, tout va disparaître avec l'ami qui s'éloigne. La main crispée sur le coeur, il ne trouve que des larmes pour répondre à l'amical au revoir.

L'heure matinale du train laissait espérer à Casgrain que la scène des adieux de la veille ne se répéterait pas. Il avait compté sans l'amitié de Crémazie. Bien avant six heures, l'exilé attendait sous le portique de l'hôtel. Le trajet s'effectue en silence jusqu'à la gare du Nord. Casgrain, afin de ne pas contrister davantage celui qui ne pouvait le suivre en la patrie, brusqua les adieux en disant: "Je vais aller ranger mes colis dans mon compartiment et je reviendrai vous serrer la main<sup>40</sup>." Quant Crémazie vit le train s'ébranler, il comprit; un dernier déchirement, ce qu'il redoutait le plus, venait de lui être épargné.

Pendant que Casgrain file loin de Paris, le pauvre Crémazie resté seul avec ses souvenirs soupire avec Lamar-tine:

Le livre de la vie est le livre suprême  
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix;  
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,  
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même:

---

<sup>40</sup> Ibid., IV, p. 110.

On voudrait revenir à la page où l'on aime,  
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts<sup>41</sup>!

L'amitié des deux écrivains canadiens venait en effet de tourner le feuillet d'une séparation définitive. Quelle anxiété de part et d'autre! Casgrain se défend mal d'une certaine angoisse même; la position de l'exilé s'avère si peu rassurante. L'abbé concède, avec admiration la culture approfondie et l'érudition de son ami. "Le pauvre intelligent, écrivait un jour Crémazie, a besoin de remplacer par les splendeurs de la pensée, les richesses matérielles qui lui font défaut<sup>42</sup>." Mais Casgrain ne reste pas moins convaincu de l'urgence d'améliorer cette situation intolérable et de soustraire à tout prix, l'infortuné à une solitude plus triste que la mort.

De son côté, Crémazie s'émeut devant la charité sacerdotale de l'abbé Casgrain. N'a-t-il pas sacrifié la compagnie d'une société d'élite, durant son séjour à Paris, et cela dans le seul but de peupler la solitude d'un misérable proscrit! Comment ensuite ne pas fermer les yeux fraternellement sur ses confidences filtrées, sur un certain pédantisme littéraire? Ses innocentes vanités d'écrivain ne

---

<sup>41</sup> Lamartine, Vers sur un album, XXXII, dans Recueils poétiques, Paris, Hachette, 1911, p. 325.

<sup>42</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 10 août 1866, ASQ, Casg., Let., III, 4.

## SAISON A PARIS

124

sauraient altérer la confiance respectueuse dont Crémazie l'a toujours entouré. Les contrastes s'attirent parfois: qui sait, la trop grande lucidité d'un Crémazie s'accommode peut-être à merveille de la fantaisie remuante d'un Casgrain.

A la page de reconnaissance dédiée à Casgrain, Crémazie ne gravera que la charité du prêtre, la distinction de la personne, la popularité de l'écrivain et, avant tout, la bienveillance de l'ami.

## CHAPITRE V

## DERNIERE ETAPE

(1874-1882)

Misère de Crémazie. Inquiétudes de Casgrain. Propositions de Casgrain pour aider le poète. Espoir de ce dernier. Projet sans suite. Commission du Département de l'Instruction publique de Québec. Fausses manoeuvres de Casgrain. Echec et humiliation pour l'exilé. Affaire d'édition des oeuvres de Crémazie pour le gouvernement, sous le contrôle de Casgrain. Indignation et refus de Crémazie. Silence entre les amis. Mort du poète. Edition de ses oeuvres par Casgrain en 1882. Démarches de Casgrain concernant monument de Crémazie, translation de ses restes, achat de son lieu de sépulture. Projets sans suite. Remarques sommaires.

La Fontaine, dans une délicieuse fable Les deux Amis met sur les lèvres de l'un d'eux, cette tendre inquiétude:

Vous m'êtes en dormant, un peu triste apparu;  
J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru<sup>1</sup>.

Touchante sollicitude qui fait sourire d'aise. Mais de quels termes plus douloureux, le fabuliste eût qualifié l'angoisse de Casgrain à son retour d'Europe en avril 1874? Il ne s'agissait ni d'appréhension, encore moins de mauvais rêve, Crémazie était dans un réel besoin. L'ami l'avait quitté plus triste que jamais, ayant pour seuls compagnons d'exil, la misère et l'ennui. La scène du départ s'était

---

<sup>1</sup> Jean La Fontaine, Fables, Paris, Hachette, Collection du Flambeau, Livre VIII, p. 179.

profondément gravée au coeur du prêtre; ne fallait-il pas secourir ce frère en danger? L'amitié véritable devient ingénieuse très souvent pour soulager la détresse des êtres chers. Le présent chapitre analysera les dernières tentatives de Casgrain pour aider Crémazie et le résultat nous fera connaître "qui des deux aimait le mieux<sup>2</sup>".

A peine rentré au pays, l'abbé s'acquitte d'une visite à M<sup>me</sup> Crémazie, mère du poète. Depuis de longs jours la vieille maman escomptait ce bonheur, et pourtant la surprise et l'émotion n'en furent pas moins intenses. Ce fut pour elle comme une apparition aimée: la voilà qui tremble et pleure répétant sans cesse: "Mon Dieu! vous avez vu Octave! Pauvre enfant!" De grosses larmes coulent sur ses joues ridées et un sourire illumine un moment ce visage empreint de bonté et de tendresse maternelle. L'univers avait disparu pour elle, ou plutôt, elle le retrouvait tout entier dans le souvenir de son fils. Et les questions pleuvent sans attendre de réponse: "Comment va-t-il? Que fait-il? Est-il bien installé? Reviendra-t-il jamais? Au moins l'espère-t-il encore?" A toutes ces curiosités attendries ou inquiètes, Casgrain trouve le mot juste, le baume délicat pour le coeur blessé de la mère<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Ibid., vers 24.

<sup>3</sup> O.C.Cr., p. 87.

Il va sans dire que les confidences furent tamisées scrupuleusement: à quoi bon torturer inutilement celle qui ploie déjà sous la croix? Mais Casgrain dira la vérité, toute la vérité, à Joseph Crémazie, frère du poète. Ce dernier n'en sera nullement étonné, car depuis la disparition de Jacques, il était le confident le plus intime de l'exilé. Toutefois, pour seconder le libraire dans son désir d'aider davantage le poète, Casgrain promet de faire l'impossible pour intéresser ses amis influents au sort de l'infortuné.

Fidèle à sa promesse, Casgrain essaie d'aider financièrement le poète en lui procurant de la copie de documents historiques aux archives de Paris. La lettre suivante de l'historien Parkman, en fait foi:

I have received a duplicate list from M. Fontaine and have sent him a request to copy a considerable number of documents chiefly relating to the war of 1755-1763. I had had an impression that the Archives of the Ecole des Chartes were distinct from the Archives Nationales, from which I had already obtained a number of very interesting documents. M. Fontaine's list, however reveals others equally valuable for the later parts of my series and I expect to receive from him some 400 or 500 pages, including the correspondence of Vaudreuil for the year 1759<sup>4</sup>.

On s'était réjoui à Québec, en pensant que le travail adapté aux goûts et aux conditions de vie de Crémazie lui apporterait une rémunération très propre à augmenter son mince

---

<sup>4</sup> Parkman à Casgrain, Boston, 25 juillet 1875, dans Souv., IV, p. 138-139.

budget. Quelle ne fut pas la déception de Casgrain à ce sujet:

Dans le mois d'août dernier j'ai reçu de votre ami de Boston l'ordre de lui copier un certain nombre de documents. Ma vue, vous le savez, n'est pas dans un très bon état, depuis quelques années. Après avoir travaillé vingt jours, j'ai été pincé par un érysipèle qui m'a tenu au lit pendant deux semaines. J'ai renoncé aux archives, à leurs pompes et à leurs oeuvres, et j'ai laissé à un copiste le soin de terminer le travail commandé par l'historien américain<sup>5</sup>.

Personne mieux que l'abbé ne comprendra l'handicap où se trouve l'ami par cet ennuyeux contretemps; il sait d'expérience les sacrifices qu'une telle infirmité impose aux intellectuels. Décidément cette première tentative n'a guère connu de succès.

Et la vie monotone de Crémazie se continue à Paris, à peine coupée de quelques distractions intellectuelles que lui procurent le Collège de France et la Sorbonne. Avec une bonhomie égale au laisser-aller de ses confidences, le poète fait maintenant la chronique de ses activités littéraires. Il croit être mieux compris, puisque maintenant, la galerie des professeurs de la Sorbonne compte plusieurs anciennes connaissances de Casgrain. Il s'agit de revivre ensemble les souvenirs de 1874, cette "lune de miel de leur amitié"! Crémazie reste toujours incorrigible de malice à l'endroit

---

<sup>5</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 5 juin 1875, ASQ, Casg., Let., VII, n° 46 (inérite).

des conférenciers. On s'imagine l'entendre:

M. Egger est toujours l'aimable et charmant vieillard que vous savez. Il s'occupe maintenant des petits côtés de la vie grecque. Je vous avoue que son cours ne m'intéresse pas énormément. Il m'importe peu de savoir si le chien fameux, dont la queue fut coupée par Alcibiade était noir ou blanc. Je ne donnerais pas un liard pour toutes les cannes de Voltaire ou la défroque de Napoléon I<sup>er</sup>; chez les peuples comme chez les individus, je ne tiens à connaître que ce qui élève au-dessus du niveau ordinaire, ou ce qui les fait différer des autres dans les choses importantes. M'est avis qu'il faut avoir un grand fanatisme de l'Antiquité pour perdre une heure à vous prouver, par une cataracte de citations, que les Macédoniens se mouchaient avec leurs doigts, comme ont osé prétendre quelques abominables critiques dignes du dernier supplice<sup>6</sup>.

Décidément, le poète est en verve de moquerie; son style épistolaire a des sourires à chaque coin de paragraphe, sourires insinuants et agréables "à la Crémazie"!

Chose étonnante, notre misogynne invétéré veut même s'intéresser au cours de littérature destiné aux dames. En général, selon lui, ces cours manquent de sérieux; l'anecdote tient le haut du pavé: ce sont des causeries de salon, plutôt que de véritables études littéraires. Le programme cependant est de tout intérêt puisqu'il traite de Mme de Sévigné devant un auditoire imposant de Duchesses, de Comtesses et de Marquises. Depuis longtemps le Collège de France n'avait connu pareille fête. Et Crémazie ajoute avec humour:

---

<sup>6</sup> Ibid.

Le sexe laid, dont j'ai le malheur de faire partie, a dû comme Trochu, se replier en assez mauvais ordre devant les phalanges serrées du sexe chanté par Legouvé qui envahissaient une heure à l'avance, toute la salle no huit. [...] A mon avis trois choses expliquent ce succès: d'abord le sujet du cours qui sera toujours nouveau pour des Françaises; ensuite les idées absolument catholiques du professeur, ce que l'on rencontre assez rarement dans l'état major universitaire; enfin, la jeunesse relative et la belle prestance de M. Feugère, un fort beau **gars**, ce qui ne nuit jamais quand on s'adresse à une assemblée féminine<sup>7</sup>.

Les plaisanteries du poète laissent supposer que la solitude est moins lourde depuis qu'il s'enfonce dans l'étude. Peut-être s'agit-il d'une éclaircie passagère dans son ciel brumeux? L'amitié de Casgrain reste encore à l'affût d'une nouvelle occasion de venir en aide au poète et les circonstances semblent favoriser son bon vouloir.

La mort inopinée de M. Edmond Farrenc, publiciste français, venait d'ouvrir une perspective alléchante pour combler les besoins de Crémazie et répondre aux désirs de ses amis. Au cours de l'année 1874-1875, ce M. Farrenc avait publié une série d'articles sur le Canada. Plusieurs journaux de France<sup>8</sup> reproduisirent ces études destinées à faire connaître notre pays et à y attirer des colons et des

---

<sup>7</sup> Ibid.

<sup>8</sup> Les articles de M. Farrenc sur le Canada furent publiés dans les journaux suivants: Journal des débats, Le Constitutionnel, Messenger de Paris, Le Journal Officiel, Le Moniteur Officiel, Le Moniteur Universel, L'Economiste, etc.; voir P.-G. Roy, A propos de Crémazie, p. 153.

agriculteurs français, selon le désir de M. Letellier de Saint-Just, ministre de l'Agriculture et promoteur de cette propagande économique. La disparition de M. Farrenc obligeait à choisir un nouveau publiciste et M. Letellier de Saint-Just qui connaissait la misère de Crémazie, par les confidences de l'abbé Casgrain, pensa naturellement à assurer ce poste à l'exilé. Crémazie semblait des mieux qualifié pour cette mission, il maniait de main de maître le "mâle outil de la prose" et connaissait parfaitement les richesses du pays, lui qui en avait si souvent chanté la beauté et la grandeur. La misère morale et matérielle du pros-crit semblaient du coup conjurées. Ce n'était pas une aumône à recevoir de son pays, c'était un juste salaire qui lui viendrait du Département de l'Agriculture; de plus, c'était mettre un talent canadien à contribution, sinon à l'honneur, le faisant servir à une si noble cause. Faire connaître et aimer le Canada, voilà en effet, la formule magique pour tirer le poète de son engourdissement artistique et lui rendre un peu de joie de vivre. Crémazie, apprenant l'offre avantageuse, se reprend à espérer en l'avenir.

Mais l'espérance, dit Dieu, voilà ce qui m'étonne.

Moi-même.

Ca c'est étonnant.

Que ces pauvres enfants voient comme tout se passe et  
Qu'ils croient que demain ça ira mieux!<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> Charles Péguy, op. cit., p. 172.

Oui, trois mois durant, le poète aura confiance de voir réussir le projet. Un jour d'avril 1876, il écrira pourtant à son ami:

Dans le mois de février, M. Gustave Bossange, en me remettant la lettre dans laquelle vous lui exprimiez le désir de voir continuer dans les journaux français l'oeuvre commencée par M. Farrenc, m'écrivait les lignes suivantes: "J'inclus une lettre de notre ami l'abbé Casgrain. Voyez le passage souligné et dites-moi ce que vous penseriez de faire faire des articles industriels, économiques, etc., par M. Hunter<sup>10</sup> qui a un goût très prononcé pour cette étude, et de vous les envoyer pour que vous leur donniez un peu de fion. Cela paierait pour vous deux, et j'userais de l'influence que je possède pour faire admettre ces articles à divers journaux." Je m'empressai de répondre à M. Bossange que j'étais tout à sa disposition et que je m'estimais très heureux d'être le collaborateur de M. Hunter. Depuis je n'ai plus entendu parler de ce projet<sup>11</sup>.

Le laconisme du mot final voile à peine son désappointement. Que s'est-il donc passé? L'arrangement ne semblait opposer en principe aucune difficulté. La réalité cependant avait vu surgir de réels problèmes, puisque sans un mot d'explication, Casgrain lui avait annoncé dans une lettre subséquente, la nomination officielle de M. Cucheval-Clarigny, successeur de M. Farrenc. Il n'y eut aucune allusion même tacite à la position délicate du proscrit. Comment expliquer ici le comportement des amis de Crémazie en l'occurrence?

---

<sup>10</sup> M. Hunter, économiste, était le commis principal de M. Bossange.

<sup>11</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 29 avril 1876, ASQ, III, n° 11.

L'élément français de la population canadienne avait depuis longtemps pardonné et oublié les torts de Crémazie; mais il n'en était pas ainsi des Canadiens anglais qui auraient, eux, vu d'un mauvais oeil le poste de publiciste canadien confié à l'ex-libraire québécois. Donc, par crainte de représailles ennuyeuses pour la famille Crémazie et le ministre de l'Agriculture, il fut préférable d'abandonner discrètement le projet<sup>12</sup>. Nous regrettons l'absence de documents sur la question. Nous osons même demander si Casgrain a déployé dans l'affaire tout le zèle que la situation critique de son ami était en droit d'attendre? Casgrain n'a eu, semble-t-il, aucune ouverture directe de cette proposition avec Crémazie lui-même et pas un mot d'explication ou d'excuse devant l'échec de cet avancement qu'il avait un moment fait miroiter aux yeux de l'exilé. Nous voulons croire qu'une raison de discrétion empêcha Casgrain de mener à bonne fin cette affaire.

Pas une plainte de la part de Crémazie: "Depuis je n'ai plus entendu parler de ce projet", se contente-t-il de dire. La chute de la phrase a la lourdeur d'un couvercle de plomb qui retombe sur son existence de paria. Pas un mot d'amertume non plus! Bien plus, il regrette de n'être pas à Paris, à la rencontre du nouvel élu, selon le désir de

---

<sup>12</sup> P.-G. Roy, A propos de Crémazie, p. 154.

Casgrain. N'est-elle pas un peu étrange cette mission d'initier celui qui l'a supplanté bien involontairement?

M. Cucheval-Clarigny, dont vous m'avez parlé pour ce genre de travail, est un écrivain fort connu et jouissant d'une plus grande notoriété que feu M. Farrenc. Je regrette de ne pas être à Paris, ce qui me prive du plaisir d'aller le voir suivant votre désir. M. Bossange qui connaît parfaitement notre pays pourra certainement donner au successeur de M. Farrenc tous les renseignements désirables. [...] J'avais un instant rêvé que la collaboration avec M. Hunter que m'offrait M. Bossange, m'aurait, avec quelques autres petits travaux, permis d'aller habiter de nouveau la capitale. Je vois que je ne peux plus compter sur cette éventualité<sup>13</sup>.

Crémazie, en effet, devra attendre une année encore avant que ne se présente une nouvelle tentative de secours de provenance canadienne. En 1876, M. Gédéon Ouimet, surintendant de l'Instruction publique à Québec, avait longuement discuté avec Casgrain de la possibilité d'établir dans la province des bibliothèques publiques sur le même plan que les bibliothèques communales établies en France. Il était convenu que le gouvernement canadien entretiendrait un agent à Paris chargé de faire les achats de livres dans les conditions les plus avantageuses pour l'entreprise. Crémazie apparut une fois encore comme l'homme tout désigné pour remplir ce poste avec compétence. L'honorable Ouimet confia donc à Casgrain le soin et la douce mission de consulter l'ami et de conclure les dernières ententes à ce sujet.

---

<sup>13</sup> Crémazie à Casgrain, Bordeaux, 29 avril 1876, ASQ, Casg., Let., 111, n° 11.

L'exilé apprit la bonne nouvelle par son frère Joseph, probablement à la fin de janvier ou au début de février 1877. Pareille perspective l'enchanté et les lignes qu'il adresse à Casgrain reflètent l'abandon avec lequel, une fois de plus, il remet son sort entre les mains de l'ami:

Combien je vous dois de reconnaissance pour l'intérêt que vous ne cessez de me porter. La proposition que vous avez faite à mon frère est une nouvelle preuve de la sympathie que vous m'avez toujours témoignée. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir danger pour moi de faire connaître à l'honorable M. Ouimet le lieu de ma retraite et le nom sous lequel je m'abrite. Je vous laisse donc carte blanche pour traiter cette affaire et je ratifie d'avance tout ce que vous ferez<sup>14</sup>.

Tout augurait pour le mieux dans cette entreprise. Deux mois plus tard, le projet a pris une telle ampleur ou du moins une telle précision, que Crémazie s'abouche directement avec M. Ouimet, afin de s'enquérir de la somme approximative à investir dans l'achat des livres désirés. Il s'assure encore si les bibliothèques communales doivent être fusionnées avec les bibliothèques paroissiales; le cas échéant le choix des livres religieux et profanes pourrait varier.

Quatre mois s'écoulaient et Crémazie reste sans nouvelles de l'affaire. Il redoute un peu cet imbroglio; il répugne à sa droiture de croire à une proposition sans fondement de la part de Casgrain. Pourtant son style trahit

---

<sup>14</sup> Crémazie à Casgrain, Citry, 18 février 1877, ASQ, Casg., Let., lll, 12.

une certaine impatience: sa lettre du mois d'août 1877 est très explicite devant cette fausse manoeuvre qui lui a valu tant de soucis et de fatigues.

Votre lettre du 20 juillet 1877 m'apprend que M. Ouimet devait m'envoyer dans le cours du mois dernier, une somme de \$1000. à \$1500. pour commencer mes opérations. Le 1<sup>er</sup> juin, mon frère m'écrivait que vous lui aviez déjà annoncé l'envoi de cette même somme. Le courrier de Québec du 28 juillet a été distribué à Paris le huit courant et je suis toujours sans nouvelles de M. Ouimet. M. Bossange que j'avais vu jeudi le 9, m'a dit que le surintendant M. Ouimet, ne lui avait pas encore donné signe de vie, et qu'il n'avait même pas répondu à la lettre par laquelle, se conformant à vos instructions, il lui avait fait ses offres de services pour l'achat des cartes géographiques<sup>15</sup>.

Voilà une situation pour le moins nébuleuse. Crémazie ne s'y laisse pas tromper. Il vient de découvrir la mort dans l'âme, le rôle ingrat et humiliant qu'on lui veut faire jouer. Avec un calme imperturbable, dans un style froid et tranchant comme l'acier, il expose la situation à Casgrain et lui dévoile sans ambages, les conséquences désastreuses de ses procédés peu loyaux. C'était le coup de barre définitif de l'amitié de Crémazie et Casgrain.

Il faut vider le problème et faire connaître tous les ennuis que cette commission en perspective aura ménagés au poète au lieu du soulagement espéré. Crémazie rappelle donc à Casgrain que, par l'entremise de son frère Joseph, il

---

<sup>15</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 13 août 1877, ASQ, Casg., Let., IX, n° 29 (lettre inédite).

l'avait chargé de supputer les prix les plus modiques des cartes géographiques et des globes terrestres. Or le poète s'était consciencieusement acquitté de ce message et en avait donné communication immédiate à M. Ouimet, mentionnant les conditions exceptionnelles que lui offrait la Maison Delagrave. Humiliante déception! Crémazie apprenait en même temps que M. Gustave Bossange, son bienfaiteur, était depuis longtemps le fournisseur attitré du Département de l'Instruction Publique. C'était donc créer entre bienfaiteur et obligé une concurrence inacceptable pour quiconque comme Casgrain connaissait les relations préalables de Bossange avec M. Ouimet. Ironie plus cruelle encore! Par une volte-face impossible à analyser, M. Ouimet informe Crémazie qu'il ne peut traiter directement avec lui et que, en conséquence, il veuille bien prier M. Bossange de lui servir de prête-nom dans ces diverses transactions. Quelle aberration répugnante à la dignité et à la gratitude du poète! Crémazie n'en fait pas mystère à Casgrain et il a raison:

Quel ne fut pas mon étonnement quand j'appris que le gouvernement ne pouvait traiter directement avec moi. Je comprends parfaitement la situation de M. Ouimet et je reconnais bien qu'il a raison, mais ce que je ne comprends pas, c'est que cette idée ne lui soit venue quand vous lui avez parlé de moi la première fois, car il savait bien alors la position de celui dont il devait utiliser les services. Si lorsque vous m'avez écrit pour me proposer cette affaire, vous m'aviez avisé qu'il me faudrait prier M. Bossange de me servir de prête-nom, je vous aurais répondu de suite que dans ces conditions, il m'était impossible de

m'occuper de cette commission. [...] Je ne vous dirai pas que je suis en mauvais termes avec M. Bossange; il est toujours l'homme charmant que vous connaissez, mais je sens que cette déplorable affaire a jeté un froid entre nous, ce dont je suis désolé<sup>16</sup>.

Ce malentendu était d'autant plus douloureux pour le poète qu'il s'était donné corps et âme à toutes les démarches exigées par cet échafaudage à la légère dont secrètement il tenait Casgrain responsable. Il ose même préciser:

Parlons maintenant du côté financier de l'affaire. Je gagnerais donc à ce travail la somme fantastique de trente-trois sous par jour. [...] Je désire que dans le cas très problématique où cette affaire viendrait enfin à aboutir, il soit bien entendu que la rétribution qu'elle me rapporterait, ne me permettrait de m'en occuper que si je n'avais pas autre chose à faire, et de plus que si je trouvais soit à Paris, soit ailleurs, un emploi plus lucratif<sup>17</sup>.

D'un ton péremptoire, le poète somme Casgrain de se fixer définitivement sur une commission qui ne lui a causé que des ennuis de toutes sortes. Aucun doute possible, la fidélité de Crémazie connaît une éclipse. Rien de plus fragile que les amitiés humaines, pense-t-il tout bas. Il faut des années pour les nouer alors qu'un moment suffit pour les rompre! Crémazie se rend-il compte de la défection de Casgrain à son endroit? Il sent la rupture imminente; un ressort intime vient de se briser au fond de cette âme droite.

---

16 Ibid.

17 Ibid.

Pour la première fois le fin bout de sa plume filtre des reproches amers bien que contenus:

Si le 1<sup>er</sup> octobre, je n'ai pas reçu de vos nouvelles, je comprendrai que je dois faire mon profit de cette affaire dont le résultat le plus clair pour moi aura été d'avoir dévoilé inutilement le nom sous lequel je me cache, d'avoir couru Paris pour réunir les nombreux catalogues que j'ai expédiés à M. Ouimet, d'avoir dépensé une douzaine de francs en ports de lettres, affranchissement de catalogues et surtout d'avoir vu diminuer la cordialité qui jusqu'à présent, avait présidé à mes rapports avec M. Bossange<sup>18</sup>.

N'est-il pas malheureux ce dénouement d'amitié qui menace! Crémazie se prépare à donner le coup final. La scission ne tardera pas et le poète lui-même portera le fer au lien fragile qui unit encore les deux amis. Il semble que Crémazie apporte autant de laconisme que de grandeur d'âme en consommant la séparation. Le poète, ordinairement si discret, si hésitant, connaît des mots cinglants pour démasquer la dernière machination de Casgrain à son égard. Voyons un peu en quoi elle consiste.

Tel que mentionné précédemment, l'abbé Casgrain avait eu au cours de l'année 1876, de fréquentes relations avec M. Ouimet, surintendant de l'Instruction publique. Plusieurs projets avaient été élaborés concernant l'essor des bibliothèques tant paroissiales que scolaires. Or, discrètement, M. l'abbé Casgrain avait ainsi obtenu une appréciable commission du gouvernement pour l'impression

---

<sup>18</sup> Ibid.

d'oeuvres littéraires canadiennes qui devaient être distribuées en prix de fin d'année aux élèves des écoles de la province de Québec. Casgrain ne se contenta pas de produire ses oeuvres personnelles dont il pouvait disposer du droit d'auteur, mais il s'avisa d'obtenir de J.-C. Taché, de Joseph Marmette, de Philippe-Aubert de Gaspé, dont les noms sont connus, toute une collection de dix-huit volumes imprimés aux frais du Gouvernement et dont il surveillait l'impression, moyennant rétribution<sup>19</sup>.

Bientôt le bruit courut que Casgrain percevait une gratification pour les oeuvres qu'il avait sollicitées gratuitement. On fit alors certaines revendications légitimes; pourquoi Casgrain serait-il seul à profiter de ses oeuvres littéraires? Aux protestations respectueuses de la famille d'Aubert de Gaspé, Casgrain oppose les explications suivantes:

Lorsqu'en 1876, le Bureau de l'Education m'a chargé de faire imprimer une collection de prix d'écoles, d'auteurs canadiens, j'ai écrit à M. Desbarats pour lui demander s'il voulait bien me passer pour cette fin, la propriété des Anciens

---

<sup>19</sup> De Paris, le 2 octobre 1885, Joseph Marmette réclamait de Casgrain la somme de \$130 pour salaire de l'année courante. Il ajoutait la phrase suivante: "Pendant dix ans vous avez bénéficié de dix-huit volumes qui ont dû vous rapporter une jolie somme." Marmette était au courant des affaires de Casgrain, puisqu'il agissait comme son secrétaire. Marmette était aussi chargé des corrections d'épreuves pour les oeuvres ci-haut mentionnées. Voir Lettre de Marmette à Casgrain, ASQ, Let., vol. 11, n° 62.

Canadiens, il a consenti volontiers. Je m'en suis donc assuré la propriété avant que de les faire imprimer<sup>20</sup>.

Ce texte ne laisse pas de doute sur la façon dont procédait Casgrain pour assurer son entreprise. Une autre pièce justificative adressée à Joseph Marmette cette fois, vient éclairer le comportement de l'abbé. Dans une lettre du 3 juin 1885, Casgrain précise:

Si je vous ai donné quelques honoraires, c'est parce que vous vous étiez chargé de la correction des épreuves. J'ai demandé l'autorisation de traduire leurs livres dans la liste des prix d'écoles que j'ai proposés au Bureau de l'Education. Si vous n'aviez pas consenti à donner vos livres sans droits d'auteurs, j'aurais fait pour vous comme pour ceux qui ont fait la moindre objection: je vous aurais laissé de côté; d'autant plus facilement que j'avais de reste d'ouvrages, pour la collection proposée<sup>21</sup>.

A la lumière de ces documents, nous comprenons la riposte catégorique de Crémazie dans sa lettre à Casgrain le 13 août 1877:

Comme j'ai l'intention de publier à Paris dans le cours de l'année prochaine, une édition complète de mes oeuvres, je n'aurai pas la naïveté de me créer à l'avance une concurrence en permettant au gouvernement canadien d'ajouter mes poésies à la collection de livres pour prix dont vous surveillez l'impression. Puisque tous les auteurs canadiens tirent maintenant un profit de leurs écrits, je ne vois pas pourquoi, moi, le plus pauvre de tous, je

---

<sup>20</sup> Casgrain à la famille Aubert de Gaspé, ASQ, Casg. Let., vol. X, n° 49.

<sup>21</sup> Casgrain à Marmette, ASQ, Casg., Let., vol. 11, n° 33.

ne ferais pas comme eux. Il est donc de mon intérêt de ne pas autoriser la publication de mes poésies dans la collection dont vous me parlez<sup>22</sup>.

Dernier paragraphe de la dernière lettre de Crémazie à Casgrain! "In cauda venenum!" Quelles dures vérités que cette allusion aux auteurs canadiens subventionnés pour leur oeuvre littéraire; Casgrain se sait le seul visé! Aura-t-il compris la leçon qui le devrait faire rougir de confusion? Qui mieux que lui connaissait la misère du poète et qui, dans l'occurrence, aurait pu lui ménager un gagne-pain honnête et d'autant plus appréciable qu'il s'agissait d'une oeuvre déjà assurée, ne demandant aucun effort intellectuel, effort que le poète d'ailleurs ne pouvait plus fournir! Amitié, où donc es-tu? Est-il possible d'enlever le pain du pauvre pour enrichir l'opulence d'une table déjà somptueuse? Mais laissons à de plus autorisés le soin de juger de cet accaparement littéraire de Casgrain; contentons-nous d'analyser les effets désastreux d'une telle ligne de conduite entre les amis concernés.

Le silence le plus absolu retomba entre les deux écrivains, et le pavillon de l'amitié restera définitivement en berne! A Québec, la vie de Casgrain continue débordante d'activités. En 1878, il se retire à l'Asile des Soeurs du

---

<sup>22</sup> Crémazie à Casgrain, ASQ, Casg., Let., vol. IX, n° 29 (lettre inédite).

Bon-Pasteur, souffrant plus que jamais de cécité; sa réclusion n'arrête en rien cependant ses relations nombreuses et notoires. Oui, Casgrain a trop de compagnons pour avoir besoin d'amis! Plusieurs fois encore, il se rendra en Europe après 1874, mais il ne fut pas question de rencontrer Crémazie. Le 2 février 1879, il ne fut pas peu surpris d'apprendre par un confrère dans le sacerdoce la mort inattendue du poète, survenue au Havre, le 16 janvier précédent. L'abbé G.-P. Côté, premier vicaire à la Basilique, avait officiellement annoncé la nouvelle au prône du dimanche. Quelle fut la réaction première de l'abbé? Sans doute celle de tout coeur charitable, une prière pour l'âme envolée. En réalité, l'ami était mort depuis deux ans déjà, si tant est que l'amitié ait existé chez Casgrain. Le seul témoignage tangible au sujet de cette disparition reste un poème intitulé Crémazie et daté d'avril 1879. Aucun journal de l'époque n'a reproduit, semble-t-il, ces vers à la mémoire de Crémazie. Est-ce discrétion de la part de l'abbé? ou les jugeait-il trop faibles pour supporter la critique? Nous ne saurions préciser. Nous reproduisons tel que retrouvé dans les souvenirs de Casgrain ce dernier hommage au poète disparu:

Crémazie

Le voyez-vous là-bas sur le vieux promontoire,  
Où Québec a gravé son nom dans notre histoire,  
Captivant tout un peuple, évoquant les héros  
Couchés depuis un siècle au fond de leur tombeau!

Qui dira les élans de son mâle génie,  
 Quand sur sa harpe d'or il chantait la patrie,  
 Les malheurs du passé si chers au souvenir,  
 Les gloires du présent, l'espoir de l'avenir.

O champs de Carillon! plaine de Sainte-Foye,  
 Les cendres de vos morts ont tressailli de joie:  
 Nos antiques forêts, notre fleuve géant,  
 Semblaient taire leurs voix pour écouter son chant.

Mais depuis bien des jours nul n'a vu le poète  
 Rêver sur nos remparts, et sa harpe muette,  
 Suspendue à l'érable où la nuit la détend,  
 N'exhale d'autres sons que les soupirs du vent.

On dit que, succombant sous une peine amère,  
 Il est allé mourir sur la terre étrangère.  
 Son ombre erre toujours sans trouver de repos,  
 Et le sol qu'il chanta n'a pas même ses os.

Québec, avril 1879<sup>23</sup>.

Serions-nous trop sévère d'appliquer à cette pseudo-élégie la critique que Casgrain lui-même se permettait un jour à l'endroit d'un confrère écrivain? "Les vers sont nuls mais l'effort est généreux<sup>24</sup>." Ou bien l'appréciation de ce poème par l'ancien archiviste du Séminaire de Québec serait-elle plus pertinente? "L'intention était bonne!<sup>25</sup>" On a peine à trouver les larmes de l'ami sur une tombe chère; enfin...

---

<sup>23</sup> ASQ, Let., Casg., IX, n° 91.

<sup>24</sup> Casgrain (Placide Lépine), Silhouettes, dans les Guêpes canadiennes, p. 238.

<sup>25</sup> Mgr A. Gosselin avait ajouté cette appréciation sur la fiche du poème Crémazie. ASQ, Let. Casg., IX, n° 91.

Les morts durent bien peu. Laissons-les sous la pierre.  
Hélas! dans le cercueil, ils tombent en poussière  
Moins vite qu'en nos coeurs...  
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse  
Efface de tombeaux!<sup>26</sup>

Pourtant non, c'est faux! Casgrain n'oubliera pas si tôt Crémazie, le poète. Démarches d'amitié ou d'intérêt personnel, nous ne voulons pas préciser, mais à peine les derniers échos des obsèques se sont-ils évanouis dans le temps que déjà Casgrain songe à publier les oeuvres de Crémazie dont la mort vient d'annuler le veto. De plus, des deuils successifs finissent d'éteindre la famille Crémazie<sup>27</sup> en laissant libre cours aux projets de Casgrain. Dès le mois d'août 1881, il engage des pourparlers avec M. H.-P. Chouinard, président de l'Institut Canadien à Québec, dans le but d'obtenir le patronage de cette institution pour la publication des oeuvres de Crémazie. Mais laissons les documents nous renseigner sur l'évolution de cette affaire. Le 28 mars 1882, Casgrain signait l'engagement suivant:

Nous Soussignés, Beauchemin et Valois, libraires, imprimeurs de Montréal, nous engageons à publier les Oeuvres complètes d'Octave Crémazie dont la propriété littéraire appartient à M. l'abbé Henri-Raymond Casgrain, en donnant à ce dernier, la somme de cent piastres à l'apparition de l'ouvrage et ensuite cent piastres par année, à la même date,

---

<sup>26</sup> Louis Rouzic, Essai sur l'Amitié, Paris, Lethiel-leux, 1926, p. 315.

<sup>27</sup> Mme Crémazie, mère du poète meurt le 28 décembre 1879 et Joseph, le dernier survivant, mourra le 6 février 1880, ne laissant aucun descendant.

pendant trois ans. Et par ces présentes, M. Casgrain cède à Messieurs Beauchemin & Valois, la propriété des dites oeuvres de Crémazie. Fait et signé en double, à Montréal, ce 28 ième jour de mars 1882<sup>28</sup>.

Un contrat aussi clair se passe de commentaire. Ce geste que Casgrain pose aujourd'hui en faveur de sa bourse, n'aurait-il pas pu le tenter au moins quelques années auparavant pour soustraire son ami à la misère? Les relations des deux écrivains envisagées sous cet angle mercantile se réduisent à un vil "commerce" et Crémazie semblait voué à l'échec en tant que négociant.

Nous voulons croire que la somme perçue des Oeuvres complètes de Crémazie sera affectée à l'achat du terrain de sépulture du poète, peut-être aussi d'un monument pour perpétuer sa gloire en terre étrangère. La lettre de M. Gustave Bossange, alors à New-York, nous induirait à le penser, bien qu'il y soit question de souscription:

Je me suis occupé des démarches que vous me demandiez et je puis vous dire que l'emplacement où reposent les restes de notre ami est marqué d'une croix qui a été placée en novembre 1879 par les soins de M. Malandain. La première chose à faire, c'est de faire relever la bière qui est en bois de chêne et a dû résister à l'action du temps, et la faire placer dans un terrain dont la concession à perpétuité coûterait 431 francs. Une pierre tumulaire ou marbre avec frais de 400 à 500 francs. Je crois qu'avec \$200., on arriverait à donner à

---

<sup>28</sup> Contrat entre Casgrain et Beauchemin & Valois, ASQ, fonds Casg., vol. XVII, n° 176 bis.

notre ami une sépulture convenable. Je me joindrai à vous pour \$5.; c'est bien peu mais c'est beaucoup lorsqu'on a passé par la ruine<sup>29</sup>.

Ce projet d'achat de terrain et de monument dont parle M. Bossange, est-il attribuable à l'initiative de Casgrain? Nous semblons d'abord y croire par les renseignements reçus; mais une autre lettre apporte un doute à notre conjecture: ainsi, le 20 septembre 1881, M. Gustave Lamothe, secrétaire de la Revue canadienne à Montréal, adressait à Casgrain la lettre suivante:

J'ai le plaisir de vous annoncer que nous avons formé le projet d'ouvrir une souscription pour l'achat du terrain où reposeront les cendres de Crémazie. Les Directeurs de la Revue se réuniront cette semaine probablement, et la prochaine livraison, en annonçant cette souscription, fera appel à la classe lettrée du Canada français. Nous croyons qu'une telle souscription commencée par l'intermédiaire de la Revue, réussira. Je serais heureux de savoir si une telle souscription rencontre vos vues, votre approbation<sup>30</sup>.

Il appert donc que le premier geste de sympathie envers les restes mortels de Crémazie soit l'initiative du comité de la Revue canadienne et non celle de Casgrain; les fonds ne seront pas non plus une libéralité de Casgrain, fruit des oeuvres de Crémazie, mais plutôt des oboles généreuses des amis des lettres canadiennes. Et, fait étrange, c'est

---

<sup>29</sup> Bossange à Casgrain, New-York, 29 mars 1882, ASQ, Casg., Let., vol. X, n° 10.

<sup>30</sup> Gustave Lamothe à Casgrain, 20 septembre 1881, ASQ, Casg., Let., IX, 170.

encore à Montréal que s'élaborera le projet d'un monument au Canada, à la mémoire du barde québécois.

C'est au sein de l'École littéraire de Montréal que germera la première idée d'un monument à Crémazie. Dans la session du 8 octobre 1896, ce projet soulevé obtint l'adhésion unanime du comité<sup>31</sup>.

Faudrait-il conclure que Casgrain fait partout l'empressé, l'indispensable, comme la mouche du coche? En ce qui concerne son dévouement effectif à l'endroit de Crémazie, nous aurions la tentation de soupirer: "Que n'a-t-il fourni autant d'efforts pour se rendre utile à Crémazie qu'il en a fourni à le paraître!"

N'est-il pas navrant ce dénouement d'amitié, surtout si on évoque la situation misérable de l'exilé. Comme il est vrai de dire que le malheur reste le critérium de la sincérité en amitié! On ne saurait excuser la défection de Casgrain; le poète, après tout, n'avait sollicité de lui qu'un peu de confiance, d'affection pour l'aider à traîner sans désespoir, une existence de proscrit. Combien cette trahison à petit feu a dû être douloureuse au coeur du poète!

✓ Sentir mort pour nous, quelqu'un qui est encore vivant; ne plus entendre la voix qui nous provoquait naguère aux grandes pensées, aux grands vouloirs; n'avoir plus notre souvenir et notre nom dans un

---

<sup>31</sup> Louis Dantin, Gloses critiques, Montréal, Editions Lévesque, 1931, p. 188.

coeur qui semblait nous être dévoué, avoir en commun tout un passé de joies, d'efforts, de travaux, de souffrances et se dire que ce passé est une ère close irrémédiablement... assurément, cela est une profonde douleur<sup>32</sup>.

Crémazie devait connaître ici-bas même ce genre de souffrance raffinée.

---

<sup>32</sup> Louis Rouzic, Essai sur l'Amitié, Introduction, p. vi-vii.

## CONCLUSION

Les relations Crémazie-Casgrain restent à mi-chemin entre l'estime fraternelle et l'amitié d'intérêt. Pendant vingt ans, deux esprits s'examinent, deux coeurs se cherchent sans que jamais, semble-t-il, les deux âmes aient réussi à se fusionner. Gardons-nous d'attacher trop d'importance à l'ardeur caniculaire que laisse supposer la biographie de Crémazie, stylisée sous la plume de Casgrain. De même, convient-il de scruter avec attention certains passages de la correspondance de Crémazie: il y serait si facile de confondre ses véritables sentiments avec certaines effusions lyriques, ou encore quelques formules de politesse dictées plus par le respect et la reconnaissance que par l'amitié. Le bilan de cette amitié englobe sûrement la bienveillance qui attire, l'amabilité qui séduit, l'admiration qui captive, enfin la générosité qui se communique; autant de dons inhérents au vrai mérite; autant de rayons dont la tradition s'est plu jusqu'ici à nimber cette liaison séculaire. Ce halo de poésie n'est pas exempt de certaines ombres dues en partie aux fausses manoeuvres de Casgrain.

L'attachement réciproque de Crémazie et de Casgrain, à quelque degré qu'il fût, était basé sur l'estime; mais la vraie tonalité de leurs relations ne se perçoit qu'à la

## CONCLUSION

151

lumière de leur comportement. Et voilà bien la norme difficile à établir: tant de nuances échappent à la plus minutieuse analyse. Certaines convenances de tempérament, de caractère, le milieu et les circonstances qui les rapprochèrent permettent de dégager quelques constantes unanimement reconnues. Ainsi, n'ont-ils pas mis en commun le riche trésor de leurs expériences culturelles? Ensemble, ils ont eu la joie de créer une littérature canadienne et l'audace louable de la compléter par la critique littéraire. Tous deux, âmes de rêves, abreuvées aux mêmes sources romantiques, étayèrent leur idéal au contact des écrivains français, leurs maîtres et modèles. Tous deux sont également épris de gloire nationale, à laquelle ils désirent assurer rayonnement et pérennité. Cette période d'assistance mutuelle laisse croire à une certaine communion d'âmes et d'esprits, trait d'union essentiel à deux écrivains qui s'engagent sur la route d'amitié.

En effet, leur destinée d'écrivain les a d'abord unis étroitement dans une commune ascension vers la gloire littéraire. Mais la fuite du libraire vint brusquement bifurquer leur voie. Hélas! après une heure d'enivrement, le poète avait dû remiser à la fois son talent, son honneur et ses espérances. Ultime dépouillement! L'exilé ne connaîtra plus la douceur d'entendre prononcer son nom ici-bas, non plus que le calme d'une conscience apaisée. Seul, le

## CONCLUSION

152

malheur resta entre les deux amis, l'unique point de contact. La miséricorde du prêtre rejoignait alors le remords du coupable; c'était le creuset de leur mutuelle fidélité. La sympathie de Casgrain avait semblé abolir un moment toute distance. Les trois mois d'intimité à Paris en l'hiver 1872-73, lui avaient permis de sonder l'abîme de misères où languissait le poète. Devant cette disgrâce pourtant, l'amitié de Casgrain devint inefficace, voire même offensante par certains empressements maladroits sous couleur de protection. En l'occurrence, Crémazie aurait pu donner raison au vieux proverbe normand: "Mon Dieu, préservez-moi de mes amis, je me préserverai moi-même de mes adversaires!"

Le malentendu fatal survint en 1876. L'éducation et la politesse des deux amis interdirent toute rupture tapageuse. Discrètement, ils se traduisent au tribunal d'un mutisme absolu, à la fois accusés et accusateurs. S'ils plaident d'accord sur nombre d'affinités spirituelles, ils constatent entre eux de graves dissonances. Il est vrai que l'individualité de Casgrain et celle de Crémazie ne sauraient jamais être identifiées. Et, comme le souligne si bien Léon Bloy,

La personnalité, l'individualité humaine écrite et signée de Dieu sur chaque face, et si formidablement quelquefois, sur celle d'un grand homme, est chose tout à fait sacrée; [...] Chaque physionomie d'homme est une porte du Paradis très particulière, impossible à confondre avec les autres et par

## CONCLUSION

153

laquelle n'entrera jamais qu'une seule âme<sup>1</sup>.

Que d'avenues mystérieuses, en effet, dans l'âme de Crémazie et dans celle de Casgrain resteront à jamais fermées pour l'un et l'autre. Très souvent, Casgrain n'accueillait le poète qu'à la porte de son âme; certaines petites ambitions inavouées n'auraient pu supporter la crudité du regard lucide du poète. L'aménité de manières et de langage chez Casgrain, un peu genre Philinte, masquait parfois une contrefaçon de confiance qui donnait le change à l'ami. Et toutes les protestations d'amitié qu'il prodiguait à l'exilé, combien d'autres les recevaient en même temps, aussi ferventes, au Canada ou ailleurs? L'abbé avait peut-être plus besoin d'être admiré que d'aimer vraiment. Mais saura-t-on jamais déterminer tous les facteurs qui firent naître et évoluer les relations entre ces deux amis?

Un phénomène psychologique peut excuser l'anomalie de cette situation. L'apathie incorrigible de Crémazie, sa résignation de défaitiste obstiné faisaient battre en retraite les meilleures bonnes volontés. Son indépendance, sa fierté dans le malheur le confinaient le plus souvent dans sa tour d'ivoire, inaccessible même aux plus intimes. Le poète aurait-il redouté l'ostentation qui accompagnait parfois les tentatives de secours de Casgrain? L'exilé, il

---

<sup>1</sup> Albert Béguin, Léon Bloy, l'impatient, Fribourg, Egloff, 1944, p. 73.

## CONCLUSION

154

est vrai, était devenu un personnage presque légendaire en raison du mystère qui planait sur son existence exceptionnelle; n'y avait-il pas un mince filon de popularité à exploiter au bénéfice de son protecteur attentif à la moindre lueur de gloire? Il se glisse aussi des tendances utilitaires dans les amitiés en apparence profondes.

Sans doute, Casgrain n'est pas seul à en rendre compte. Pourtant, on se défend mal de regretter qu'il n'ait pu inciter le poète à collaborer aux revues et journaux français ou canadiens. Casgrain aurait pu, semble-t-il, intéresser au sort de l'exilé indigent quelques amis influents qu'il comptait nombreux en Europe et au Canada. Pourquoi surtout, n'avait-il pas publié les oeuvres de Crémazie, au profit et du vivant de l'auteur? Cette dernière erreur restera à jamais la pierre d'achoppement entre les deux écrivains!

Cette amitié littéraire, en dépit de l'échec apparent où elle a sombré, n'a pas été vaine. Si l'on excepte la gloire un peu surfaite dont elle entoura ses héros, on peut affirmer qu'elle reste un témoignage de la "grande période québécoise" de 1860. La physionomie de la société d'alors se reflète dans la correspondance des deux amis et leur critique marque un jalon de notre ascension culturelle. On y chercherait en vain cependant la présence du "mens divinior" ou celle de la névrose moderne; née sous le signe

## CONCLUSION

155

d'une protestation, la littérature de cette époque s'avérait "apologétique, défensive, panégyrique, tout extérieure et tournée vers l'utile; elle était en service national, réduite à l'état d'instrument<sup>2</sup>". Crémazie et Casgrain assumèrent en quelque sorte, la fonction de porte-voix officiels de leur milieu et de leur temps. Ainsi imprégnées de l'ambition de tout un peuple, leurs oeuvres révélaient le climat de grandeur et de lutte où l'âme nationale devait alors s'affirmer pour survivre.

Evoquer les efforts collectifs de 1860 dans le cheminement de la pensée canadienne, c'est citer à l'ordre du jour le nom de deux écrivains, que les lettres canadiennes ont étroitement unis dans l'immortalité. Selon Jacques Maritain, "les oeuvres les plus universelles et les plus humaines sont celles qui portent le plus franchement la marque de leur patrie." Les oeuvres de Casgrain et de Crémazie confirment bien cette opinion, car dans l'ensemble, elles portent un témoignage sur "la race qui ne sait pas mourir".

---

<sup>2</sup> Pierre de Grandpré, dans Le Devoir de Montréal, 46<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 260, livr. du 15 novembre 1955, p. 1.

## BIBLIOGRAPHIE

A. OEUVRE DE L'AUTEUR1. Octave Crémazie

Crémazie, Octave, Oeuvres complètes, Montréal, Beauchemin & Valois, 1882, 543 p.

Cet ouvrage contient:

Une notice biographique de Crémazie par Casgrain: p. 7-15.

10 lettres de Crémazie à Casgrain: p. 15-92.

21 poèmes: p. 97-228<sup>1</sup>.

Lettres et fragments de lettres de Crémazie à sa famille: p. 231-263.

Journal du Siège de Paris: p. 263-469.

Lettre de M. Malandain à Joseph Crémazie: p. 537-539.

---

<sup>1</sup> Les poèmes suivants ne figurent pas dans O.C.Gr.:  
 Le premier de l'an 1849, dans L'Ami de la Religion et de la Patrie de Québec, 2<sup>e</sup> année, n° 19, livr. du 3 janvier 1849.  
 Le premier de l'an 1850, dans L'Ami de la Religion et de la Patrie de Québec, 2<sup>e</sup> année, n° 148, livr. du 2 janvier 1850.  
 Le premier de l'an 1852, dans le Journal de Québec, 10<sup>e</sup> année, n° 2, livr. du 8 janvier 1852.  
 Le jour de l'an 1853 ou Colonisation, dans le Journal de Québec, 10<sup>e</sup> année, n° 1, livr. du 4 janvier 1853.  
Guerre, décembre 1853, dans le Journal de Québec, 11<sup>e</sup> année, n° 2, livr. du 5 janvier 1854.  
 Chant du troubadour au Concile de Clermont, juillet 1856, dans Littérature Canadienne de 1850-1860, Québec, Desbarats et Derbyshire, 1864, vol. 11, p. 33.  
 Le printemps, 7 juin 1858, dans Littérature Canadienne de 1850-1860, Québec, Desbarats et Derbyshire, 1864, vol. 11, p. 54.  
 Aux Canadiens-français, dans le Journal de Québec, 17<sup>e</sup> année, n° 1, livr. du 4 janvier 1859.  
 Cantate en l'honneur de M<sup>gr</sup> de Laval, dans L'Abeille, vol. 7, n° 27, livr. de juin 1859.  
 Le Potowatomis, dans Le Courrier du Canada, de Québec, 4<sup>e</sup> année, n° 18, livr. du 12 mars 1860.  
 Qu'il fait bon d'être Canadiens, dans Littérature Canadienne de 1850-1860, Québec, Desbarats et Derbyshire, 1864, vol. 11, p. 105.  
 A une jeune fille, dédié à Thérèse Monlun, dans Nouvelles

## BIBLIOGRAPHIE

157

De cet ouvrage, nous n'avons utilisé que Le Journal du Siège de Paris et les lettres du poète à sa famille; les lettres de Crémazie à Casgrain sont citées selon le manuscrit original conservé aux Archives du Séminaire de Québec.

----- Crémazie, Montréal, Fides, Coll. "Classiques canadiens", 1956, 96 p., texte établi et annoté par Michel Dassonville.

L'auteur analyse brièvement mais avec justesse les idées politiques et littéraires, les thèmes et le style de Crémazie. Etude bien documentée. A consulter.

## 2. Henri-Raymond Casgrain:

Casgrain, Henri-Raymond, Oeuvres complètes, Montréal, Beauchemin, 1896, v. I: 581 p.; v. II: 543 p.; v. III: 599 p. v. IV: 592 p.

Nous avons consulté dans v. I, Les Légendes canadiennes, la préface, le Mouvement littéraire au Canada; dans v. II, Biographies canadiennes, spécialement celles de Crémazie, de Gérin-Lajoie et de Ph. Aubert de Gaspé.

----- Critique littéraire (1<sup>ère</sup> livraison), Chauveau, Québec, Darveau, 1872, 56 p.

L'auteur fait ses débuts dans la critique littéraire; ses jugements sont sévères et manquent d'impartialité.

----- Octave Crémazie, Montréal, Beauchemin, 1926, 125 p.

Cette étude biographique contient quelques lettres de Crémazie; celle qu'il adresse à sa mère lors du décès de son frère Jacques donne des précisions sur le départ du fugitif.

---

Soirées canadiennes, Québec, 1885.  
Cantique à sainte Madeleine, dans L'Abeille, livr. du 13 février 1879.

## BIBLIOGRAPHIE

158

Christianisme et Paganisme, dans le Courrier du Canada, Québec, 8<sup>e</sup> année, livr. des 16, 18, 19, 23, 25, 28 et 30 novembre; des 2, 5, 7 décembre 1864.

Sous l'anonymat, Casgrain fustige la Renaissance comme l'épanouissement du paganisme. Il souligne l'importance de la Bible dans l'histoire de l'humanité et fait le procès des auteurs classiques. Ce sont les idées mêmes de M<sup>gr</sup> Gaume.

Les causes de la Révolution française, dans le Courrier du Canada, Québec, 8<sup>e</sup> année, livr. des 14, 16 et 18 décembre 1864.

Ces articles de la plume de Casgrain ne sont que des extraits du livre de M<sup>gr</sup> Gaume intitulé La Révolution. Attaque violente contre les auteurs païens qui pervertissent la jeunesse.

Du Paganisme dans l'enseignement, Doctrine de l'Eglise sur l'enseignement des auteurs païens, dans Le Canadien, Montréal, 35<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 21, livr. du 22 mai 1865, p. 1-2.

Dans cet article anonyme, Casgrain prend nettement position en faveur des auteurs classiques chrétiens contre les classiques païens. Bons renseignements sur son zèle gaumiste.

B. SOURCES PRIMAIRES

## 1. MANUSCRITS

Lettres de Crémazie à Casgrain, tirées du Fonds Casgrain, aux Archives du Séminaire de Québec:

Paris, 2 avril 1864, (a) p. 15-18; (b) 11, p. 344-347 (c) 111, 3.

Paris, 10 avril 1866, (a), p. 27-34; (b) 11, p. 347-355; (c) 111, 2.

Paris, 10 août 1866, (a) p. 27-34; (b) 11, p. 356-363; (c) 111, 4.

Paris, 29 janvier 1867, (a) p. 35-38; (b) 11, p. 364-387; (c) 111, 5.

Paris, 15 décembre 1867, (a) p. 63-67; (b) 11, 392-396; (c) 111, 6.

## BIBLIOGRAPHIE

159

Paris, 20 octobre 1869, (a) p. 68-70; (b) 11, 397-399; (c) 111, 7.

Paris 1<sup>er</sup> mai 1870, (a) p. 71-73; (b) 11, p. 400-402; (c) 111, 8.

Paris, 5 juin 1875, (c) VII, 46 (inédite).

Bordeaux, 29 avril 1876, (a) p. 87-89; (b) 11, 423-425; (c) 111, 11.

Citry, 18 février 1877, (a) p. 90-91; (b) 11, p. 426-427; (c) 111, 12.

Paris, 30 avril 1877, (a) p. 91-93; (b) 11, p. 427-428; (c) 111, 13.

Paris, 13 août 1877, (c) IX, 29 (inédite).

N.B. Les lettres entre parenthèses correspondent à chacune des sources suivantes:

(a) Oeuvres complètes d'Octave Crémazie, op. cit.

(b) Oeuvres complètes de l'abbé H.-R. Casgrain, op. cit.

(c) Lettres de M. l'abbé H.-R. Casgrain, Fonds Casgrain, Archives du Séminaire de Québec (42 vol.). Cette correspondance fournit des documents de première importance sur l'évolution de l'amitié Crémazie-Casgrain, depuis 1864 jusqu'à la rupture. Nous y puisons aussi de précieux renseignements sur l'originalité et la valeur des lettres canadiennes à l'époque, sur la genèse de la critique littéraire au pays. Intéressants détails sur l'exil de Crémazie.

Correspondance relative à Crémazie:

Lettre de Gérin-Lajoie à son frère, Québec, 22 novembre 1862, Fonds Gérin-Lajoie, Archives du Centre de Recherches en Littérature canadienne, Université d'Ottawa. (Lettres non classifiées)

Lettre de M. l'abbé Télesphore Sax à son ami M<sup>gr</sup> XXX St-Romuald, 30 décembre 1862, Archives du Collège Ste-Marie, Montréal.

Apparemment, il s'agirait ici de M<sup>gr</sup> l'évêque de

## BIBLIOGRAPHIE

160

Trois-Rivières. Ces deux lettres inédites traitent de la fuite de Crémazie selon les rumeurs du temps. On croit que le poète se serait réfugié au Chili.

- juillet Lettre de Francis Parkman à Casgrain, Boston, 25 1875, Souvenances canadiennes, IV, p. 138-139. L'historien américain réclame de Crémazie la copie de certains documents à Paris. Casgrain tente ainsi de procurer à Crémazie un gagne-pain en exil.
- juillet Lettre de Gustave Bossange à Casgrain, New York, 23 1881, Let., Casg., IX, 156. Cette lettre inédite donne des renseignements précis sur les derniers jours de Crémazie et sur sa mort au Havre.
- septembre Lettre de Gustave Lamothe à Casgrain, Montréal, 20 1881, Let., Casg., IX, 170. Détails sur la souscription projetée par les collaborateurs de la Revue canadienne de Montréal, en vue de l'achat du terrain où reposent les restes mortels de Crémazie.
- mars 1882, Let., Casg., X, 10. Lettre de Gustave Bossange à Casgrain, New York, 29 Renseignements sur les dépenses à encourir pour la translation des restes du poète.
- Lois, Montréal, 28 mars 1882, Let., Casg., XVII, n° 176 bis. Lettre de contrat entre Casgrain et Beauchemin & Va Certains détails précisent la somme d'argent perçue par Casgrain pour l'édition des oeuvres de Crémazie.

Les Souvenances canadiennes:

Mémoires inédits de l'abbé H.-R. Casgrain, écrits entre 1899-1902. Cinq volumes dactylographiés:

- Vol. I : 217 p., chapitres I-X.  
 Vol. II : 228 p., chapitres XI-XXI.  
 Vol. III: 214 p., chapitres XXII-XXX.  
 Vol. IV : 215 p., chapitres XXXI-XL.  
 Vol. V : 245 p., chapitres XL-LI.

Ces mémoires ne sont pas des documents d'époque; ils appellent quelques réserves. Certains témoignages dignes de foi ont été utilisés pour la biographie des deux écrivains, l'étude du mouvement littéraire de 1860 et celle du démêlé entre écrivains en 1872-73.

## BIBLIOGRAPHIE

161

Correspondance de Casgrain:

Lettre de Casgrain à Joseph Marmette, Québec, 3 juin 1885, Let., Casg., 11, 33.

Lettre de Joseph Marmette à Casgrain, Paris, 2 octobre 1885, Let., Casg., 11, 62.

Lettre de Casgrain à la famille de Ph. Aubert de Gaspé, Québec, 1885, Let., Casg., X, 49.

Ces trois lettres inédites éclairent l'affaire des droits d'auteurs et celle de l'argent perçu par Casgrain pour les oeuvres de certains écrivains canadiens, ses contemporains.

Correspondance relative à Casgrain:

Lettre de trois Etudiants canadiens du Collège Romain à l'éditeur du Courrier du Canada, Rome, 28 avril 1865, Let., Casg., 11, 12.

Lettre de M. l'abbé F. Laliberté à Casgrain, Paris, 17 septembre 1865, Let., Casg., 11, 19.

Lettre de M. l'abbé Gaume à Casgrain, Paris, 22 octobre 1865, Let., Casg., 11, 22.

Lettre de M<sup>gr</sup> Gaume à Casgrain, Paris, 17 janvier 1866, Let., Casg., 11, 32.

Lettre de M. l'abbé F. Laliberté à Casgrain, Paris, 10 octobre 1865, Let., Casg., 11, 21.

Ces cinq lettres inédites précisent le rôle véritable de Casgrain dans la querelle du gaumisme au Canada.

Poème de Casgrain intitulé Crémazie, à la mémoire du disparu, avril 1879, Casg., Let., IX, 91.

## 2. ARTICLES ET LIVRES

Aubin, N., Critique littéraire, dans Le Fantastique de Québec, vol. 7, n° 25, livr. du 20 janvier 1849, p. 199.  
Analyse satirique du premier poème d'Octave Crémazie Le premier de l'an 1849; le critique apprécie judicieusement cette poésie médiocre.

## BIBLIOGRAPHIE

162

Bisson, Laurence A., Le romantisme littéraire au Canada-français, Paris, Droz, 1932, 285 p., surtout: L'abbé H.-R. Casgrain, p. 141-162 et Octave Crémazie, p. 105-140.

Excellente étude sur le romantisme canadien en général: l'auteur souligne les affinités littéraires de Casgrain, sa conception particulière du romantisme "à l'usage des fidèles". Étude sérieuse de la poésie de Crémazie, de ses inspirations et de ses influences françaises. Témoignages dignes de foi parce que bien contrôlés.

Chapais, Thomas, Octave Crémazie, dans les Nouvelles Soirées canadiennes, Québec, Demers Frères, vol. 2, 1883, p. 410-450.

L'auteur rappelle les souvenirs d'enfance de Crémazie, ses études, ses relations avec l'abbé Holmes. Il souligne encore ses efforts d'autodidacte. L'appréciation qu'il fait de l'oeuvre poétique de l'écrivain est juste.

Chartier, M<sup>gr</sup> Emile, A propos de Crémazie, dans Le Devoir, Montréal, vol. 4, n<sup>o</sup> 223, livr. du 22 septembre 1913, p. 1.

Cet article traite de la mort de M<sup>me</sup> Malandain, bienfaitrice de Crémazie; à l'occasion, l'auteur rappelle certains des témoignages qu'elle a rendus au poète. On y apprend encore qu'un autel a été donné à l'église de Notre-Dame de la Recouvrance, en mémoire du poète mort au Havre.

Crémazie, J. & O., Annonces de livres, dans L'Ami de la Religion et de la Patrie, vol. 2, n<sup>o</sup> 1, livr. du 18 décembre 1847, p. 8.

Ces listes d'ouvrages permettent de déterminer quelles influences littéraires s'offraient alors aux lecteurs et aux écrivains.

Darveau, L.-M., Nos hommes de lettres, Montréal, A. Stevenson, 1873, VI-280 p., surtout Crémazie, p. 154-177 et Casgrain, p. 251-264.

L'auteur est toute louange pour Crémazie; on sent le désir de le réhabiliter. Son parti-pris lui fait voir Crémazie comme une victime de ses amis politiques. Son admiration est sincère mais son jugement est souvent erroné.

Gagnon, Ernest, Pages choisies, Québec, Garneau, 1917, 338 p., surtout Octave Crémazie, p. 254-270.

L'auteur explique la mégalomanie de Crémazie durant ses séjours en Europe. Il attribue l'échec

financier du libraire aux importations extravagantes; précieux documents sur la réputation enviée dont jouissait le poète dans certains milieux parisiens.

Gérin, Léon, L'histoire véritable de deux revues québécoises, dans le Canada Français, vol. 13, livr. de septembre 1925, p. 13-27.

L'auteur apporte la vérité sur la querelle de 1862 entre les camps rivaux des Soirées canadiennes et du Foyer canadien. Précieux documents dans un jugement sans parti-pris. La position de Crémazie aussi bien que celle de Casgrain est nettement déterminée.

Halden, Charles ab der, Etudes de littérature canadienne-française, Paris, de Rudeval, 1907, XVI-379 p., surtout Crémazie, p. 53-122, et Casgrain, p. 345-350.

L'auteur analyse par le détail, la situation littéraire au Canada, à ses débuts. Etude approfondie de l'oeuvre poétique de Crémazie. Il reproche au poète canadien de ne pas évoquer les moeurs de son pays et de copier trop servilement la poésie médiocre de la France. Il tente d'interpréter les malheurs du poète par les thèmes de son oeuvre poétique.

LaRue, François-Alexis-Hubert, Réponse au Mémoire de MM. Brousseau-Frères, Québec, [s.é.], 1862, 16 p.

Cette étude poussée de la querelle des deux revues québécoises prend la défense des Soirées et de son équipe. C'est une mise au point indispensable à quiconque veut interpréter le conflit en général et l'attitude hésitante de Crémazie entre le camp opposé et ses amis. L'influence de Casgrain y est aussi manifeste.

----- (sous le pseudonyme de Laurent), Profils et Grimaces, publiés dans Les Guêpes canadiennes, compilées et annotées par Augustin Laperrière, Ottawa, A. Bureau, vol. 2, 1883, 415 p.

Ces articles satiriques parurent d'abord dans L'Événement. Ils attaquaient certains écrivains québécois peu sympathiques à Casgrain et à son groupe d'amis. Casgrain personnellement a collaboré à ce genre de critiques outrancière et même injurieuse. Précieux documents sur l'atmosphère littéraire du Québec d'alors. Appelle bien des réserves cependant.

Lépine, Placide, (pseudonyme <sup>me s</sup> de H.-R. Casgrain et de Joseph Marmette), Silhouettes littéraires, publiées dans Les Guêpes canadiennes, compilées et annotées par Augustin

Laperrière, Ottawa, A. Bureau, vol. 1, 1881, p. 205-254.  
 Ces articles parus d'abord dans l'Opinion Publique de 1872, constituent des portraits littéraires très flatteurs pour les amis des deux auteurs, mais de petits coups de griffe pour les écrivains qui leur sont indifférents ou un peu hostiles. Pareille critique fait connaître la psychologie de Casgrain, avec ses ambitions, sa petite vanité et son désir de créer autour de lui toute une atmosphère. Ces écrits doivent être interprétés dans la perspective de l'époque.

Marion, Séraphin, La Querelle des Humanistes canadiens au XIX<sup>e</sup> siècle, v. VI, Les Lettres canadiennes d'autrefois, Ed. de l'Université d'Ottawa, Hull, Ed. "L'Eclair", 1949, 222 p.

Etude très fouillée du Gaumisme canadien; il s'y glisse certaines inexactitudes. C'est une oeuvre qu'il faut consulter.

----- Octave Crémazie, Précurseur du romantisme canadien, v. V, Les Lettres canadiennes d'autrefois, Ottawa, Ed. de l'Université d'Ottawa, Hull, Ed. "L'Eclair", 1946, 215 p.

L'auteur s'inspire surtout de la correspondance de Crémazie et du Journal du Siège de Paris. Il consacre à une étude minutieuse de l'oeuvre poétique de Crémazie, la plus grande partie de cet ouvrage. Etude complète et profitable à tous points de vue. Peut-être l'auteur a-t-il interprété avec trop de ferveur le rôle de Crémazie comme précurseur du romantisme canadien. Le jugement porté sur la valeur poétique de l'oeuvre semble plus conforme à la réalité.

Maurice Nodier, Charles, Légende de Soeur Béatrix, Paris, Glomeau, 1924, 58 p.

La préface de cette oeuvre semble avoir influencé le choix que Casgrain fit de la légende comme genre littéraire. Il y a aussi puisé l'épigraphe dont se sont inspirés les collaborateurs des Soirées canadiennes.

Potvin, Pascal, et Arthur Maheux, Les correspondants de l'abbé H.-R. Casgrain, dans les Mémoires de la Société Royale du Canada, vol. 37, section 1, 1943, p. 79-88.

Compilations accompagnées d'explications brèves et précises. Cet article attire l'attention sur le rayonnement considérable de l'abbé Casgrain en raison de ses relations sociales et littéraires.

Provost, Honorius, L'abbé H.-R. Casgrain et ses relations d'amitiés, dans la Revue de l'Université Laval, Québec, vol. 8, n° 9, livr. de mai 1954, p. 791-810.

Ces considérations plutôt générales permettent de découvrir chez Casgrain les qualités spirituelles et morales qui lui ont valu tant d'amis. On peut aussi conclure à une certaine vanité de la part de Casgrain.

Roy, abbé Camille, L'abbé Henri-Raymond Casgrain, La formation de son esprit; l'histoire; le poète et la critique littéraire, Montréal, Beauchemin, 1913, 141 p.

L'auteur présente une étude détaillée de la biographie et de la formation littéraire, historique de Casgrain. Il veut encourager le talent et l'effort plutôt que de louer le véritable mérite. Cette étude est fortement inspirée des Souvenances canadiennes et, comme telle, appelle parfois des réserves.

Roy, Pierre-Georges, A propos de Crémazie, Québec, Garneau, 1945, 302 p.

Excellente étude bien documentée. L'auteur s'attarde à élucider le problème des faux de Crémazie et de ses prétendus complices. L'ouvrage est le plus complet à date sur le sujet.

Robidoux, Réjean, Les Soirées canadiennes et le Foyer canadien dans le mouvement littéraire québécois de 1860, mémoire pour l'obtention du Diplôme d'Études supérieures, Université Laval, Québec, 1957, 148 p.

Soigneusement préparée, cette étude est un témoignage véridique sur l'histoire des deux revues auxquelles ont collaboré Crémazie et Casgrain. Ouvrage de toute première valeur pour le travail qui nous intéresse. Excellentes références sur le mouvement de 1860-1866.

Routhier, Basile, Portraits et Pastels, publiés dans Les Guêpes canadiennes, compilés et annotés par Augustin Laperrière, Ottawa, A. Bureau, vol. 1, 1881, p. 257-401.

Ripostes satiriques aux Silhouettes littéraires de Casgrain et de Marmette. Le ton est trop violent; l'auteur dit pourtant quelques vérités à Casgrain et à son cercle d'admirateurs.

Rinfret, Fernand, Octave Crémazie, Etudes sur la littérature canadienne-française, 1ère série, St-Jérôme, J.-E. Prévost, 1906, 71 p.

Bonne appréciation de la correspondance de Crémazie. Étude sérieuse des doctrines poétiques de Crémazie. Ouvrage à consulter.

## BIBLIOGRAPHIE

166

Thibault, Norbert, Octave Crémazie, Etudes littéraires, dans le Courrier du Canada, Québec, 10<sup>e</sup> année, livr. des 18 et 25 mai et du 22 juin 1866.

L'auteur analyse consciencieusement les poésies de Crémazie. Il loue sans réserve le Drapeau de Carillon, mais n'admet aucun mérite à Promenade de Trois Morts. Cette critique donne lieu à des échanges de vues entre Casgrain et Crémazie qui défend son inspiration. Très important pour notre travail.

Cause célèbre, Procès de J.-R. Healy, en juillet 1864, sous la présidence de l'hon. Juge Drummond, Affaire Crémazie, Québec, Darveau, 22 p.

Ce document dû à la plume de L.-M. Darveau, commente le problème des faux et de l'échec financier de Crémazie présenté au procès du courtier Healy. L'auteur semble assouvir une petite rancune personnelle en flétrissant le nom des amis de Crémazie. Plusieurs détails ont été rectifiés par P.-G. Roy.

Foyer (Le) Canadien, Québec, Bureaux du Foyer Canadien, v. I: (391) p., 1863; v. II: (387) p., 1864; v. III: LXXII-328 p., 1865; v. IV: VIII-665 p., 1866.

Les articles des collaborateurs permettent à Crémazie, du fond de son exil, de porter un jugement critique sur la valeur des écrivains et sur l'évolution des lettres canadiennes en général.

(Brousseau-Frères), Soirées (Les) Canadiennes, Mémoire des propriétaires-éditeurs, Québec, 1862, 28 p.

Importants documents sur la dispute au sujet des Soirées canadiennes. Les éditeurs discrètement plaident en leur faveur. Ils ont soin de s'assurer la collaboration de Crémazie. Indispensable pour l'étude de ce conflit entre les écrivains canadiens de 1862.

Soirées (Les) Canadiennes, Recueil de littérature nationale, Québec, Brousseau-Frère, v. I: III-476 p., 1861; v. II: 400-11 p., 1862; v. III: 428 p., 1863; v. IV: 407-111 p., 1864; v. V: 375 p., 1865.

On ne saurait parler de mouvement littéraire de 1860 sans connaître le contenu de ces cinq volumes. Les deux premiers sont des documents authentiques sur les activités littéraires de Crémazie et de Casgrain.

C. SOURCES SECONDAIRES

Breton, Père Valentin, Etudes critiques des oeuvres de Crémazie, dans Nouvelle-France, vol. 7, 1908, p. 99-104.

Crémazie, Octave, Rapport annuel des Directeurs de l'Institut de Québec, dans le Journal de Québec, 16<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 12, livr. du 4 février 1858, p. 3.

Chartier, M<sup>gr</sup> Emile, Le Centenaire de Crémazie, dans Le Devoir de Montréal, vol. 18, n<sup>o</sup> 258, livr. du 5 novembre 1927, p. 1.

----- Octave Crémazie, poète national et personnel, dans la Revue Canadienne, vol. 13, 1927, p. 367-388.

Desgagné, l'abbé N., Octave Crémazie, étude littéraire, dans la Revue Canadienne, vol. 30, 1894, p. 321-415-572.

Drapeau, Stanislas, Découverte du tombeau de Champlain, Québec, Cary, 1866, 28 p.

Fabre, Hector, L'abbé Henri-Raymond Casgrain, Les écrivains canadiens, dans la Revue Canadienne, vol. 2, 1865, p. 289-307.

Fréchette, Louis, Octave Crémazie, dans L'Opinion publique de Montréal, vol. 4, n<sup>o</sup> 15, livr. du 10 avril 1873, p. 2, 7.

----- Octave Crémazie (réponse aux attaques de Benjamin Sulte), dans La Presse de Montréal, 18<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 141, livr. du 19 avril 1902, p. 20.

Gagnon, Ernest, Feuilles Volantes et Pages d'Histoire, Québec, Laflamme & Proulx, 1910, 361 p., surtout Octave Crémazie, p. 47-67.

Hébert, Maurice, De livres en livres, Essais critiques littéraires, Montréal, Carrier, New York, Ed. du Mercure, 1929, 251 p., surtout L'oeuvre poétique de Crémazie, p. 15-32.

Mathieu, M<sup>gr</sup> A., Oraison funèbre de M. l'abbé Raymond Casgrain, dans Le Soleil, de Québec, vol. 8, n<sup>o</sup> 41, livr. du 15 février 1904, p. 5, 8.

## BIBLIOGRAPHIE

168

Olivier, N.N., Octave Crémazie, dans L'Annuaire de l'Institut canadien de Québec, vol. 12, 1888, p. 1-18.

Ouellet, Gérard, Octave Crémazie, dans L'Événement de Québec, 67<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 173, livr. du 18 déc. 1933, p. 1,15.

Paul-Crouzet, Jeanne, Poésie au Canada, Paris, Didier 1946, 372 p., surtout Octave Crémazie, p. 29-55.

Routhier, Sir Adolphe-Basile, Conférences et Discours, Montréal, Beauchemin, 1925, 125 p., surtout Octave Crémazie, p. 88-102 et M. l'abbé H.-R. Casgrain, p. 77-87.

Roy, M<sup>gr</sup> Camille, Étude sur le Drapeau de Carillon, dans L'Enseignement Secondaire au Canada, vol. 1, 1915-1917, p. 53-62.

----- Historiens de chez nous, Montréal, Beauchemin, 1935, 190 p., surtout M. l'abbé H.-R. Casgrain, p. 11-66.

Roy, Pierre-Georges, Plaidoyer en faveur de Crémazie devant la Société historique de Montréal, dans L'Événement de Québec, 69<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 282, livr. du 30 avril 1936, p. 1, 11.

Serré, Lucien, Octave Crémazie, dans L'Enseignement Primaire, 1927-1928, vol. 49, p. 125, 201, 270, 387.

Turgeon, Adélarde, A la mémoire de Crémazie, dans Le Soleil de Québec, vol. 7, n<sup>o</sup> 791, livr. du 9 décembre 1903, p. 1-2.

A la mémoire d'Octave Crémazie, dans Le Soleil de Québec, 46<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 121, livr. du 24 mai 1927, p. 1, 13.

La mémoire de Crémazie est honorée, dans Le Soleil de Québec, 51<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 151, livr. du 13 juin 1932, p. 1,16

Le monument de Crémazie, séance d'inauguration, 24 juin 1906, Montréal, Brochure commémorative, Montréal, Beauchemin, 1906, 64 p.

Le poète national du Canada, extrait de "La République Française", dans La Patrie de Montréal, 34<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 229, livr. du 21 novembre 1912, p. 4.

Les cendres de Crémazie dispersées, dans Le Soleil de Québec, 53<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 35, livr. du 8 février 1934, p. 24.

## BIBLIOGRAPHIE

169

## D. SOURCES GÉNÉRALES

Bainbridge, Samuel, Littérature canadienne française, Montréal, Fides, 1957, 460 p.

Chartier, M<sup>gr</sup> Emile, La vie de l'esprit au Canada français, Montréal, Valiquette, 1941, 355 p.

Hébert, Maurice, Les lettres au Canada français, 1<sup>ère</sup> série, Montréal, Lévesque, 1936, 247 p.

Lareau, Edmond, Histoire de la littérature canadienne, Montréal, Lovell, 1874, IV-491 p.

Lavelle, Louis, Conduite à l'égard d'autrui, Paris, Ed. Albin Michel, 1957, 162 p.

Marion, Séraphin, La bataille romantique au Canada français, v. VII, Les lettres canadiennes d'autrefois, Ottawa, Ed. de l'Université, Hull, Ed. "L'Eclair", 1952, 177 p.

Rouziç, Louis, Essai sur l'Amitié, Paris, Lethiel-leux, 1906, 339 p.

Taché, L.-H., La poésie française au Canada, St-Hyacinthe, Imprimerie du Courrier de St-Hyacinthe, 1881, 288 p., surtout l'introduction: La poésie française au Canada, par Benjamin Sulte, p. 5-37.

Van Tieghem, Ph., Le Romantisme français, Presses Universitaires de France, Paris, 1944, 126 p.

Viatte, Auguste, Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950, Québec, Presses universitaires Laval, Paris, Presses universitaires de France, 1954, XI-545 p.

## SOMMAIRE

L'amitié de deux écrivains est toujours émouvante. Celle de Crémazie-Casgrain s'ébauche au printemps de 1853, au hasard des circonstances. Ils s'étaient mutuellement découvert un idéal commun: celui de doter le pays d'une littérature indigène. La Providence allait favoriser leur dessein. En mai 1860, l'abbé Casgrain, alors vicaire à Beauport, est nommé au presbytère Notre-Dame de Québec, à proximité de la librairie J. & O. Crémazie. Ensemble, les nouveaux amis s'entraînent aux lettres: l'un en perfectionnant sa versification, l'autre en exploitant la poésie de nos légendes traditionnelles. Les débuts de Casgrain furent accueillis avec enthousiasme et d'emblée, on lui céda la première place au sein de l'équipe des écrivains de l'époque. On se réunissait tantôt à l'arrière-boutique de la librairie, tantôt au presbytère ou encore dans un bureau du Palais Législatif, autour de Gérin-Lajoie, le plus fervent des écrivains.

En février 1861, les esprits sont prêts à lancer une revue littéraire alimentée exclusivement d'oeuvres canadiennes. Et les Soirées parurent en mars de la même année. Le nouveau Cénacle avait sa revue, ses collaborateurs, il ne lui manquait qu'un chef de file. Le dynamisme de Casgrain et son amour pour les lettres allaient le sacrer "animateur

officiel" du petit groupe. Crémazie est à ses côtés, silencieux le plus souvent, mais toujours en disponibilité de talent et d'érudition au service des confrères. Casgrain saura utiliser les directives éclairées de son ami pour promouvoir le réveil littéraire québécois d'alors. Contrairement à notre attente, le poète n'apportera sa contribution à la revue qu'en octobre 1862, au moment où il devait déposer la plume et quitter définitivement le Canada.

Que se passa-t-il donc? Le libraire en mauvaise position financière avait eu recours aux faux billets, voire même aux usuriers; mais il n'avait pu conjurer la banqueroute. Pour échapper aux poursuites judiciaires et au déshonneur, il dut prendre le chemin de l'exil, le 11 novembre 1862, laissant croire aux amis qu'il s'agissait d'un voyage d'affaires à Montréal.

A l'heure où les lecteurs des Soirées conjecturaient sur l'inspiration de son poème Promenade de Trois Morts, les collaborateurs et les éditeurs s'affrontaient dans un conflit sans solution. Bientôt on apprit à Québec que Casgrain et ses camarades avaient fondé Le Foyer canadien. Les activités reprennent avec une ardeur renouvelée; parfois cependant on regrette l'absence de Crémazie, le plus compétent de toute la "petite république littéraire". Mais où seraient allées les préférences du poète également sollicité par les deux camps rivaux? Les Soirées et Le Foyer le revendiquent

comme collaborateur avec une semblable insistance; lui, s'était abstenu de prendre parti, sachant alors la précarité de sa situation.

Casgrain caresse l'espoir de recueillir les poèmes de Crémazie et de les offrir en prime aux abonnés du Foyer. Ce sera l'occasion de communiquer une première fois avec le poète exilé. Ce dernier, qu'une crise psychologique a fortement secoué, répond par l'entremise de ses frères; son état de santé reste alarmant et il aurait sans doute connu la fin la plus tragique sans la maternelle sollicitude de la famille Bossange qui l'arracha au désespoir. Une correspondance suivie de 1864 à 1870 s'engagea entre les deux écrivains. En lisant cet échange de vues littéraires, de confidences intimes, c'est l'âme du fugitif que l'on sent vibrer en accord avec les anciens amis québécois. La verve malicieuse du poète connaît encore les pointes spirituelles et les railleries pour fustiger la sottise prétentieuse des uns ou le mauvais goût des autres. Au moindre faux pas du Directeur du Foyer, Crémazie ne craint pas de crier gare; les observations pleines de sagacité qu'il joint à ses critiques seront d'un précieux secours à Casgrain et à ses collaborateurs. Il est intéressant de surprendre les divergences d'opinions entre les amis et certains épanchements du poète qui trahissent la profonde tristesse de sa vie solitaire.

En novembre 1873, Casgrain fera un séjour de trois mois à Paris. Cette fois, Crémazie dévoile le nom d'emprunt et la retraite qui le cachent depuis onze ans déjà. Les amis connaîtront des heures de douce intimité. On ne se quitte guère; ensemble, on bouquine, on fait la chasse aux manuscrits, on visite les amis, on étudie à la Sorbonne et au Collège de France, on plaisante, on souffre et on prie. Casgrain fait partager au poète les joies et contrariétés des dix dernières années d'activités intellectuelles à Québec; les péripéties de l'escrime littéraire consignées dans Les Silhouettes, Les Portraits et Les Profils de 1872-1873, amusent d'autant mieux Crémazie qu'il avait suivi à distance ces passes d'armes entre les écrivains canadiens dans les journaux de Québec. Casgrain est-il sincère dans ses aveux? Qu'il nous soit permis d'en douter. Sans peut-être tromper sciemment, il a le don d'embellir son rôle et de le croire indispensable. Le poète sait fermer les yeux sur cette vanité d'écrivain. La confiance de Crémazie est plus authentique quand il raconte les heures terribles du siège de Paris, Il avoue sans ambages que seule sa foi canadienne l'a préservé alors du suicide.

La séparation des deux amis, fin de janvier 1874, fut douloureuse à Crémazie; c'était un second exil plus lourd que le premier. Casgrain, de son côté, revient à Québec, inquiet du sort de son ami. Il tentera, du moins en

apparence, de secourir le malheureux poète. Son amitié imagina d'intéresser l'historien Parkman à réclamer de Crémazie, moyennant rétribution, des copies de documents aux Archives nationales de France. Un instant, Crémazie crut avoir trouvé dans cet expédient un moyen d'augmenter ses maigres ressources. Sa santé chancelante l'obligea bientôt à abandonner ce genre de travail. Un peu plus tard, Casgrain fit espérer à Crémazie la possibilité de composer certains articles rémunérés par le Département de l'Agriculture, en vue de faire connaître le Canada à l'étranger, par l'entremise des journaux français. Mais l'espérance se changea vite en déception car le projet resta sans suite. La dernière tentative fut plus déplorable encore. Il s'agissait d'une commission du Département de l'Instruction publique de Québec pour l'achat de fournitures scolaires en France. Casgrain préposa Crémazie au poste d'agent auprès des grands libraires français. Et l'exilé se donna beaucoup de mal, dépensa même ses minces économies pour expédier les catalogues désirés et solliciter un peu partout des prix de faveur en vue d'obliger son futur bienfaiteur. Un soir pourtant, une indiscretion lui apprit que le Département refusait de traiter avec l'ancien faussaire de 1862. L'humiliation cette fois dépassait la déception. Son amitié pour Casgrain se contenta de quelques doléances respectueuses et il pardonna ce qu'il attribuait au zèle intempestif de l'abbé. Il devait

cependant épuiser la coupe jusqu'à la lie. Et cette fois, la contrariété devint une légitime indignation. Crémazie refusa catégoriquement son droit d'auteur que sollicitait de lui, avec une désinvolture inqualifiable, le "Père de la littérature canadienne". Casgrain, en effet, surveillait, à la solde du gouvernement, l'impression de certaines oeuvres canadiennes, en vue de les distribuer comme récompenses dans les écoles de la province. Dans ce but, Casgrain réclamait gratuitement les oeuvres du poète alors que lui-même devait toucher personnellement un appréciable honoraire pour les dites oeuvres. Le mot final de Crémazie ne fut pas tendre et pour cause! Le silence se fit entre les deux amis; l'amitié était à son déclin. Crémazie mourra en janvier 1879. Deux ans plus tard, Casgrain publie une notice biographique de son ami, laquelle servira d'introduction aux Oeuvres complètes de Crémazie, éditées sous sa direction. Geste de fraternelle sympathie en vue d'immortaliser la mémoire du disparu, penserons-nous? Il est aussi vraisemblable de croire à un geste de protection de la part du chef de file littéraire, car il y a gloire et profit à retirer de l'entreprise et Casgrain ne dédaigne ni l'une ni l'autre. Jusqu'en 1886, Casgrain rappellera de temps à autre le souvenir du poète en proposant la translation de ses restes, l'érection d'un monument, l'achat du terrain de sépulture au Havre, etc. Toujours il en reste au plan des bonnes

intentions; les réalisations viendront d'autres sources. L'amitié des deux écrivains n'a résisté ni au temps, ni à la diversité des carrières. Casgrain était trop comblé de relations de tous genres pour souffrir de la rupture; il n'en fut pas ainsi de Crémazie.

En dépit du dénouement pitoyable, cette liaison ne fut pas un vulgaire lien. Culture et amitié se sont fortifiées mutuellement en développant la personnalité des deux écrivains; la postérité unit leurs noms dans une même gloire. Leur aventure commune s'inscrit dans le climat d'effort et de lutte des années 1860, lesquelles marquent le premier épanouissement culturel d'envergure au Canada français.

## TABLE DES MATIERES

chapitres	pages
INTRODUCTION . . . . .	1
I. PREMIERES RENCONTRES (1853-1858) . . . . .	6
II. PERIODE QUEBECOISE (1859-1862) . . . . .	31
III. VOIX ENTRE DEUX CONTINENTS (1864-1870) . . . . .	61
IV. SAISON A PARIS (1873-1874) . . . . .	97
V. DERNIERE ETAPE (1874-1882) . . . . .	125
CONCLUSION . . . . .	150
BIBLIOGRAPHIE . . . . .	156
SOMMAIRE . . . . .	170